



HAL
open science

Le souvenir d'Yggdrasil : recherches sur la mythologie du frêne II

Jérôme Cappello

► **To cite this version:**

Jérôme Cappello. Le souvenir d'Yggdrasil : recherches sur la mythologie du frêne II. Littératures. 2013. dumas-00856614

HAL Id: dumas-00856614

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00856614>

Submitted on 2 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



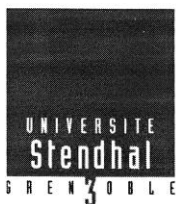
Le souvenir d'Yggdrasil

- Recherches sur la mythologie du frêne II -

Jérôme CAPPELLO

Sous la direction de Philippe Walter - Mai 2013

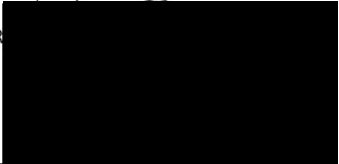
Master Littératures - Parcours « Recherches sur l'imaginaire »
Mémoire de Master II
Année universitaire 2012/2013 - Université Stendhal Grenoble III



Déclaration anti-plagiat
Document à scanner après signature
et à intégrer au mémoire électronique

DECLARATION

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : CAPPELLO PRENOM : Jérôme
DATE : 21/05/2013 SIGNATURE : 

Mise à jour mars 2013

Remerciements :

À Philippe Walter, pour sa patience

À Jeanine Elisa Médélice

À MM. Bellon et Emery

Merci aussi à :

Eric Montredon, pour ses photos

Alexandre Carot, Thomas Lavocat et Kévin Le Bars pour leur soutien

Table des matières

INTRODUCTION	8
I/ Les origines de la mythologie du frêne	11
A. Les sources grecques	11
a) La cosmogonie d'Hésiode.....	12
b) La lance de frêne du Pelion	13
B. Les sources latines.....	14
a) Les Métamorphoses d'Ovide.....	14
b) L'Histoire Naturelle de Pline.....	15
C. Les sources scandinaves.....	17
a) L'Edda de Snorri.....	17
b) La Voluspa	20
D. Les matières de France et anglo-normande.....	22
a) Tuold, Bérout, et Chrétien de Troyes	22
b) Marie de France.....	23
c) Raoul de Houdenc	26
II/ Langage, ethnologie et folklore	29
A. Considérations philologiques, étymologiques et onomastiques	29
a) Les différentes traductions du mot « frêne ».....	30
b) Les sens figurés du mot « frêne » et ses dérivés.....	33
c) Onomastique	36
B. Folklore et médecine.....	38
a) Les vertus apotropaïques du frêne.....	38
b) Les propriétés médicinales du frêne	40

C.	Rites et magie	42
a)	Les rites associés au frêne	42
b)	Magie runique et destin	48
c)	Frêne et chamanisme	50
III/	Paradoxes et réalités de l'imaginaire du frêne	53
A.	L'arbre du monde et de la vie.....	53
a)	Marie de France et le centre du monde.....	53
b)	La quintessence de la vie.....	55
c)	Le paradoxe du serpent.....	56
B.	L'arbre funeste	58
a)	L'arbre des pendus	58
b)	Cendrillon et la dame du frêne.....	60
c)	L'arbre des morts	64
C.	Le frêne et le bâton	66
a)	L'arbre belliqueux.....	66
b)	Une arme magique	67
c)	Le bâton du sage.....	68
IV/	Pour une typologie du mythe du frêne	70
A.	Trois mythes du frêne	71
a)	Un mythe celtique ancien	71
b)	Un mythe médiéval	73
c)	Un mythe moderne	75
B.	Typologie du mythe.....	77
d)	Topologie du mythe	77
e)	Entités peuplant le mythe	78
f)	Eléments divers	80
g)	Champs d'extension du mythe.....	81

CONCLUSION	83
BIBLIOGRAPHIE.....	88
a) Editions et traductions de textes sources	88
b) Etudes.....	90
c) Extrait d'études	90
d) Folklore.....	91
e) Outils	92
f) Divers.....	93
g) Webographie.....	93
h) Chansons traditionnelles irlandaises.....	94
ANNEXES.....	95
A. Index non exhaustif des communes et/ou lieux-dits dont le nom est dérivé ou provient directement de celui du frêne.....	95
B. Représentation de saint Patrick et du serpent.....	96
C. Photos du frêne	97
D. Gravures du frêne et du sorbier	100
E. Représentation de l'Askafroa	101
F. Timbre des îles Féroé	102
G. Héraldique du frêne	102
H. Schéma typologique du mythe du frêne	105

INTRODUCTION

Le frêne est un arbre à l'allure solennelle, très présent au sein des paysages d'Europe. Il est apparu sur terre, en même temps que beaucoup d'autres espèces d'arbres, il y a environ cinquante millions d'années¹, et vers -8 000 en Europe du nord². Il en existe plusieurs variétés dont celle appelée *fraxinus excelsior* (« frêne élevé ») est l'une des plus commune ; toutes appartiennent à la famille des oléacées. Il pourrait mesurer jusqu'à quatre-vingt-dix mètres selon certaines sources, mais n'en fait plus couramment qu'environ trente ; ce qui est largement suffisant pour qu'un homme se trouve petit face à lui³. Il pousse généralement près des points d'eaux et on dit de lui qu'il a la particularité de chasser les autres plantes de son sillage – poétiquement, son ombre est funeste. C'est d'ailleurs un arbre à feuilles caduques, qui tombent à l'automne, un trait qui l'oppose aux arbres à feuillage persistant, gage d'immortalité dans la plupart des cultures – le frêne lui, meurt puis renaît de ses cendres. Son bois, souple et résistant à la fois, est toujours exploité de nos jours ; principalement pour faire des meubles et, surtout, des manches d'outils. La réputation de sa solidité n'est plus à faire dans les campagnes, mais la finalité semble tout de même être que l'époque moderne oublie le frêne comme elle oublie ses vertus ainsi que ses légendes.

Le cas d'*Yggdrasil*⁴ est sans doute l'exemple le plus probant, si ce n'est le plus emblématique, de l'existence possible d'une mythologie du frêne, cet arbre majestueux qui peuple les paysages du continent indo-européen et constelle les imaginaires de nombreuses civilisations. Pourtant, les mythes et légendes s'y référant, qui nous sont parvenus de la

¹ Guy Motel, *Le frêne*, p. 9, éditions Actes Sud, 1996

² Régis Boyer, *Yggdrasil, la religion des anciens Scandinaves*, p. 13, éditions Payot, Paris, 1981

³ Voir photo en annexe C., p. 96.

⁴ Le terme est issu du norrois, l'idiome des anciens scandinaves, dont l'islandais moderne est encore très proche. La transcription en français donne « Yggdrasil » (cf. *L'Edda* trad. de F.X. Dillman, NRF, Paris, Gallimard, 1991, p. 45). C'est ce dernier terme qui sera ici le plus couramment utilisé.

Scandinavie ancienne par le biais des manuscrits des lettrés chrétiens islandais rédigés au XII^{ème} siècle⁵, ne constituent en fait qu'un sous-ensemble du matériel existant. En approfondissant les recherches, il est possible de se rendre compte que de nombreuses allusions au frêne sont disséminées dans les textes de l'ancienne Europe, depuis l'épopée homérique jusqu'aux récits du Moyen Âge, en passant par les ouvrages des auteurs latins. Il existe certes des textes plus récents, mais l'étude du matériel postérieur au XII^{ème} siècle nous mènera irrémédiablement vers l'observation et l'analyse de réminiscences et d'influences plutôt tardives de cette mythologie. Il est vrai que le phénomène de persistance reste capital car il atteste une continuité dans les croyances ; il ne peut être ignoré. Toutefois, avant de s'y consacrer, l'examen des sources les plus lointaines se doit d'être réalisé.

Le but du présent essai est donc de tenter de retracer les origines de la mythologie du frêne, sans prétendre à l'exhaustivité. Quelles sont donc ces origines ? Existe-t-il des survivances d'une telle mythologie dans les récits de la vieille Europe ? Si tel est le cas, peut-être nous permettraient-elles de remonter à des croyances antérieures à celles des civilisations antiques pour nous rapprocher du système de pensée des indo-européens, ce peuple dont les chercheurs s'évertuent, depuis les travaux initiés par Georges Dumézil dans les années 30, à reconstituer la philosophie, le « mode de pensée » à travers la mythologie, mais aussi le langage, le tout par le biais de la méthode comparatiste. Par vieille Europe, il faut principalement entendre le berceau des civilisations nous ayant légué le plus de matière : grecque, latine, celte et scandinave, tout en n'excluant pas la possibilité d'étendre cette approche, même brièvement, aux civilisations d'Europe de l'est voire même d'Inde, car le continent indo-européen reste encore, à ce stade de recherche en mythologie comparée, le cadre d'observation principal.

Du point de vue du chercheur, il est clair que les considérations sur la symbolique générale de l'arbre qui fait l'objet d'étude des décennies précédentes, notamment par le biais des travaux de Mircea Eliade⁶, doivent rester sous-jacentes, car désormais, et c'est là le fil conducteur du présent essai de recherche, il faut admettre qu'il n'y a pas une « mythologie de l'Arbre », mais une mythologie *des* arbres, chaque espèce possédant son propre viviers de croyances, de mythes et de rites associés.

⁵ Il est cependant bien connu que ces manuscrits sont les garants d'une sagesse beaucoup plus ancienne.

⁶ « Mircea Eliade distingue sept interprétations principales qu'il ne considère d'ailleurs pas comme exhaustives... », in Chevalier et Gheerbrandt, *Dictionnaire des symboles*, ed. Robert Laffont / Jupiter, 1982.

C'est une belle et poétique image que celle d'Yggdrasil ; elle a été de nombreuses fois utilisée pour illustrer les termes *axis mundi* (« axe du monde ») et *imago mundi* (« représentation du monde »), et développée, notamment par Gilbert Durand qui a vu son humanisation au travers de sa verticalité⁷.

Néanmoins, le présent essai s'efforcera d'adopter un point de vue plus proche de celui du folkloriste et s'intéressera à des aspects plus précis du frêne, essence à laquelle appartient Yggdrasil. Il sera à la fois tenté d'établir des parallèles et de tracer des liens avec des concepts préexistants, et d'apporter une lumière nouvelle sur des points peut-être parfois négligés. Yggdrasil, dont l'image n'est qu'un point d'ancrage de l'étude, sera envisagé en sa qualité de frêne avant tout, et non comme un arbre dont la particularité est entre autre d'être un frêne. Cette subtilité permettra de négliger quelque peu la controverse de sa nature⁸, sans toutefois l'occulter car cette nature polyvalente autorisera des rapprochements avec d'autres espèces d'arbre possédant des propriétés similaires, voire identiques.

Seront tout d'abord examinées les sources littéraires de l'ancienne Europe évoquant le frêne, de l'antiquité grecque au Moyen Âge en passant par les matières latines et scandinaves, pour se focaliser ensuite les particularités de l'arbre en matière de langage, d'ethnologie et de folklore, avec les différentes traductions du mot « frêne » et ses implications, ainsi que les vertus et la magie qui lui sont associés. Seront par la suite envisagés, sous la forme de concepts et d'archétypes peut-être, les paradoxes et les réalités de l'imaginaire du frêne, avant de finir par un essai de typologie du mythe du frêne, afin de voir si un « mythe-type » peut être dégagé.

⁷ Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, pp. 394-395, éditions Dunod, 1992.

⁸ Il est généralement admis qu'Yggdrasil est un frêne mais certaines sources majeures, comme Adam de Brême, autorisent le doute : se pourrait-il que ce soit un if ? Un chêne ?

I/ Les origines de la mythologie du frêne

Si mythologie il y a, il doit alors être possible d'en trouver des traces au sein des œuvres qui auraient pu nous parvenir des différentes civilisations ayant peuplé le continent indo-européen, et ce depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge. En effet, Jean-Jacques Wunenburger nous rappelle que : « Les hommes inventent, développent et légitiment leurs croyances en des imaginaires dans la mesure où cette relation à l'imaginaire obéit à des besoins, des satisfactions, des effets à court et long terme qui sont inséparables de sa nature humaine.⁹»

Si tel est le cas, l'empreinte du frêne, arbre emblématique des paysages d'Europe, devrait être aisément décelable et les sources archaïques devraient être représentatives des ses caractères fondamentaux. Seront donc examinés, par souci d'ordre chronologique : les textes de l'antiquité grecque, les plus anciens ; ceux des auteurs latins ; les textes scandinaves fondateurs et, pour finir, les textes anglo-normands et français du Moyen Âge.

A. Les sources grecques

Les traces les plus anciennes et les plus évidentes d'une possible mythologie du frêne, dans l'ouest du continent indo-européen du moins¹⁰, devraient se trouver dans les récits de la Grèce antique. Par souci de chronologie, les œuvres doivent être évoquées à partir de la plus ancienne, c'est-à-dire celle d'Hésiode.

⁹ Jean-Jacques Wunenburger, *L'imaginaire*, éditions PUF, 2003.

¹⁰ Les sources de l'est étant plus difficiles d'accès à ce stade de la recherche.

a) La cosmogonie d'Hésiode

Le poète Hésiode écrit sa *Théogonie* ainsi que *Les Travaux et les Jours* au VIII^{ème} siècle av. J.C. et c'est dans ces œuvres que sont faites les premières mentions du frêne dans un contexte mythique.

Tout d'abord sous la forme : « *Νύμφας θ' ἄς Μελιας* », au vers 187 dans la *Théogonie*¹¹. Cela se traduit par : « les Nymphes aussi qu'on nomme Méliennes », autrement dit : « les Nymphes des frênes », puisqu'en grec, le frêne se dit *μελια*¹² (pluriel *μελιαι*). Les Méliades, nous le rappelle Pierre Grimal, sont : « nées des gouttes du sang répandu par Ouranos lors de sa mutilation par Cronos¹³ ». Elles ont donc un rôle dans la cosmogonie grecque.

En effet, dans *Les Travaux et les Jours*, Hésiode écrit :

*Ζεὺς δὲ πατὴρ τρίτου ἄλλο γένος μερόπων ἀνθρώπων χάλκειον ποίμσ', οὐκ ἀργυρέω οὐδὲν δμοίσιν, ἐκ μελιαν, δεινόν τε καὶ ὄθριμον.*¹⁴ (v. 143-145).

Elles sont donc littéralement les mères de la race humaine, faisant ainsi des hommes les descendants directs des arbres, et plus particulièrement du frêne – et ce n'est là que le premier des exemples qui seront abordés dans le présent essai.

¹¹ Hésiode, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le bouclier*, p. 38, texte établi et traduit par Paul Mazon, dix-septième tirage, Paris, Les Belle Lettres, 2002.

¹² « Melia », si l'on retranscrit. A noter que l'anthroponymie en a gardé des traces puisque qu'une simple recherche dans l'annuaire téléphonique français permet de trouver les noms Melia ou encore Mellia.

¹³P. Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Presses Universitaires de France, 1951.

¹⁴ Traduction : « Et Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, race de bronze, fille des frênes, terrible et puissante ». Hésiode, *Ibid.* v. 143-145.

b) La lance de frêne du Pelion

C'est ensuite dès le VI^{ème} siècle av. J.-C. que l'on situe l'*Illiade* et l'*Odyssée* du poète Homère, qui relatent respectivement la Guerre de Troie et l'errance d'Ulysse. Bien entendu, les traces du frêne ont perduré.

L'étude de l'armement d'Achille¹⁵, héros de l'*Illiade*, révèle l'importance de l'utilisation du bois de frêne dans la conception des lances grecques. Françoise Létoublon rappelle qu'il existe en grec deux mots pour désigner la lance¹⁶ : « *δóρυ* » et « *έγγος* ». Ces termes se retrouvent systématiquement associés à des épithètes dont le plus fréquent est sans conteste « *μειλινον* », c'est-à-dire : « de frêne ». Il est effectivement possible de dénombrer au total douze occurrences pour les expressions « *μειλινον έγγος* » et « *δóρυ μειλινον* ». Mais la lance d'Achille, plus particulièrement, n'est désignée ni par « *δóρυ* » ni par « *έγγος* », mais par des termes qui lui sont propre : « *Πηλιάδα μελίην* » et « *Πηλιάς μελίη* » et qui semblent tout deux vouloir signifier « frêne du Pélion ». Meurtrière d'Hector, cette arme, dont la nature magique n'est point à remettre en cause, est donc ici désignée par le matériau qui la compose. Cette métonymie s'avère d'autant plus révélatrice car, complétée par l'indifférenciation entre le caractère létal de la lance et la signification acceptée du nom d'Achille (« douleur pour les guerriers (ennemis)¹⁷ »), ainsi que par le rapprochement qu'il est possible d'établir entre le fils de Pélée et le héros celte Cuchulainn¹⁸ (lui-même assimilable au dieu Lugh), il met en évidence certains des points fondamentaux qui seront abordés au cours du présent essai.

¹⁵ Voir l'article de F. Létoublon « La lance de frêne du Pélion et les armes d'Achille » pour le colloque intitulé *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*. Etudes rassemblées par Pierre Sauzeau & Thierry Van Compernelle. Actes du colloque international du SEMA, Montpellier, 20 et 22 mars 2003. CERCAM – Université Paul-Valéry, Montpellier III. Presse universitaire de la Méditerranée.

¹⁶ F. Létoublon, *Ibid.*

¹⁷ F. Létoublon, *Ibid.*

¹⁸ Voir l'épisode où Cuchulainn, enfant, se protège des jets successifs de cent-cinquante bâtons, cent-cinquante balles et cent-cinquante épieux à l'aide notamment d'un simple bâton. In C.-J. Guyonvarc'h, *La Razzia des vaches de Cooley*, traduit de l'irlandais ancien, présenté et annoté par, éditions Gallimard, 1994.

B. Les sources latines

Les auteurs célèbres de culture latine, sur laquelle l'influence des grecs n'est plus à discuter, écrivent pour la plupart entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle de notre ère. Au même titre que n'a pas été cité Théophraste et ses *Recherches sur les plantes* auparavant¹⁹, il faut ici écarter le poète Virgile qui, même s'il fait effectivement allusion au frêne²⁰ dans l'*Eneide*, les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, ne le fait pas dans un contexte mythique²¹.

a) Les Métamorphoses d'Ovide

En revanche, dans les *Métamorphoses* d'Ovide²², texte fondateur au caractère épique indéniable, les allusions aux frênes sont aussi précieuses que nombreuses.

Au neuvième vers du livre 5 par exemple, le poète dresse un portrait de Phinée, fils de Danaé, « *Fraxineam quatiens aeratae cuspidis hastam* », c'est-à-dire « brandissant un javelot de frêne à la pointe de bronze ». Il faut ici noter une nouvelle association de l'arme à son matériau ainsi qu'une allusion, sûrement pas anodine, à la race du bronze dont parle Hésiode dans sa *Théogonie*. De plus, Phinée est également désigné par l'expression « *belli temerarius auctor* », « téméraire auteur de la guerre », ce qui fait de lui un avatar des dieux de la *furor*²³. Au livre 5 toujours, et encore dans un contexte guerrier, les vers 142-143 racontent :

¹⁹ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome 2, livres III et IV, texte établi et traduit par Suzanne Amigues, éditions Belles Lettres, Paris, 1989.

²⁰ Virgile, *Eneide*, 6, v. 181, p. 49, Livres V-VIII, Texte établi et traduit par Jacques Perret, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1978. *Bucoliques*, 7, 65, p. 82, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, cinquième tirage, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1987. *Géorgiques*, 2, 359, p. 32, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, septième tirage, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1982.

²¹ A ce titre seront également écartés Vitruve, Palladius et Apicius.

²² Seront notamment utilisées ici plusieurs éditions des *Métamorphoses* d'Ovide par Georges Lafaye, toutes parues aux Belles Lettres. Cf. bibliographie pour le détail. Par ailleurs, les *Héroïdes* d'Ovide, ne comportant qu'une allusion au frêne dans un contexte non mythique (« *fraxina virga* ») seront ici écartées elles aussi.

²³ Odin par exemple, dieu à la lance par excellence.

Nam Clytii per utrumque graui librata lacerto
Fraxinus acta femur...²⁴

Cette fois-ci, c'est une impression de puissance, portée par l'adjectif « vigoureux », qui se dégage de ces vers. A cela vient non pas s'ajouter mais directement se substituer le nom *fraxinus* en lieu et place du terme lance, renforçant le lien unissant l'arme et l'arbre. D'ailleurs au vers 8 du livre 10 se trouve une assertion de l'utilisation du bois de frêne dans la confection des lances : « *fraxinus utilis hastis* », ce qui se traduit par « le frêne dont le bois sert à faire des lances ». Plus loin au vers 122 du livre 12, alors qu'Achille combat Cygnus, fils de Neptune, le coup mortel est décrit ainsi : « *Sic fatur Cygnumque petit, nec fraxinus errat* », ce qui veut dire : « A ces mots il lance son arme contre Cygnus ; le frêne ne s'égare pas ». Il s'agit encore une fois d'une métonymie. Toujours au même livre, cette fois-ci aux vers 323-324 pendant le célèbre combat des Lapithes et des Centaures, la mort d'un des protagonistes nous est décrite ainsi :

In iuuenem torsit iaculum ferrataque collo
Fraxinus, ut casu iacuit resupinus, adacta est.²⁵

Encore une fois se retrouve l'idée que la lance et le bois de l'arbre ne font qu'un et sont interchangeables. Il est également notable que le frêne « armé de fer » est ici personnifié.

b) L'Histoire Naturelle de Pline

Pline l'Ancien, auteur de l'encyclopédie *Histoire Naturelle*, écrit pour sa part au I^{er} siècle de notre ère. Cette œuvre compte trente-sept volumes et une partie du livre XVI est consacrée au frêne²⁶. Instruit des éloges des grecs sur son utilisation dans le cadre de la fabrication d'armes de guerre²⁷, ce n'est toutefois pas cet aspect qu'il va développer.

²⁴ Traduction : « Un dard de frêne, balancé par son bras vigoureux, traverse les deux cuisses de Clytius... »

²⁵ Traduction : « Le frêne armé de fer lui transperce le dos dans la posture où il se trouvait. »

²⁶ Pline l'ancien, *Histoire Naturelle*, Livre XVI, pp. 41-42, texte établi, traduit et commenté par J. André, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1962.

²⁷ « ... *multumque Homeri praeconio et Achillis hasta nobilita.* » *Ibid.* p. 40.

Après une explication très rationnelle de l'existence des arbres au sein de la nature (en l'occurrence : fournir du bois), le frêne nous est présenté au paragraphe XXIV tel qu'il suit : « *Materiae enim causa reliquas arbores natura genuit copiossimamque fraxinum.*²⁸ » Cette essence de bois semble donc être particulièrement reconnue pour sa capacité à produire de la matière première en abondance. Pline nous précise par ailleurs qu'en Macédoine une espèce de grand frêne est appelée *bumélia* (lat. *bumelia*) et cela correspond exactement au terme *βουμελιαν* employé par le grec Théophraste dans ses *Recherches sur les plantes*, détail que souligne Suzanne Amigues²⁹. Toujours dans le même paragraphe, Pline énumère, à propos des vertus des feuilles du frêne, plusieurs croyances populaires liées au serpent :

*Contra serpentes uero suco expresso ad potum et inposita ulceri opifera, ac nihil aequae, reperiuntur, tantaque est uis ut ne matutinas quidem occidentesue umbras, quando sunt longissimae, serpens arboris eius adtingat, adeo ipsam procul fugiat. Experti prodimus, si fronde ea circumcludatur ignis et serpens, in ignes potius quam in fraxinum fugere serpentem. Mira naturae benignitas, priusquam hae prodeant, florere fraxinum nec ante conditas folia demittere.*³⁰ (p. 41).

Pline met donc l'accent sur des croyances en des vertus (ici apotropaiques) qui ne semblent être évoquées que par lui, mais qui seront fort utiles pour la suite de cet essai.

²⁸ Traduction : « C'est en effet pour le bois que la nature a produit les autres arbres et celui qui en fournit le plus, le frêne. »

²⁹ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome 2, livres III et IV, texte établi et traduit par Suzanne Amigues, éditions Belles Lettres, Paris, 1989. A noter que Théophraste ne parle du frêne que sous ses aspects pratiques.

³⁰ Traduction : Et même, contre les morsures de serpents, qu'on exprime leur jus pour le boire ou qu'on les applique sur la plaie, elles sont d'une efficacité que rien n'égale. Telle est leur vertu qu'un serpent ne passe pas sous leur ombre, même le matin ou le soir, lorsqu'elle est la plus longue, et même se tient loin de l'arbre. Notre expérience nous permet de dire que, si l'on enferme un serpent auprès d'un feu dans un cercle de feuillages de frêne, il se jette pour s'enfuir dans les flammes plutôt que dans le frêne. Par une merveilleuse bonté de la nature, le frêne fleurit avant la sortie des serpents et ne perd ses feuilles qu'après leur retraite. » Pline, *op. cit.* p. 41.

C. Les sources scandinaves

Chronologiquement, la matière scandinave est éloignée de plus de dix siècles des sources latines, et pratiquement deux mille ans des sources grecques. C'est pourtant elle qui paraît la plus la plus riche lorsque l'on souhaite aborder la mythologie du frêne, puisqu'en son centre se trouve *Yggdrasill*, le frêne cosmique, pilier des neufs mondes de l'imaginaire des anciens Scandinaves. Pour ce faire, deux œuvres majeures sont à considérer : l'*Edda* de Snorri Sturluson³¹, dit aussi *Edda en prose*, daté de 1220 ; et, datant du XIII^{ème} siècle, l'*Edda poétique*, également appelé *Edda de Sæmund* car sa composition fut attribuée à un prêtre du nom de Sæmund. Cependant, ce dernier recueil remonterait à l'an mil selon Régis Boyer³².

a) L'Edda de Snorri

L'œuvre de Snorri reste à ce jour le recueil de récits de mythologie nordique le plus complet. Elle est composée de quatre grandes parties : un *Prologue*³³, la *Gylfaginning* (« Mystification de Gylfi »), la *Skaldskaparmal* (« l'Art poétique ») et le *Hattatal* (« Dénombrement des mètres »).

Dans la *Gylfaginning*, jeu de questions-réponses entre le roi Gylfy (ayant pour l'occasion emprunté le nom de *Gangleri*) et trois personnages aussi énigmatiques que savants, il est pour la première fois fait mention du frêne au chapitre quinze lorsqu'il s'agit de localiser le « siège qui est le sanctuaire des dieux » :

³¹ Par commodité sera principalement utilisée l'édition française de François-Xavier Dillman de Snorri Sturluson, *L'Edda*, trad. de F.-X. Dillman, NRF, Paris, Gallimard, 1991.

³²R. Boyer, *L'Edda poétique*, p. 529, textes présentés et traduits par Régis Boyer, Fayard, 1992

³³ Ce prologue n'est malheureusement pas traduit en français. Il faut donc consulter l'édition d'Anthony Faulkes (cf. bibliographie).

Le Très-Haut répondit : « C'est à l'endroit où s'élève le frêne Yggdrasil. C'est là que, chaque jour, les dieux doivent rendre la justice. »

Gangleri demanda : « Qu'y a-t-il à dire de ce site ? »

L'Egal du Très-Haut dit alors : « Ce frêne est le plus grand et le meilleur de tous les arbres ; ses branches s'étendent au-dessus du monde entier et dominant le ciel. Il est supporté par trois racines, qui sont extrêmement éloignées les unes des autres. L'une est située chez les Ases, la seconde chez les géants du givre, là où autrefois était l'immense abîme Ginnungagap, et la troisième couvre le monde de Niflheim.

[...]

La troisième racine du frêne est située dans le ciel, et, sous cette racine, se trouve la source très sacrée qui est appelée Urdarbrunn (la « source d'Urd ») ; c'est là que les dieux tiennent conseil.

[...]

Thor doit les passer à gué
Chaque jour
Quand il s'en va juger
Près du frêne Yggdrasil (pp. 45-47)

Il est donc ici fait trois références successives au frêne. La première confère à l'arbre son éminence ainsi que son immensité d'ordre cosmique, et les suivantes son aspect sacré en le liant à une source et en l'associant à un lieu où sont rendus des jugements³⁴.

Mais la discussion des protagonistes au sujet de l'arbre ne s'arrête pas là et continue dès le chapitre suivant :

Gangleri demanda : « Y a-t-il d'autres choses remarquables à dire du frêne ? »

Le Très-Haut répondit : « (...) Dans les branches du frêne est perché un aigle dont le savoir est très vaste ; entre ses yeux est perché un faucon, appelé Verdfolnir. Un écureuil du nom de Ratatosk court de bas en haut le long du frêne et transmet les paroles haineuses que s'échangent l'aigle et Nidhogg (un serpent malveillant). Quatre cerfs, appelés Dain, Dvalin, Duneyr et Durathror, courent dans les branches du frêne et broutent les jeunes pousses. Mais dans Hvergelmir, il y a tellement de serpents en compagnie de Nidhogg qu'aucune langue ne peut les compter. Voici ce qui est dit :

³⁴ Cela n'est pas sans rappeler les assemblées que tenaient les anciens Scandinaves, nommées *Þing* et *alþingi* : on y siégeait à intervalles réguliers pour y tenir conseil, régler les différends et juger les contrevenants.

Le frêne Yggdrasil
Subit des épreuves
Plus grandes que ne le savent les hommes
[...]
Plus de serpents
Se trouvent sous le frêne Yggdrasil
[...]
De l'arbre ils rongeront les rameaux.

On dit encore que les Nornes [...] aspergent le frêne (avec de la boue)
afin que ses branches ne se dessèchent ni ne pourrissent.

[...]
[...]
Je sais qu'il est un frêne
Appelé Yggdrasil
Arbre altier, sacré,
De blanche boue aspergé ». (pp. 48-49)

Ici il est donc fait état de plusieurs choses : tout d'abord, l'arbre fourmille de vie sous la forme d'animaux, mais, paradoxalement, cette vie le détruit à petit feu en le broutant et en le rongant. De plus, il est la résidence des Nornes qui « façonnent la vie des hommes³⁵.

Au quarante-deuxième chapitre se trouve une allusion à l'arbre certes isolée, mais importante car elle affirme sa position emblématique au sein de l'imaginaire scandinave, à l'instar du dieu Odin ou encore du cheval Sleipnir :

Le frêne Yggdrasil
Est le plus éminent des arbres (p. 73)

Enfin, Yggdrasil est évoqué par Snorri dans le cadre de l'eschatologie de cet univers mythique, appelée *Ragnarök*, c'est-à-dire « Destin-des-Puissances » selon Régis Boyer³⁶. Ce passage est abordé au cinquante et unième chapitre, après qu'il soit dit que : « le frêne Yggdrasil se mettra à trembler, et la peur s'emparera de toute créature, tant au ciel que sur la terre. » La première scène de cette ultime bataille se déroule près de l'arbre justement :

³⁵ Cf. l'Edda, *op. cit.* p.47.

³⁶ Et non pas « Crépuscule-des-Puissances », traduction du terme *Ragnarøkkr* longtemps admise, y compris par Wagner. Cf. R. Boyer, *Yggdrasil, la religion des anciens Scandinaves*, éditions Payot, Paris, 1981. A noter que ce dernier emploie parfois la traduction « Consommation-du-Destin-des-Puissances », elle aussi recevable.

Heimdall souffle haut
Dans le cor élevé.
Odin va consulter
La tête de Mimir,
Le frêne Yggdrasil
Frémit de toute sa hauteur.
Il gémit, le vieil arbre.
Le géant s'est libéré. (p. 96-97)

L'utilisation du verbe « frémir » est encore discutée : il pourrait s'agir de « frémit mais ne tombe pas ». En tout cas, le vacillement du frêne est signe que le monde court à sa perte.

b) La Voluspa

En complément de l'*Edda* se trouvent les textes de l'*Edda poétique*³⁷, formant un ensemble plutôt varié, tant dans le fond que dans la forme (par exemple, la *Lokasenna* met en scène de manière satirique les diatribes que le dieu- *trickster* Loki adresse à ses consorts, le *Vafthrudnismal* est quant à lui un jeu de question réponse presque théâtralisé, etc.). Le texte le plus important de ce recueil est la *Voluspa*³⁸ (*Vision de la Voyante*), récit d'une prophétesse fictive que cite régulièrement Snorri et qui résume à lui seul l'ensemble des grands moments de la mythologie scandinave.

La première allusion faite au frêne dans la *Voluspa* se trouve à la huitième strophe mais ne désigne pas Yggdrasil :

Fundo á landi lítt megandi
*Ask ok Emblo örlög-lausa.*³⁹ (v. 35-36)

³⁷ R. Boyer est l'un de ses éditeurs, mais en version non bilingue. Cf. *L'Edda poétique*, textes présentés et traduits par Régis Boyer, Fayard, 1992.

³⁸ Ici sera utilisée la version bilingue de F.-G. Begmann (cf. bibliographie). Il s'agira notamment de se familiariser avec les termes norrois désignant le frêne.

³⁹ Traduction : « Ils trouvèrent dans la contrée des êtres chétifs / Ask et Embla manquant de destinée. »

Ici il est fait référence au couple d'êtres humains originels, façonnés par les dieux à partir de deux troncs d'arbres. La traduction conserve les noms *Ask* et *Embla*, mais précise qu'ils signifient respectivement « frêne » et « orme » (ou « vigne » ; l'origine de ce nom étant encore aujourd'hui discutée⁴⁰). La nature même de l'Homme semble donc être liée au frêne. Yggdrasil apparaît plus loin à la onzième strophe dont le premier vers est désormais célèbre :

Ask veit-ök standa, heitir Yggðrasill.
Hâr-baðmr ausinn hvíta auri ;
Þaðan koma döggyvar Þærs í dala falla,
*Stendr æyfir grænn Urðar brunni.*⁴¹ (v. 43-46)

C'est une vision plutôt mystique du frêne qui est ici rendue : l'arbre est lié à des sources d'eau, et donc de vitalité, et se trouve de plus personnifié par le terme « chevelu ». Ensuite, lorsque vient le temps du *Ragnarök*, il est une nouvelle fois question du frêne. C'est d'ailleurs un passage que cite Snorri, mais que la traduction de Bergmann rend différemment :

Leika Mîmis synir, en miöt-viðr kyndiz
 [...]
Skælfir Yggðrasill askr standandi,
Ymr ið aldna trê, en iötunn losnar
Hræðaz halir á helvëgom,
*Aðr Surtar Þann sæfi of-gleypir.*⁴² (v. 189; 196)

Le frêne est donc au cœur de cet ultime conflit. En proie aux flammes de Surt, le géant qui détruira le monde, Yggdrasil « tremble » et « frissonne » : encore une fois il se trouve personnifié. Il finira même par mourir donc.

⁴⁰ Cf. F.-X. Dillmann, *op. cit.*, note 7 p. 149, et R. Boyer, *Yggdrasil, la religion des anciens Scandinaves*, p. 192.

⁴¹ Traduction : « Je connais un frêne, on le nome Yggdrasil, / Arbre chevelu, humecté par un nuage brillant / D'où naît la rosée qui tombe dans les vallons ; / Il s'élève, toujours vert, au dessus de la fontaine d'Urd. »

⁴² Traduction : « Les fils de Mimir tressaillent, l'arbre du milieu s'embrase / [...] / Alors tremble le frêne élevé Yggdrasil, / Ce vieil arbre frissonne : - l'Iote brise ses chaînes : / Les ombres frémissent sur les routes de l'enfer, / Jusqu'à ce que l'Ardeur de Surtur ait consumé l'arbre. »

D. Les matières de France et anglo-normande

La limite chronologique de l'étude des sources de la mythologie du frêne, dans le présent essai, sera le XIII^{ème} siècle avec le roman arthurien de Raoul de Houdenc, *Méragis de Portlesguez*. Mais il faut aussi envisager le XI^{ème} siècle, ainsi que le XII^{ème} siècle, où l'on situe l'essor des chansons de geste et des romans courtois. Connaissant un grand succès en Angleterre et en France, notamment à la cour de Marie de Champagne pour laquelle Chrétien de Troyes rédigea la plupart de ses romans, il a été établi qu'un substrat celtique pouvait être décelable sous le vernis chrétien propre à cette époque. Le frêne, même s'il ne domine plus vraiment les paysages romanesques, est donc toujours présent.

a) Tuold, Béroul, et Chrétien de Troyes

Poème épique s'inscrivant dans la tradition de la chanson de geste, *La Chanson de Roland* est attribuée à un certain Tuold, qui l'aurait rédigé en anglo-normand à la fin XI^{ème}. Dans cette œuvre sont faites de nombreuses références aux arbres mais le frêne n'y est présent qu'à deux reprises, car c'est désormais le pin qui semble prévaloir sur les autres espèces d'arbres comme symbole royal.

La première mention du frêne se fait au vers 720, à la laisse 56⁴³ : « *Entre ses poinz teneit sa hanste fraisnine.* » La traduction donne « et qu'entre ses poings il tenait sa lance de frêne ». Cette vision survient lors d'un rêve de l'Empereur Charlemagne qui s'annonce comme un présage fatidique de la mort de Roland ainsi que de la trahison de Ganelon. La seconde occurrence du frêne se trouve à la laisse 185, vers 2537 : « *Ardent cez hanstes de fraisne e de pumer* », c'est-à-dire : « Brûlent les lances de frêne et de pommier ». Il s'agit encore ici d'un songe de Charlemagne, cette fois-ci bien plus apocalyptique. Le frêne, sous sa

⁴³ Jean Dufournet, *La Chanson de Roland*, texte présenté, traduit et commenté par, Flammarion, 1993.

forme de lance, se retrouve une nouvelle fois ébranlé lors de la fin du monde, comme ce fut le cas pour l'Yggdrasil scandinave.

Le roman de Béroul, composé entre 1150 et 1190, est sans doute la plus ancienne des versions de *Tristan et Iseut* qui nous soit parvenue⁴⁴.

Au vers 3478 il est possible de lire :

Se de ma grant lance fresnine
Ne passe outre li coutel,⁴⁵ (p. 182)

Ces propos sont tenus de concert par les seigneurs Girflet et Gauvain alors qu'il est question de la perfidie des félons Denolain, Godoïne, et Ganelon. Les chevaliers semblent donc prêts à rendre jugement par le truchement de leur lance de frêne.

Chrétien de Troyes pour sa part ne semble faire mention du frêne que dans un seul roman sur l'intégralité de son œuvre : il s'agit d'*Yvain ou le Chevalier au Lion*. Ce roman fut composé à la fin du XII^{ème} siècle, entre 1177 et 1181⁴⁶ et conte les aventures d'un jeune chevalier enclin à l'aventure afin de prouver sa valeur.

Il est fait mention du frêne pendant l'affrontement final d'Yvain qui le voit opposé au héros solaire Gauvain, avec lequel il combat à force égale. Ces derniers, pourtant amis, ne se reconnaissent pas et se ruent l'un sur l'autre : « Dès le premier assaut, ils brisent leur lances de frêne pourtant solides.⁴⁷ » Tout comme chez Tuold, Chrétien de Troyes fait référence au frêne sous la forme de lances qui, bien que résistantes, finissent toujours par se briser, comme c'est le cas de toute vie, même des plus héroïques telle que celle de Roland.

b) Marie de France

Marie de France serait la première femme écrivain dont la littérature française ait gardé une trace. Elle rédige ses *Lais* entre 1160 et 1180 et ne nie pas ses influences bretonnes,

⁴⁴ Béroul, *Tristan et Iseut, Les poèmes français, La saga norroise*, Librairie Générale Française, 1989.

⁴⁵ Traduction en prose : « si [...] la pointe de ma lance de frêne ne le transperce pas... »

⁴⁶ Chrétien de Troyes, *Yvain ou le Chevalier au Lion*, édition de Philippe Walter, Gallimard 1994.

⁴⁷ Chrétien de Troyes, *Ibid.* p. 205.

dont sont issus la plupart de ces lais qu'elle traduit en langue romane⁴⁸ et qui laissent transparaître un substrat celtique tout à fait décelable⁴⁹. L'un de ses lais est même entièrement dédié au frêne, notamment par le biais d'une jeune fille nommée d'après l'arbre.

Dans *Le Fresne* donc, elle nous dit dès le premier vers : « le lai del Freisne vus dirai⁵⁰ ». L'héroïne de ce récit fait partie d'une paire d'enfants issus d'une même grossesse, ce qui était mal perçu au Moyen Âge⁵¹, et que les parents doivent se résoudre à abandonner à un couvent. Après avoir prié sur le parvis de l'église, la servante chargée de cet office se retourne et aperçoit un frêne :

*Un freisne vit lé branchu
E mut espés et bien ramu ;
En quatre fors esteit quarré
Pur ombre fere i fu planté.
Entre ses braz ad pris l'enfant,
De si que al freisne vient corant ;
Desus le mist, puis le lessa ;⁵² (v. 167-173)*

C'est le portier du couvent qui découvre l'enfant tôt dans la nuit, au vers 184 : « *Sur le freisne les dras choisi* ». La traduction donne : « Il aperçut l'étoffe sur le frêne ». Présentant l'enfant à celle qui deviendra sa nourrice, l'homme dit :

*Un enfant ai ci aporté
La fors el freisne l'ai trové.⁵³ (v. 199-200)*

Et on donna à l'enfant le nom de l'arbre dans lequel il fut recueilli :

*Pur ceo que al freisne fu trovee,
Le Freisne li mistrent a nun
E Le Freisne l'apelet hum.⁵⁴ (v. 228-230)*

⁴⁸ Marie de France, *Lais*, p. 15, édition bilingue de Philippe Walter, Gallimard, 2000.

⁴⁹ Voir Claude Lecouteux, *Fées, Sorcières et Loups-garous au Moyen Âge*, p. 82, éditions Imago, 2005.

⁵⁰ Traduction : « Je vais vous raconter le lai du *Frêne* ».

⁵¹ Marie de France, *Ibid.* note 1 p. 115.

⁵² Traduction : « Elle vit un gros frêne aux belles branches, / aux larges frondaisons et aux belles ramures. / Son tronc se ramifiait en quatre / et on l'avait planté là pour faire de l'ombre. / La jeune fille prit l'enfant dans ses bras / et avança rapidement vers le frêne. / Elle le déposa dans l'arbre et l'abandonna.

⁵³ Traduction : « J'ai apporté ici un enfant / que j'ai trouvé là-dehors sur le frêne. »

Plus loin se trouvent encore d'autres occurrences :

*Desus le freisne fu cucheë ;*⁵⁵ (v. 298)

[...]

Pur le Freisne, que vus larrez,

En eschange le Codre av[r]ez.

En la Codre ad noiz e deduiz ;

*Freisne ne portë unke fruit.*⁵⁶ (v. 337-340)

[...]

*Le Freisne cele fu celee ;*⁵⁷ (v. 349)

Par la suite, la traduction donne souvent « Le Frêne », mais plutôt par souci de clarté en place d'expressions comme « *ele* » (v.386, 448) ; « *La dameisele* » (v. 375, 391, 423) ; « *meschine* » (v. 491) ; « *cele* » (v. 502). Néanmoins, Le Frêne est cité dans les dernières lignes du lai :

Quant l'aventure fu seïe

Coment ele esteit avenue,

Le lai del Freisne en unt trové :

*Pur la dame l'unt si numé.*⁵⁸ (v. 515-518)

Ce lai est une véritable aubaine dans le cadre d'une étude sur la mythologie du frêne car aucune autre œuvre ancienne n'apparaît comme entièrement dédiée à cet arbre et exclusivement s'articuler autour de lui. C'est bien entendu une réminiscence de l'importance qu'aurait pu avoir eu le frêne pour les peuples de l'ancienne Europe, transmise en ici par la sagesse des celtes de Bretagne. Il existe un roman courtois de la fin du XII^{ème} siècle dont l'auteur, un trouvère nommé Renaut, s'inspire du lai de Marie ; il s'agit de *Galeran de Bretagne*, où l'héroïne de nomme également Frêne et possède une sœur appelée Fleurie.

⁵⁴ Traduction : « et, parce qu'elle avait été trouvée dans un frêne, / elle lui donna le nom de *Le Frêne*. / C'est donc Le Frêne qu'on l'appelle ».

⁵⁵ Traduction : « on l'avait couchée dans le frêne ; »

⁵⁶ Traduction : « Vous laisserez Le Frêne / et en échange vous obtiendrez Le Coudrier. / Dans le coudrier, il y a du fruit et du plaisir à glaner / alors que le frêne ne porte aucun fruit. »

⁵⁷ Traduction : « On cacha au frêne »

⁵⁸ Traduction : « Quand on connu cette aventure / telle qu'elle s'était déroulée, / on en fit le lai du Frêne / et on lui donna ce nom à cause de la jeune fille.

c) *Raoul de Houdenc*

Le poète et trouvère français Raoul de Houdenc serait né vers 1165-1170 mais compose au début du XIII^{ème} siècle. De lui nous sont parvenues trois œuvres : *Le Songe d'Enfer*, *La vengeance Raguidel* et *Méragis de Portlesguez*. C'est dans ce roman⁵⁹ d'environ six mille vers, composé dans le premier tiers du XIII^{ème} siècle et dont le manuscrit le plus exploitable fut retrouvé dans la bibliothèque du Vatican, que se trouve un épisode impliquant un frêne, plutôt obscur de prime abord.

Méragis et son ami de toujours, Gervain, se disputent l'amour de Lidoine, jeune fille incarnant l'idéal courtois dans toute sa splendeur. Ils l'aiment tous deux d'une manière différente : Méragis est séduit par ses qualités morales tandis que Gervain n'a d'yeux que pour son physique. Afin de prouver sa valeur, Méragis va partir à la recherche de Gauvain, le neveu du roi Arthur, porté disparu. Lidoine l'accompagnera. En chemin ils rencontrent un nain en détresse, fraîchement dépossédé de son cheval par une vieille à l'aspect terrifiant (elle est en effet « grande, horrible, osseuse », v. 1433). Pour récupérer la monture lui dit la vieille, Méragis devra décrocher un bouclier pendu à un frêne près d'une tente :

Veez vos la ce tref tendu

Soz le fresne ou li escuz pent ?⁶⁰ (vv. 1485-1486)

Il s'élance donc et fait tomber le bouclier. Mais à cet instant précis, il entend de bruyantes lamentations en provenance de la tente, tout en voyant la vieille rendre son cheval au nain. De la tente sort une demoiselle montée sur une mule et portant une lance. Méragis aperçoit également deux autres dames en pleurs. Lidoine, compatissante avec ces dernières et comprenant tout le malheur de la situation, se mit à pleurer à son tour. Voulant réparer son erreur, il raccroche le bouclier. Mais la jeune fille sur la mule lui fit remarquer, cyniquement, que le bouclier aurait mieux fait de rester à terre. Méragis, énervé, décroche alors le bouclier une seconde fois :

⁵⁹ Raoul de Houdenc, *Méragis de Portlesguez*, édition bilingue, publication, traduction, présentation et notes par Michelle Szkilnik, Champion Classiques, Paris, 2004

⁶⁰ Traduction : « Voyez-vous cette tente sous ce frêne où est accroché un bouclier ? ».

L'escu qui au fresne pendoit
*Reprent as mains, sel gete loig*⁶¹ (vv. 1601-1602)

N'obtenant aucune réponse de la part des jeunes filles au sujet son méfait apparent, il décide de rester sur place pour la nuit, espérant rencontrer le propriétaire des lieux, qu'il pense être un géant (« *gaainz* », v. 1625). Le frêne disparaît ici de l'histoire, mais le lecteur sera amené à faire connaissance du propriétaire du bouclier, dont un personnage vaincu en combat singulier par Méraugis, Laquis de Lampadé, communiquera le nom : l'Outredouté. Sur ce chevalier noir, qui deviendra l'ennemi juré de Méraugis, plusieurs détails sont à retenir : il est redoutable et cruel, n'a peur de rien et on l'assimile volontiers au diable ; il punira son serviteur Laquis en lui ôtant l'œil gauche ; et son bouclier, rouge, est orné d'un serpent noir⁶². A la fin de l'aventure, Méraugis en finira avec lui, après un rude combat.

Il semble donc que le frêne soit un arbre qui possède bel et bien sa place au cœur de la sagesse véhiculée par l'ensemble ces textes dont la portée s'étend sur près de deux millénaires dans la partie ouest du continent indo-européen.

Pour faire le point : l'antiquité grecque insiste sur l'utilisation de son bois dans le cadre des activités martiales et les textes confondent souvent la matière, son bois, avec l'arme, la lance. De leur côté, les latins, dont les productions écrites permettent de vérifier qu'ils ont hérité des grecs l'usage du frêne dans un contexte martial (d'ailleurs, une note extraite d'une ancienne édition d'Ovide⁶³ précise que « le frêne est l'arbre de Mars », divinité dont un culte à la lance est bien attesté : dans la *Regia*, partie de la résidence royale du *forum romanum*, une lance sacrée était conservée et devait être touchée avant les combats) ont également introduit des éléments propres à la croyance en des vertus essentielles du frêne qu'il sera intéressant de questionner. Pour leur part, les exégètes scandinaves retranscrits par les travaux des clercs chrétiens du Moyen Âge ont mis le frêne au cœur de la conception de leur imaginaire, en en faisant, dans une image des plus complexes, le pilier de leur univers. Et pour finir, les auteurs anglo-normand et français ont, eux aussi, transmis dans ce même XIIème siècle ce qui ne peut

⁶¹ Traduction : « Il saisit le bouclier qui pendait aux branches du frêne, le jeta au loin... »

⁶² Même si l'expression héraldique n'apparaît pas, on peut décrire ses armes ainsi : « de gueule au serpent de sable ». Gueule qualifiant en héraldique la couleur rouge et sable la couleur noire.

⁶³ Ovide, *Les Métamorphoses*, nouvelle traduction, (ndr : traducteur inconnu), Avignon, 1762.

être interprété que comme des répercussions de cette mythologie du frêne. Avec Marie de France et Raoul de Houdenc, on se trouve en présence de mythes outrepassant l'évocation de simples fragments d'imaginaires. Ces deux mythes seront abordés plus précisément un peu plus loin dans le présent essai. En effet, alors que chez Marie de France transparait un substrat celtique évident et assumé, il semblerait que ce soit l'imaginaire germanique du frêne qui domine dans l'œuvre de Raoul de Houdenc.

II/ Langage, ethnologie et folklore

L'étude des sources d'une possible mythologie du frêne a révélé l'importance de l'impact qu'a eu cet arbre sur l'imaginaire des peuples indo-européens.

Il serait pertinent d'analyser les répercussions de cet imaginaire sur le langage, dont on sait qu'il est le support et le miroir de la vision du monde. Au-delà d'un simple signifiant, le vocable « frêne » devrait s'accompagner de puissants signifiés, des images mentales fortement ancrées dans un inconscient collectif, au sens jungien du terme, une mémoire regroupant des instincts et des archétypes.

Quels instincts et archétypes, ou même symboles, peuvent alors être associés au frêne ? Il faudra pour le savoir explorer les croyances et la sagesse populaire issue du folklore dans leur relation à l'arbre, pour peut-être découvrir des schèmes récurrents.

A. Considérations philologiques, étymologiques et onomastiques

Le mot français « frêne » est issu du moyen français *fresne* (autre graphie *fraisne*), lui-même issu de l'ancien français *fresne* / *fraine*. Ces termes⁶⁴ tiennent leur étymologie du latin *fraxinus* et il en est de même pour toutes les désignations issues des langues latines : l'italien *frassino*, l'espagnol *fresno*, le portugais *freixo*, le roumain *frasin*, ainsi que le provençal, pour ne citer qu'une langue régionale de France, qui donne *frais* (il existe également le terme spécifique *cantaridié* – en référence à la cantharide, un insecte) et pour finir, l'albanais donne *frashër*, terme emprunté semble-t-il. Par ailleurs, en esperanto (créé par Ludwik Lejzer Zamenhof au XIX^{ème} siècle), on retrouve la racine latine dans le terme *frakseno*.

⁶⁴ Notez que les vocables français et moyen français désignent le frêne en tant qu'arbre, tandis que le vieux français désigne le « bois de lance de frêne ».

Afin de mieux déterminer les origines des différents noms du frêne, il sera judicieux de passer en revue les désignations de l'arbre et les étymologies latines, grecques, germaniques, et indo-européennes du frêne, ainsi que certaines de leurs implications.

Pour éviter un amonçement de références lexicographiques, il sera préférable de se reporter directement à la bibliographie et à la webographie du présent essai, tout en gardant à l'esprit que par commodité auront été abondamment utilisés, entre autres, les sites de traduction LEXILOGOS et REVERSO.

Il faut aussi noter que la taxonomie des langues indo-européennes de Georges Dumézil⁶⁵ est toujours d'une aide précieuse lorsqu'on souhaite les aborder.

a) Les différentes traductions du mot « frêne »

i. Grecques

Le grec moderne donne pour traduction du mot « frêne » les termes suivants : *μελια*, *μελιας*, et *μελιαή*, toutes ses déclinaisons dépendant de la fonction et du cas. Idem pour le nom propre : *Μελια*, *Μελιας*, et *Μελιαή*. A noter que cela rend le français Mellia ou Melia⁶⁶. Il est aussi précisé que la variante ionienne donne *μελιη*.

Le nom des Méliades (ou nymphes méliennes), se traduit par *Μελιάδες* et sa variante Mélies, par *Μελιαι*, qui se décline en *Μελιών*.

On trouve également chez les exégètes grecs la variante *μελιαν* (plur. *μελιας*) pour Théophraste⁶⁷ et Hésiode⁶⁸.

⁶⁵ G. Dumézil, *Mythes et Dieux des Indo-européens*, Tableau des langues indo-européennes, pp. 314-317, éditions Flammarion, 1996.

⁶⁶ Voir note 3 page 9.

⁶⁷ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome 2, livres III et IV, texte établi et traduit par Suzanne Amigues, éditions Belles Lettres, Paris, 1989.

⁶⁸ Hésiode, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le bouclier*, texte établi et traduit par Paul Mazon, dix-septième tirage, Paris, Les Belle Lettres, 2002.

ii. Latines

Le latin, dont beaucoup de texte nous sont parvenus, fournit diverses formes pour la traduction du mot « frêne » ainsi que pour la locution « de frêne ». La forme commune est *fraxinus* (plur. *fraxini*), mais on trouve parfois *farnus* (plur. *farni*) qui est une forme récente. L'architecte Vitruve⁶⁹ emploie aussi la variante « *farno* » ainsi que « *farnetto* ». La locution adjectivale « de frêne » est rendue par *fraxineus*, déclinable en *fraxina* et *fraxinum*, mais possède de nombreuses variantes : Virgile utilise « *fraxineasque* » dans ses *Géorgiques*⁷⁰ et « *fraxineæque* » dans les *Eneïdes*⁷¹ ; Ovide, dans *Les Métamorphoses*⁷², emploie « *fraxineam* » ; et le célèbre gourmet Apicius utilise quant à lui « *farnei* » pour désigner les champignons de frêne⁷³.

Il sera approprié de noter qu'est donnée pour étymologie de ce mot le grec *phraxis* (« haie ») ainsi qu'un homonyme du latin *fraxinus* signifiant « foudre ».

iii. Germaniques

Les langues germaniques font partie d'une branche linguistique importante issue de l'indo-européen qui comprend notamment les diverses formes, même anciennes, de l'allemand, de l'anglais, ainsi que le frison, le gotique, et toute les langues scandinaves issues elles-mêmes du norrois (islandais, norvégien, suédois, danois)⁷⁴.

L'islandais moderne donne pour traduction du mot frêne « *askur* », ce qui diffère quelque peu de l'islandais ancien qui est « *askr* » (déclinable en *askrs* et *askrar*). Pourtant, les exégètes utilisent plutôt « *ask*⁷⁵ » pour désigner l'arbre, tandis que le vocable *askr* se retrouve en fait systématiquement associé au nom Yggdrasil dans la locution type « *Yggdrasils*

⁶⁹ Vitruve, *De l'Architecture*, Livre VII, texte établi et traduit par Bernard Liou et Michel Zuinghedau, commenté par Marie-Thérèse Cam, Les Belles Lettres, Paris, 1995.

⁷⁰ Virgile, *Géorgiques*, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, septième tirage, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1982.

⁷¹ Virgile, *Énéide*, Livres V-VIII, Texte établi et traduit par Jacques Perret, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1978.

⁷² Ovide, *Les Métamorphoses*, Tome I (I-V), op. cit. p. 18.

⁷³ Apicius, *L'Art Culinaire*, texte établi, traduit et commenté par Jacques André, Paris, les Belles Lettres, 1974.

⁷⁴ G. Dumézil, op. cit. p.316.

⁷⁵ *Voluspa*, op. cit. v. 43.

*askr*⁷⁶ », traduite par « le frêne Yggdrasil ». Or il semble que soit négligé le « s » (marque bien connue du gérondif - ou « cas possessif » - dans les langues germaniques) ajouté au nom *Yggdrasil* : seul Régis Boyer fait remarquer cette traduction possible qui serait alors « frêne d'Yggdrasill »⁷⁷ !

En anglais, « frêne » se traduit par *ash* (tree), ce qui est proche de l'allemand *esche*, du frison *esk*, du norvégien *aske*, du suédois *ask* (aussi *askträ*), lui-même identique au danois *ask*. Tous sont à rapprocher du vieux-haut-allemand, *asc* ou **oskis*. Le terme gotique non attesté serait quant à lui **ask-s*. Enfin, l'ancien anglais bien attesté lui, est *æsc*, provenant du napolitain *ascas*.

iv. Indo-européennes

L'indo-européen permet de remonter aux sources étymologiques les plus anciennes. Le dictionnaire de référence de Julius Pokorny⁷⁸ indique **ös*, *ös-i-s*, *ts-en-*, *os-k-* comme racine des termes germaniques *ash*, *esche*, *askr*, etc. Il donne aussi la racine latine *ornus*, possédant la racine **os-en-os* et le reliant aux mots gallois *acorn* et *onn-en*, au breton *ounnenn* et plus loin au lituanien *üosis* et au letton *uosis*. La racine *ös* se retrouverait aussi dans le slave **jasenh* que l'on peut lier au serbe *jäseUj* et au russe *jdsenh*, en lien direct avec l'arménien *haci* et l'albanais *ah* (« hêtre »).

Gerhard Köbler, reprenant Pokorny, donne dans son *Indogermanisches Wörterbuch*⁷⁹ **ōsis* et **osk-*, à relier au germanique *aska-* et **askaz* se rapprochant du gotique **ask-s*. Il existe également les variantes, toujours germaniques, **aski-* et **askiz*.

⁷⁶ *Voluspa*, *op. cit.* v. 193.

⁷⁷ Régis Boyer, *Yggdrasill*, p. 128. In PRIS-MA, T.V, n°2, juillet-décembre 1989.

⁷⁸ Pokorny, Julius. *Indogermanisches etymologisches wörterbuch*, p. 782, A. Francke Ag Verlag Bern, 1959.

⁷⁹ Köbler, Gerhard, *Indogermanisches Wörterbuch*, 2000.

b) Les sens figurés du mot « frêne » et ses dérivés

i. Lance

Dans son dictionnaire d'ancien anglais⁸⁰, Joseph Bosworth donne notamment pour signification du mot *æsc*, après « *ash tree* » (frêne) : « *spear* » (lance) et « *lance* » (idem - notez la rémanence du français, parlé à la cours d'Angleterre à partir du milieu du XI^{ème} siècle jusqu'au XIV^{ème} siècle) dont il indique le caractère désuet par le symbole « † ».

Le sens *spear* comme traduction d'*æsc* est également corroboré par Köbler qui indique que les occurrences germaniques **aska-* et **askaz* peuvent aussi signifier « *Speer* » (lance) et « *Lanze* » (idem), en allemand. Pokorny précise qu'*askr* donne aussi « *Speerschaft* » (lance – *schaft* signifiant « manche ») en allemand.

ii. Bateau

Outre la traduction par le mot « lance », Bosworth donne aussi « *ship* » (bateau) comme sens possible d'*æsc*. Idem pour Köbler qui donne pour *aska-* et **askaz* les sens « *Schiff* » (bateau, nef) ou « *kleines Schiff* » (petit bateau). Pokorny indique aussi le sens possible « *Schiff* » pour l'occurrence *askr*. De plus, le composé *æscen*, toujours selon Bosworth, signifie « *vessel of ash-wood* », c'est-à-dire « vaisseau en bois de frêne »

iii. Autres

Bosworth précise également qu'*æsc* signifie « name of the rune for *æ* » (nom de la rune pour – la diphtongue – *æ*). C'est le genre de considération folklorique dont les

⁸⁰ J. Bosworth & T. Northcote Toller, *An Anglo-Saxon Dictionary*, p. 9, Oxford, 1898.

dictionnaires d'aujourd'hui semblent bien volontiers se passer. Mais *Æsc* est bien le nom de la quatrième rune de l'ancien Futhark, ayant pour symbole ᚦ, et également appelée As, Asa, Ansuz, et Os⁸¹. C'est aspect sera développé plus loin dans le présent essai.

Köbler donne en outre pour la traduction des occurrences **aski-* ou **askiz* le mot allemand « *Schachtel* » qui signifie « boîte ». Il pourrait être pertinent d'étendre cette interprétation au mot « cercueil » en se rappelant d'une anecdote contée par Snorri dans laquelle le géant Bergelmir échappe, tel Noé, au déluge originel provoqué par la mort du géant Ymir, abattu dans un acte de gigantomachie par Odin et ses frères afin de façonner le monde à partir de son corps. Bergelmir fit d'un tronc d'arbre évidé (en fait son cercueil : le mot norrois utilisé étant *luðr*, c'est-à-dire « cercueil creusé dans un tronc d'arbre ». Cette coutume est par ailleurs bien attestée⁸²) une embarcation de fortune pour lui et sa femme⁸³. A noter que Noé embarque sur une arche et que ce mot provient du latin d'Eglise *arca* qui signifie « coffre », « caisse », « cachot », ou encore « cercueil », comme le signale Barbara Auger⁸⁴.

iv. Dérivés et composés

Outre les interprétations principales « lance » et « bateau », il existe pour les descendants linguistiques de vocable **ös* plusieurs dérivés et composés possibles.

Il existe par exemple en allemand les mots *Eschenwald* et *Eschenholz*, équivalents au français « frenaie » puisque les suffixes *-wald* et *-holz* signifient respectivement « forêt » et « bois ». Cependant, le terme *Eschenholz* semble se rapprocher d'*Ebenholz* qui désigne l'ébène (le suffixe ici *-holz* ne se traduisant pas), ce bois connu pour sa dureté (due à sa densité) et sa couleur noire. Le mot *Eben*, provenant tout comme son équivalent français du latin *ebenus*, dérivé du grec *ebenos* lui-même issu de l'égyptien *hbnj*, paraît tout de même être trop éloigné linguistiquement de *Esche* pour en être parent ; excepté peut-être si *Eberesche* (« sorbier »), donné par Köbler comme une possible traduction de *asc*, est considérée.

⁸¹ Nigel Pennick, *Runes et magie, Histoire et pratique des anciennes traditions runiques*, p. 75, éditions l'Originel, 1995.

⁸² Edda, *op. cit.* note 2 p. 146

⁸³ *Ibidem*, p. 36 pour le récit.

⁸⁴ Barbara Auger, *La représentation des bateaux en Europe du nord-ouest entre le VIIIème et le XIIIème siècle*, p. 40, Thèse soutenue publiquement le 7 octobre 2011, Université Stendhal, Grenoble.

D'autre part, le phénomène d'inversion des phonèmes appelée métathèse permet de passer aisément⁸⁵ d'*asc* à *acse*, vocable dont Bosworth donne aussi pour traduction « cendre », autre signification bien connue du mot anglais *ash*, et rendue non pas par *Esche* en allemand, mais par *Asche* justement⁸⁶ (seul l'anglais moderne ne fait pas la distinction entre *ash* (« frêne ») et *ash* (« cendre »)). C'est donc le groupe phonétique [s/c/e] qui donne le son /ʃ/, tandis que le phonème [cse] donne le son /ks/. Il se trouve également un terme spécifique signifiant *ashes* / cinders (« cendres ») : *æscegeswāp* ; ainsi que les désignations de couleur *æscfealu* (« cendré ») et *æscgræg* (« gris cendré » - *græg* donnant *gray* / *grey* en anglais moderne).

Le mot *acse* peut aussi tout à fait se lire comme l'anglais *axe* (« hache »), de l'ancien anglais *æces*, (voir le northumbrien *acas* devenant *æx*, du proto-germanique **akusjo* ; ainsi que le vieux-frison *axe*, l'allemand *Axt*, et le gotique *aqizi*, issus du proto-indo-européen **agw(e)si*. Voir aussi le grec *axine* et le latin *ascia*). Cela reste du domaine de l'approximation mais amène à considérer les dérivés d'*æsc* dans un autre contexte.

En effet, Bosworth nous donne dans l'ordre les termes suivants⁸⁷, ayant tous en commun la racine *æsc* : *æschere* « naval force » (« flotte ») ; *æscholt* « spear of ash-wood » (« lance de frêne »), « spear-shaft » (« hampe de lance »), « lance » (« lance ») ; *æscmann* « ship-man » (« matelot »), « sailor » (« marin »), « pirate » (« pirate ») ; *æscplega* « play of spears⁸⁸ » (« jeu de lances », au sens de « combat »), « battle » (« bataille ») ; *æscrōf* † « brave in battle » (« hardi au combat », voir l'anthroponyme *Ashcroft*) ; *æscstede* « place of battle » (« champ de bataille ») ; *æscstederōd* « *cross marking a battlefield » (« marquer une position sur un champ de bataille ? ») ; *æscētīr* « glory in war » (« gloire à la guerre ») ; *æscōdracu* « battle » (« bataille ») ; *æscwiga* ‡ « (spear-)warrior » (« lancier », et par extension « guerrier ») ; *æscwlanc* † « brave » (« courageux »). Ces nombreux termes d'ancien anglais semblent corroborer le fait que le frêne a été associé au contexte de la guerre ainsi qu'à la navigation, que l'on sait avoir été les principaux aspects de la vie des anciens Scandinaves.

⁸⁵ Par inversion des phonèmes [sk] et [ks].

⁸⁶ Cendrillon s'appelle en allemand *Aschenputtel*. Le suffixe *-puttel* peut soit venir de *Putte* : « statue représentant un ange ou un enfant nu », soit dériver de *Pudel* : « caniche ». Il va de soi qu'une interprétation du nom de la jeune fille par « statue (ou ange) de cendre », plutôt romantique, est bien plus alléchante que « caniche de cendre ». Néanmoins, lorsqu'il est question d'imaginaire, la présence d'un chien ne doit jamais être négligée.

⁸⁷ Bosworth, *op. cit.* pp. 9-10. A noter que le vocable *æscrind* « bark of the ash-tree » (« écorce de frêne ») sera volontairement écarté de cette énumération.

⁸⁸ Dans sa forme cette expression fait penser à un *kenning* (plur. *kenningar*), figure de style semblable à une métaphore très utilisée au sein de la poésie scaldique (ex. « *Ping des cuirasses* » pour signifier « bataille »).

c) Onomastique

i. Toponymie

La toponymie est généralement un bon indicateur de l’empreinte laissée par un objet ou une personne au sein d’un territoire donné.

Rien qu’en France par exemple, on ne dénombre pas moins de cinq cent huit communes et lieux-dits dont les noms sont directement issus de celui du frêne⁸⁹. Cela est sans compter les noms issus du gaulois (dont on sait qu’un important substrat linguistique est présent dans la langue française) *onno*, terme désignant le frêne⁹⁰. En Allemagne et en Angleterre, respectivement quatre-vingt-trois et cent sept villes dont les noms proviennent du frêne peuvent être recensées.

Il est néanmoins difficile d’atteindre l’exhaustivité en toponymie, mais ce n’est pas le but du présent essai. En revanche, l’analyse de certains noms à priori surprenants peut s’avérer très instructive.

En France par exemple, il est possible de trouver des villes portant les noms de Source du Frêne Sacré, Tertre-du-Frêne, ou encore Saint-Martin-du-Frêne. Le thème de la source sacrée, passage vers l’autre monde dans la conception celtique, est un *topos* de la littérature médiévale : la fontaine de Barenton, dans la forêt de Brocéliande, est l’un des lieux-clés du roman de *Chrétien de Troyes Yvain ou Le Chevalier au Lion*, et les mythes celtes regorgent de sources d’eau primordiale, se trouvant souvent aux pieds d’arbres sacrés eux aussi, dans lesquelles des créatures (notamment des saumons) nagent depuis le commencement des temps. Un tertre est une sépulture recouverte de terre et on en trouve des traces chez toutes les civilisations d’Europe du nord. Y associer le frêne, dont on sait que l’une des racines recouvre le monde obscur et froid de Niflheim⁹¹ dans la pensée scandinave, apporte une dimension très

⁸⁹ Voir la liste en annexe A., p.93.

⁹⁰ Voir Xavier Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise, Une approche linguistique du vieux-celtique continental*, éditions Errance ; 2003.

⁹¹ Ce n’est pas sans rappeler ce vers de Jean de la Fontaine : « Celui de qui la tête au ciel était voisine, / Et dont les pieds touchaient à l’empire des morts » (extrait de la fable *Le Chêne et le Roseau*).

symbolique à ce lieu car Yggdrasil est l'arbre qui recueille la souffrance et la mort. Quant à saint Martin, il était, à l'instar de Charlemagne ayant abattu le chêne sacré Irminsul⁹², un grand destructeur d'arbres sacrés⁹³.

ii. Anthroponymie

L'anthroponymie peut elle aussi être considérée comme un moyen de mesurer l'impact d'un élément naturel ou social au sein d'une société puisque les individus étaient par le passé nommés en fonction de ce qui caractérisait leur vie⁹⁴ : métier (Chapelier, Boulanger, etc.), état (Leclerc, Labbé, Lavocat, etc.), particularité physique (Leborgne, Legros, Lepetit, etc.) ou morale (Lesage, Hardy, etc.), lieu de vie à proximité d'un élément remarquable du paysage (Dupont, Duschêne, Moulin, Laroche), etc.

En France sont répertoriés les noms de famille suivants par ordre décroissant⁹⁵ : Frey (6621), Dufresne (4382), Fraysse (3450), Frechet (1012), Fray (780), Frenet (455), Freche (433), Frache (428), Fres (394), Fresne (374), Frene, (358), Frassin (320), Fras (248), Lefrene (159), Fresno (113), Fressin (105), Frex (83), Freyche (64). Le nom Onno, issu du gaulois, est lui aussi répertorié (555 occurrences). Cette liste des patronymes issus de frêne est non exhaustive, et il est notable que la plupart d'entre eux proviennent du nord du pays.

Les considérations onomastiques données plus haut sont bien évidemment valables dans les autres pays. Au Royaume-Uni⁹⁶ sont recensés les patronymes suivants⁹⁷ : Ash (« frêne » ; 5991), Ashcroft (« enclos de frêne » ou « hardi combattant⁹⁸ » ; 5989), Asher

⁹² Voir Patrick Guelpa, *Irminsul, l'arbre du monde des Saxons*, p. 135, in *L'Arbre : Symboles et réalité*, Collectif, éditions l'Harmattan, 2003.

⁹³ Saint Martin est célèbre pour avoir abattu l'arbre sacré (plus exactement « un pin consacré au diable ») d'une communauté païenne. Cet arbre est également appelé « temple » par Sulpice Sévère.

⁹⁴ C'est au XII^{ème} siècle qu'apparaissent les noms de famille afin de différencier les individus qui ne portaient jusque là que leur noms baptismaux, ce qui causait des problèmes d'homonymie. Explication et exemples tirés du site <http://www.geopatronymie.com/cdip/originenom/surnoms.html#etat>.

⁹⁵ Estimations provenant du site <http://www.nom-famille.com/>. Note : les accents ne sont pas pris en compte.

⁹⁶ Pour anecdote, on ne porte pas un nom de famille en Angleterre pour les mêmes raisons qu'en France : « *During the reign of King Henry III, known as "The Frenchman", 1216 – 1272 [...] surnames became necessary when governments introduced personal taxation.* » Source : <http://www.surnamedb.com/Surname/Ash>.

⁹⁷ Chiffres approximatifs tirés du site <http://www.britishsurnames.co.uk/>

⁹⁸ Voir pour ce nom l'étymologie donné par Bosworth (*æscrōf* † « *brave in battle* ») qui semble être tombée en désuétude. La confusion est intéressante : entre *ash* (« frêne ») et *æsc* (« bataille »), et *craft* (« fabriqué ») et *crōf* (« brave ») - à moins qu'il ne faille ici lire *rōf* (cf. l'anglais *rough* : « rude » ; « dur »). Par extension, *craft* peut être suffixé à tout type d'art ou savoir : *speechcraft* (« éloquence »), *warcraft* (« Art de la guerre »), *witchcraft*, (« sorcellerie »), etc. A moins qu'il ne faille ici lire *rōf* (cf. l'anglais *rough* : « rude »).

(« du-frêne » ; 1580), Ashwood (« forêt de frêne » ou « frênaie » ; 634), Ashen (« cendré » ou « de frêne » ; 97). Sont exclus de la recherche les patronymes Ask, Asker, etc., certes bien répertoriés, mais non pertinents en raison de l'homonymie du verbe anglais *to ask* (« demander ») et du vocable germanique *ask* (« frêne »), remarque non valable en toponymie. En Allemagne, rien que pour les dérivés directs du mot Esche, sont recensés les noms suivants⁹⁹ : Esch (3961), Eschrich (1652), Eschweiler (1327), Escher (1264), Esche (1245), Eschenbach (1099), Eschen (888), Eschner (726), Eschwe (464), Eschment (459), Eschlbeck (334), Eschbach (329), Eschmann (329), Eschelbach (327), Eschlberger (312), Eschke (299), Eschgarth (298).

Cette surabondance d'anthroponymes est révélatrice et constitue un indicateur précieux de l'influence qu'a eu la présence du frêne dans les paysages d'Europe sur ses habitants.

B. Folklore et médecine

a) Les vertus apotropaïques du frêne

Il a déjà été mentionné les dits de Pline l'ancien au sujet de la crainte que le frêne inspire aux serpents¹⁰⁰ :

Telle est leur vertu qu'un serpent ne passe pas sous leur ombre, même le matin ou le soir, lorsqu'elle est la plus longue, et même se tient loin de l'arbre. Notre expérience nous permet de dire que, si l'on enferme un serpent auprès d'un feu dans un cercle de feuillages de frêne, il se jette pour s'enfuir dans les flammes plutôt que dans le frêne. Par une merveilleuse bonté de la nature, le frêne fleurit avant la sortie des serpents et ne perd ses feuilles qu'après leur retraite.

⁹⁹ Chiffres provenant du site <http://nachname.gofeminin.de/w/nachnamen/deutschland.html>.

¹⁰⁰ Pline l'ancien, *op. cit.*, p. 41.

Ce détail est corroboré par Eugène Rolland dans sa *Flore Populaire*¹⁰¹ et un parallèle peut aussi être fait avec les propriétés de la salive humaine mentionnées au XIII^{ème} siècle par Albert le Grand, citée par le docteur ardéchois Pierre Ribon¹⁰². Il nous dit que : « La salive de l'homme fait mourir les serpents et les bêtes venimeuses... » Cette substance possède donc de vertus proches de celle des feuilles de frêne et intervenait dans de nombreuses opérations de médecine traditionnelle : « Elle joue un grand rôle dans les pratiques des guérisseurs » est-il précisé.

Cela mène à examiner la légende de saint Patrick, évangelisateur de l'Irlande païenne au IV^{ème} siècle. Outre le fait qu'il se servit du trèfle, aujourd'hui emblème de ce pays, il accomplit le miracle de chasser tout les serpents de l'île, c'est pourquoi il est représenté repoussant les serpents, souvent vers la mer¹⁰³. Une chanson populaire rappelle ce miracle :

From the top of this high hill Saint Patrick preached a sermon

Drove the frogs into the bogs and banished all the vermin

There's not a mile in Eireann's isle where dirty vermin muster

But there he put his dear forefoot and murdered them in clusters

The frogs went plop, the toads went flop, slapdash into the water

The snakes committed suicide to save themselves from slaughter

Nine hundred thousand reptiles blue he charmed with sweet discourses

And dined on them at Killaloe in soups and second courses

Blind worms crawling on the grass disgusted all the nation

Down to hell with a holy spell he changed the situation

[...]

*He gave the snakes an awful twist and banished them forever.*¹⁰⁴

¹⁰¹ Eugène Rolland, *Flore populaire, ou, Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, Tome VIII, éditions Maisonneuve et Larose, Paris, 1967.

¹⁰² Pierre Ribon, *Guérisseurs et remèdes populaires dans la France ancienne*, p. 70, éditions La Bouquinerie, Valence, 2005.

¹⁰³ Voir la représentation de saint Patrick en annexe B., p .95.

¹⁰⁴ Traduction : « Du haut de cette colline élevée saint Patrick prêcha un sermon / Précipita les grenouilles dans les tourbières et banni toute la vermine / Il n'est plus un lieu de l'île d'Irlande où la sale vermine se rassemble /

Cela confère donc à saint Patrick un pouvoir apotropaïque (du grec *apotropein* : « détourner »). Mais il faut aussi voir dans le bannissement des serpents une métaphore de la victoire du christianisme, chassant le paganisme souvent qualifié de « diabolique », caractéristique que partage le serpent, animal du malin par excellence. On dit aussi de Patrick qu'il avait le pouvoir de ramener les morts à la vie, et par extension la capacité d'aller chercher les âmes des défunts dans l'autre monde. Cette caractéristique fait de lui un avatar d'Odin, le dieu psychopompe de la religion des anciens Scandinaves¹⁰⁵. A cela il est possible d'ajouter que saint Patrick est parfois représenté sous la forme d'un vieillard possédant tout les attributs du sage et du voyageur, l'apparentant ainsi au devin Merlin¹⁰⁶, au magicien Gandalf¹⁰⁷, ou encore à saint Christophe : barbe et cheveux blancs hirsutes, bâton (rappelant le bourdon du pèlerin souvent fait de bois de frêne ou la baguette magique), manteau, etc.

b) Les propriétés médicinales du frêne

Il faut savoir que l'entretien d'un jardin botanique familial, véritable pharmacie vivante, était chez les anciens une pratique courante, fondée sur le modèle des jardins botaniques tel que celui d'Olivier de Serres à Villeneuve-de-Berg en Ardèche, vers 1600¹⁰⁸. Le frêne y trouvait tout naturellement sa place.

Pline toujours, parlait déjà des propriétés médicinales du frêne, et notamment de ses feuilles : « ... contre les morsures de serpents, qu'on exprime leur jus pour le boire ou qu'on les applique sur la plaie, elles sont d'une efficacité que rien n'égale. »

Car là-bas il posa son cher pied et les extermina quand ils furent rassemblés / Les grenouilles tombèrent à l'eau, autant pour les crapauds / Les serpents se suicidèrent pour échapper au massacre / Il charma neuf cent mille lézards bleus par ses douces paroles / Et se reput d'eux à Killaloe, en plat et en soupe / Les orvets rampants dégoutaient l'entière nation / Droit en Enfer par un sort divin les expédia, remédiant à la situation / Il leur joua un affreux tour / Et les bannit pour toujours ». Voir les versions des groupes Wolve Tones ou Orthodox Celts.

¹⁰⁵ Cf. Régis Boyer, *La religion des anciens scandinaves*.

¹⁰⁶ Merlin et ses apparentés finlandais et irlandais Suibhne et Lailoken sont des hommes sauvages (du latin *silvaticus*) ayant par exemple la capacité à voyager d'arbres en arbres. Voir à ce sujet *Le devin maudit, Merlin, Lailoken, Suibhne*, Textes et études, sous la direction de Philippe Walter. ELLUG, 1999.

¹⁰⁷ Ce nom est à l'origine d'un celui d'un nain (cf. *Gylfaginning*) et signifie « Alfe-à-la-baguette-magique » précise Régis Boyer (*op. cit.* p. 55). Il est tout à fait révélateur que Tolkien ait choisi ce nom pour désigner le plus sage des Istari, avatar d'Odin, parcourant le monde parmi les hommes.

¹⁰⁸ Pierre Ribbon, *op. cit.* p. 80.

Les auteurs de l'ouvrage *Flore médicale*¹⁰⁹ énumèrent à propos de l'arbre les vertus suivantes : « L'écorce de frêne [...] est un puissant fébrifuge (p. 259) » ; « les feuilles vertes du frêne seraient un purgatif [...] puissant (p. 260) » ; de plus « elles augmentent la sécrétion de l'urine (diurétique) ». Abordant les récits de Pline au sujet des propriétés anti venin des feuilles du frêne, ils estiment que d'autres, à travers des « histoires rapportées », leur ont accordé ce mérite : « Amatus, Beauregard, Montin et Alston. » Ils précisent aussi que la dangerosité des morsures « toujours relatif au volume du serpent et de l'animal blessé », de sorte que les adultes en bonne santé guérissent souvent d'eux-mêmes, contrairement aux individus affaiblis. A ce titre Pierre Ribbon rappelle justement que beaucoup de remèdes, comme ceux contre la rage, n'étaient en fait efficaces seulement parce que le patient n'avait pas contracté de mal. Les semences de l'arbre auraient aussi des vertus, qui, bien que sévèrement remises en cause, sont tout de même mentionnées : « lithotriptiques (élimination des calculs), [...] aphrodisiaques¹¹⁰, et leur attribuer la vertu de rendre les femmes fécondes, dont elles ont été libéralement décorées dans des temps de ténèbres et de barbarie (p. 260). » Pourtant, outre le fait de guérir les plaies (« même à distance ») et de préserver des sorts, preuves d'une survivance des croyances populaires, Eugène Rolland associera le frêne à la puissance virile, « par analogie sans doute avec le caractère élancé de l'arbre » (selon François Suard)¹¹¹, notamment en rapportant le proverbe « Qui ne peut doit parler au frêne¹¹² » et en y adjoignant le propos « Le frêne fait la braye d'acier et une marne de sparmer¹¹³ ».

Pour finir, le docteur Ribbon atteste de l'utilisation des feuilles de frêne dans les traitements contre les rhumatismes par contact avec la vapeur de leur infusion, ainsi que pour la guérison des oreilles bouchées, cette fois-ci par contact de la fumée produite par la crémation d'une jeune branche mise dans l'oreille du patient¹¹⁴. Il n'est donc pas étonnant de trouver aujourd'hui des tisanes à bases de feuilles de frêne sur les étals même des supermarchés, signe d'une reconnaissance des ses propriétés.

¹⁰⁹ Chaumeton, F.-P., Chaumeret, A.-C., Poiret, J.L.M, *Flore médicale*, Tome III, Panckoucke, Paris, 1816.

¹¹⁰ Depuis l'antiquité, la poudre de cantharide, insecte que l'on peut trouver sur le frêne, passe pour un aphrodisiaque. Bien que stimulant effectivement l'érection, c'est surtout un poison.

¹¹¹ François Suard. *L'utilisation des éléments folkloriques dans le lai du « Frêne »*. In Cahiers de civilisation médiévale. (n°81), Janvier-mars 1978. pp. 43-52.

¹¹² Eugène Rolland, *op. cit.* p. 23.

¹¹³ Eugène Rolland, *Ibidem.*

¹¹⁴ Pierre Ribbon, *op. cit.*, p. 104.

Il semble donc que la chaleur et le feu soient des catalyseurs des bienfaits du frêne, comme dans la mythologie nordique où l'ultime événement de la fin du monde se trouve être l'incendie d'Yggdrasil, mais marquera aussi la naissance d'un monde meilleur¹¹⁵.

C. Rites et magie

a) Les rites associés au frêne

Il existe plusieurs rites populaires liés au frêne. Par rite il faut comprendre « usage lié à des croyances » et donc, *a priori*, non attesté par la science. Cependant, les recherches sur l'imaginaire n'ont pas les sciences dites « dures » pour objet et accordent un poids bien plus conséquent aux influences mythologiques et folkloriques¹¹⁶.

Pierre Ribbon nous rapporte un rite qui pourrait de prime abord sembler anodin : « Quand on se promène en campagne, pour se reposer, il faut s'appuyer contre un frêne la main droite contre le tronc et la gauche sur le plexus solaire¹¹⁷ ». Il s'agit en fait là d'un exemple de transfert. Dans le cas d'une maladie, il s'agit de « faire prendre en charge le poids moral de l'affection par un tiers. » Mais il est tout à fait possible que le transfert puisse s'opérer dans l'autre sens, non pas de l'individu (malade) vers l'objet, mais de l'objet vers l'individu, puisqu'il suffit d'un simple contact physique. Parfois cela peut aussi être effectué par le biais d'un intermédiaire (vêtement, cheveux, etc.) ou même d'un acte religieux¹¹⁸. Ce rite de regain de force associé au frêne est donc lié à la puissance vitale, régénératrice, que la sagesse populaire semble toujours avoir accordé à l'arbre.

¹¹⁵ « Nombreuses seront alors les bonnes demeures [...] La meilleure sera à Gimlé, au ciel », *Gylfaginning*, *op. cit.* p. 100. Il est reconnu par les spécialistes qu'il s'agit d'une *interpretatio christiana*.

¹¹⁶ Même si, pour reprendre Lucian Boia lors de son intervention dans le cadre du séminaire 2010/2011 de l'Université Stendhal *Littérature & Sciences Sociales* : « la science est la nouvelle religion de l'homme. »

¹¹⁷ Pierre Ribbon, *op. cit.* p. 104.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 9.

Il est également un rite en rapport avec les propriétés fébrifuges de frêne et de son écorce, que nous rapporte Nigel Pennick¹¹⁹ au sujet du tremble¹²⁰ :

En fixant une mèche des cheveux du patient au tronc de l'arbre, dire :

« Tremble, tremble, je te prie
De t'agiter et de trembler à ma place »

Puis retourner chez soi dans un complet silence.

Une autre manière est de mettre des rognures d'ongles du souffrant dans un petit trou percé dans le tronc et de le remplir. Si l'écorce recouvre le trou, le patient est guéri définitivement.

Ce rite n'a rien d'étonnant car il est un exemple de la théorie de la signature, croyance issue de la botanique selon laquelle la couleur et la forme des plantes influeraient sur leurs vertus. Par extension cela peut aussi s'appliquer aux pierres ou, comme ici, être lié au nom de l'arbre. En effet, le tremble tire son nom du latin *tremere* qui signifie « trembler » et les principaux symptômes de la fièvre sont des frissons, des tremblements, dus au réchauffement progressif du corps. Le docteur Ribbon rapporte également l'anecdote suivante au sujet de l'absorption des maladies par les arbres : « A Bagnole de l'Orne jadis on pouvait voir des pierres attachées à des arbres par des malades. Chaque pierre représentait une maladie que l'arbre devait accueillir et guérir. »

Un autre rite très symbolique est celui du passage dans l'arbre. Il est dit que Saint Eloi, évêque de Noyon au VII^{ème} siècle, « s'élevait contre les insensés qui venir prier les arbres en portant des flambeaux, qui pour guérir leurs troupeaux les faisaient passer par les brèches que la vieillesse ouvre dans les troncs creux et qui n'osaient les brûler quand on les coupait¹²¹. » Mais on faisait surtout passer des enfants malades dans le creux des arbres et ce rite de transfert aurait de très vieilles origines, comme il est rappelé par Jean-Louis Olive dans le Bulletin de la Société de Mythologie Française consacré au passage à travers l'arbre¹²² :

¹¹⁹ Nigel Pennick, *op. cit.* p. 163.

¹²⁰ La confusion des noms du tremble (*populus tremula*) et du frêne est révélatrice : il a été dit que le mot « frêne » était issu de l'indo-européen **ōs* ; or le tremble s'appelle en anglais *aspen* et en islandais *ösp* ! Dans la *Voluspa*, le frêne Yggdrasil tremble lui aussi : « *Skëlfr Yggðrasill askr standandi* ».

¹²¹ Pierre Ribbon, *op. cit.* p. 97.

¹²² Jean-Louis Olive, « Le passage à travers l'arbre » in *Bulletin de la Société de Mythologie Française* n° 188 : « Mythologie des Arbres ». XXème congrès de la S.M.F, organisé par Edith et Christian Montelle, août 1997, Val de Consolation (Doubs).

Les rites de transfert du mal à la source et à l'arbre sont attestés depuis le début de l'ère chrétienne en Gaule, et l'on connaît des offrandes votives de bandelettes et de touffes de cheveux. (p. 5)

Il est également dit, en page 3, que : « certains coudre, chêne, frêne, houx, cornouiller, étaient ainsi connus et visité comme autant d'« arbres à trous », « arbres aux crampes », ou « arbres aux enfants. » C'est après une possible ouverture artificielle, si l'arbre n'était pas fendu de lui-même (ce qui dénote que les arbres présentant des fourches naturelles n'étaient pas considéré outre mesure – on croyait aux pouvoirs intrinsèques de l'arbre) que des parrains faisaient passer l'enfant au travers puis refermaient le tronc aux moyens de ligatures.

Dans *Balder le Magnifique*, tome IV de son *Rameau d'Or*, James Frazer fait état de ces pratiques un peu plus précisément¹²³ :

En Angleterre, on fait quelquefois passer les enfants à travers un frêne fendu en guise de remède à la hernie ou au rachitisme ; on suppose dès lors qu'un lien sympathique existe entre eux et l'arbre. Un frêne, qui a servi à cet usage, poussait au bord de la lande de Shirley, sur la route de Hockley House à Birmingham. Thomas Chillingworth, fils du propriétaire d'une ferme voisine, maintenant homme de trente-quatre ans, fut, à l'âge d'un an, passé à travers un arbre de ce genre, encore fort et vigoureux aujourd'hui et qu'il soigne beaucoup ; il ne permet pas qu'on en touche une seule branche, car la vie du malade passe pour dépendre de la vie de l'arbre ; dès que l'on abat l'arbre, même si le patient est loin, la hernie reparaît, la gangrène s'y met, et la mort s'ensuit ; ce fut le cas d'une homme qui conduisait une charrette sur la route en question. » « Il n'est pas rare pourtant [...] que des personnes survivent quelque temps après que l'on a abattu l'arbre. » Voici la méthode ordinaire pour effectuer la guérison : on fend un jeune plant de frêne longitudinalement sur plusieurs dizaines de centimètres, et on fait passer l'enfant tout nu trois fois, ou trois fois trois fois, à travers la fente au lever du soleil. Dans l'ouest de l'Angleterre, on dit qu'il faut le faire passer « au rebours du soleil ». Aussitôt que la cérémonie a été accomplie, on ligature l'arbre et on replâtre la fente avec de la boue ou de l'argile. On croit que, comme la fente de l'arbre se referme, la hernie, dans le corps de l'enfant se guérira ; mais que, si la fente reste ouverte, la hernie le restera aussi ; et si l'arbre venait à mourir, la mort de l'enfant s'ensuivrait sûrement.

¹²³ Frazer, James George, *Le Rameau d'Or*, tome IV, *Balder le Magnifique*, Robert Laffont, 1984, Paris.

Jusqu'à la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, le remède était encore communément employé à Fittleworth et dans beaucoup d'autres localités du Sussex. La description du procédé pratiqué dans le Sussex est à remarquer parce qu'elle met en pleine lumière la relation sympathique qu'on suppose exister entre l'enfant atteint de hernie et l'arbre à travers lequel on l'a fait passer. On nous dit « qu'on doit faire passer le patient neuf fois pendant chaque matin pendant neufs jours consécutifs, au lever du soleil, à travers la fente d'un jeune frêne, qui a été abandonné par son propriétaire aux parents de l'enfant avec promesse qu'on ne le coupera pas pendant la vie de l'enfant qu'on doit faire passer dans la fente. Le jeune arbre doit avoir le cœur sain, et la fente doit être pratiquée avec une hache. Quand on le porte à l'arbre, il faut que l'enfant soit escorté de neuf personnes qui doivent toute passer à travers la fente d'ouest en est. Le matin du neuvième jour, on termine la cérémonie solennelle en ligaturant légèrement l'arbre à l'aide d'une corde ; on suppose qu'au fur et à mesure que la fente se referme, la santé de l'enfant s'améliore. Dans les environs de Petworth, on peut voir un certain nombre de frênes fendus, à travers lesquels on a tout récemment fait passer des enfants. Je puis ajouter qu'il y a quelques semaines, une personne avait acheté un frêne de la paroisse dans l'intention de l'abattre. Le père de l'enfant qu'on avait fait passer quelque temps avant à travers l'arbre dit à la personne que, si elle abattait l'arbre, l'infirmité de son fils reviendrait sûrement. La personne répondit qu'elle le savait fort bien, et que pour rien au monde elle ne l'abattra donc. (p. 293)

Frazer donne pour contexte la croyance en le fait que l'âme puisse momentanément être déposée hors du corps ; croyance bien attestée de par le monde chez les peuples anciens et relevant d'un lien intime entre les individus et les plantes. Des variantes de ce rite peuvent également impliquer un chêne, sinon un houx, plutôt qu'un frêne.

Il rapporte aussi certaines « précautions additionnelles » afin d'assurer « le succès de la cure » : « le frêne devait être vierge, c'est-à-dire, n'avoir jamais été coupé ; l'entaille devait aller d'est en ouest ; l'enfant devait être introduit dans l'arbre par une fille et en être tiré par un garçon ; l'enfant devait toujours être présenté la tête la première (suivant d'autres, les pieds les premiers)¹²⁴.

¹²⁴ *Ibidem*, note p. 443.

Bernard Rio¹²⁵ rapporte qu'au XVII^{ème} siècle « on faisait passer les enfants coquelucheux par trois fois à travers un frêne à Selborne, Hampshire, plus récemment [...] à travers un frêne dans le parc de Richmond (Surrey). » Mara Freeman, toujours au sujet du frêne corrobore cette pratique : « On suspendait des boucles d'un enfant sur l'arbre pour la prévention de la coqueluche¹²⁶ », et ajoute que « pour les hernies, les bébés étaient passés trois fois à travers la fente d'une frêne à l'aube. Le frêne a la réputation d'aider à la guérison des adultes aussi...¹²⁷ » Tout comme le fait de suspendre une mèche de cheveux au frêne, il a été attesté qu'on y suspendait aussi des morceaux de tissu qu'il fallait laisser se dégrader afin d'assurer le complète rétablissement du malade¹²⁸. Ces vêtements symboliseraient un lien, un pont entre le monde des puissances sacrées et le monde profane, tout comme ils pourraient représenter la ceinture de la Vierge Marie, celle des prophètes hébreux, ou encore la ceinture de force du dieu Thor¹²⁹. Ces liens permettraient donc au pouvoir vital régénérateur inhérent à l'arbre de transiter du bois vers l'individu tout comme ils assureraient le transfert du mal de l'individu vers le bois afin qu'il en soit débarrassé.

Cela amène à considérer le cas d'Odin qui se soumit lui même à un rite de suspension au frêne Yggdrasil comme dans il est dit dans les *Hávamål*¹³⁰ :

Je sais que je pendis
 A l'arbre battu des vents
 Neufs nuit pleines,
 Navré d'une lance
 Et donné à Ódinn,
 Moi-même à moi-même donné,
 - A cet arbre
 Dont nul ne sait
 D'où proviennent les racines. (Strophe 138)

Point de pain ne me remirent
 Ni de corne ;

Je scrutai en dessous
 Je ramassai les runes
 Hurlant, les ramassai,
 De là, retombai. (Strophe 139)

Neuf chants suprêmes
 J'appris du fils renommé

¹²⁵ Bernard Rio, *L'arbre philosophal*, p. 220, éditions l'Age d'Homme, Lausanne, 2001.

¹²⁶ Mara Freeman, *Vivre la tradition celtique au fil des saisons*, p. 94, Guy Trédaniel éditeurs, Paris, 2002.

¹²⁷ *Ibidem*.

¹²⁸ Jean-Louis Olive, *op. cit.* p. 3

¹²⁹ *Ibidem*, p. 5.

¹³⁰ Régis Boyer, *L'Edda poétique, op. cit.* p. 196.

De Bölthorn, père de Bestla,
Et je pus boire
Du précieux hydromel
Puisé dans Òdrerir. (Strophe 140)
Alors je me mis
Et à savoir
A croître et à prospérer... (Strophe 141)

Même s'il n'est pas dit comment Odin se suspendit au frêne tremblant, la finalité de ce rituel très symbolique permet de tracer un parallèle avec les rites populaires. En effet, outre l'acquisition d'une omniscience, d'une sagesse suprême, conférée par l'hydromel dont on sait qu'il est une boisson de sagesse, d'inspiration poétique et extatique¹³¹, et la découverte de la magie runique, Odin, tourmenté par le vent et blessé par une lance¹³², se voit renaître, et même, telle la graine issue du fruit, grandir, s'épanouir et donc devenir plus fort.

Il est donc apparu au travers de ces rites que le frêne avait aussi bien la faculté de retirer le mal que d'octroyer sa force vitale (*önd*), mais aussi de permettre la renaissance de l'être après un acte de mort symbolique pouvant s'apparenter au voyage extatique du chaman¹³³.

¹³¹ « Tel que quiconque en bois devient scalde (poète) et savant ». *Edda* (« *Skaldskaparmal* »), *op. cit.*, p. 109.

¹³² Faisant ici d'Odin une figure christique, à moins que le christ eût été lui-même à l'origine une figure odinique ? Le frêne Yggdrasil deviendrait ainsi la Sainte Croix. Cette hypothèse, bien que réfutée par P. Guelpa (*op. cit.* p. 137), sera notamment émise par R. Boyer (*La religion des anciens scandinaves*, *op. cit.* p 211)

¹³³ Au sujet de cette pratique chamanique appelée *hamfar* (« voyage de l'âme ») et des extatiques païens, voir Claude Lecouteux, *Fées, Sorcières et Loups-garous au Moyen Âge*, éditions Imago, Paris, 2005.

b) Magie runique et destin

Les runes¹³⁴, dont Odin fit rituellement l'acquisition, sont un aspect important de la tradition nordique. Elles sont un vecteur de magie, même si Régis Boyer nous rappelle qu'elles sont aussi « une écriture comme les autres¹³⁵ ». A ce titre donc, tout comme l'écriture oghamique des celtes, elles constituent un langage magique à part entière. Au sein de ce langage, très lié à la nature, le frêne a bien entendu sa place.

Les runes sont des symboles graphiques représentant chacune un son. Elles sont originellement organisées en trois groupes ou *ætt* de huit runes, soit vingt-quatre au total. L'alphabet runique est appelé « Futhark », en références aux six premiers des huit caractères qui composent le premier *ætt*¹³⁶. Le premier alphabet runique (ou « ancien Futhark ») est attesté durant les six premiers siècles de notre ère, mais il est d'opinion commune que cette forme d'écriture est beaucoup plus ancienne¹³⁷.

La rune du frêne, la « rune-dieu » se nomme As (symbole ᚱ). C'est la quatrième rune du premier *ætt* de l'ancien futhark. Elle est aussi appelée « *Æsc, Asa, Ansuz*, et dans une forme différente, *Os*¹³⁸ ». Elle représente le *önd*, souffle vital offert au premier homme issu du frêne justement, comme il est dit dans la *Gylfaginning* :

Alors que les fils de Bor marchaient le long du rivage de la mer, ils trouvèrent deux [troncs d'] arbres. Ils les relevèrent et façonnèrent deux hommes : le premier leur donna le souffle et la vie, le second, l'intelligence et le mouvement, le troisième l'apparence, la parole, l'ouïe et la vue. Ils leur donnèrent des noms : l'homme fut appelé Ask et la femme Embla. Ce fut d'eux que naquit la race humaine... (p. 39)

¹³⁴ Les principaux supports de cette partie de l'essai seront : Nigel Pennick, *Runes et magie, Histoire et pratique des anciennes traditions runiques*, p. 75, éditions l'Original, 1995 ainsi que Lucien Musset, *Introduction à la runologie*, éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1965

¹³⁵ Régis Boyer, intervention radiophonique sur France Inter pour l'émission 2000 ans d'Histoire : *Les Sagas Islandaises*. 17 mars 2011.

¹³⁶ ᚼ ᚚ ᚹ ᚱ ᚷ ᚫ (Feoh, Ur, Th, A, R, K). Les deux derniers caractères étant ᚷ et ᚫ (Gyfu et Wyn).

¹³⁷ Elle remonterait au système d'écriture nord-italique utilisé par les Etrusques.

¹³⁸ A rapprocher de l'indo-européen **ōs* donc.

Par « le souffle et la vie », il semble recevable de pouvoir comprendre « le souffle de la vie », les deux termes s'assemblant ainsi en un même principe de souffle vital, don d'Odin fait aux hommes donc. Par analogie avec la foudre qu'il attirerait¹³⁹, le frêne est un conducteur de ce *önd* par excellence. Nigel Pennick rapporte que les *öndvegissulur* (« colonnes des hautes-sièges », d'ailleurs sacrées) des temples et des halles nordiques étaient faites de frêne.

Le frêne est l'arbre du mercredi et ce jour est l'exact milieu de semaine si l'on considère qu'elle commence en fait par le dimanche, jour du soleil (*Sunnudagr*). Il est tout à fait concevable de faire débiter cette fragmentation du temps par l'image du soleil levant, entité d'ailleurs féminine pour les Scandinaves et donc symbolisant la naissance et la fécondité. Le mercredi est par conséquent le pilier de la semaine. C'est d'ailleurs un jour consacré à Odin lui-même : en islandais « mercredi » se dit *Odinsdagur*, en danois *Onsdag*, et en anglais *Wednesday* c'est-à-dire *Wodin* (ou *Wotan's*) *day* selon une nomination plus germanique du dieu. Tous ces noms signifient « le jour d'Odin ». Odin est donc lui-même assimilé à ce pilier qui n'est autre que le frêne Yggdrasil avec qui il ne fait qu'un. Cette relation entre le dieu et l'arbre est corroborée par la traduction « coursier d'Odin » pour le nom Yggdrasil¹⁴⁰ et par le vers des *Hávamål* « Moi-même à moi-même donné » (strophe 138) pour qualifier sa pendaison rituelle au frêne.

Musset atteste également de l'écriture runique sur tablettes de frêne¹⁴¹. Cela amène à considérer les entités fatidiques appelées Nornes : filles d'Erda déesse de la destinée, elles sont au nombre de trois (même s'il est néanmoins admis qu'il en existe d'autres, de moindre importance), et résident près d'une source sous le frêne, chacune présidant à une conception de la temporalité. La première se nomme Urd (« passé »), la seconde Vervandi (« présent »), et la troisième Skuld (« futur »)¹⁴². Dans la *Voluspa* il est dit « Elles gravèrent sur les planchettes...¹⁴³ » : elles écrivent donc le destin des hommes ; destin auquel personne ne peut échapper¹⁴⁴. Les Nornes sont l'exact équivalent des Moires grecques et des Parques romaines,

¹³⁹ Selon le Gaffiot, le terme latin *fraxinus* pourrait aussi signifier « foudre » car il aurait la capacité de l'attirer.

¹⁴⁰ *Edda, op. cit.*, p. 146.

¹⁴¹ Lucien Musser, *Introduction à la runologie*, p. 22, éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1965.

¹⁴² *Edda, op. cit.*, p. 158.

¹⁴³ *Voluspa, op. cit.* p. 189, strophe 12, vers 50 : « Skåra á skíði... »

¹⁴⁴ Les Valkyries ne se contentaient pas seulement de venir chercher les guerriers tombés au combat, elles se faisaient le truchement de la volonté des Nornes et du destin en choisissant ceux qui devaient mourir pour rejoindre l'armée d'Odin au Valhalla. Le nom *valkyrja*, composé des substantifs *valr* (« guerriers morts sur le champ de bataille ») et *kyrja* (dérivé du verbe *kjósa* : « choisir ») signifie littéralement « celle qui choisit les guerrier qui meurent sur le champ de bataille » (*Edda, op. cit.*, p. 114).

généralement présentées comme des tisserandes. Cette métaphore du destin renvoie aussi au mythe d'Arachné¹⁴⁵, et à la conception de l'univers sous la forme d'une toile gigantesque au sein de laquelle la vie d'un homme n'est qu'un minuscule fil¹⁴⁶. Les trinités féeriques que l'on rencontrera par la suite dans les romans médiévaux ne seront que des hypostases, des réminiscences, de ces entités maitresses du destin¹⁴⁷.

La notion de destin est une clé de la compréhension de la mentalité des anciens Scandinaves, point sur lequel Régis Boyer insiste avec beaucoup de rigueur¹⁴⁸ : le viking est conscient que son avenir a été tracé par les Nornes dès sa naissance. Dès lors apparaît comme un « sacrilège¹⁴⁹ » le simple fait de douter, faiblesse ultime face à son assujettissement au destin. Le héros ira jusqu'au bout de sa quête et ce, quelle qu'en soit l'issue, même si un rêve, projection d'un monde éthéré dans laquelle les puissances se manifestent à l'homme, vient lui prédire sa mort comme ce fut le cas pour Gísli Súrsson¹⁵⁰.

Il est donc indubitable que le frêne, en double lien avec les forces chtoniennes et ouraniennes, est porteur de l'essence de cette destinée : il la symbolise, et même l'incarne.

c) Frêne et chamanisme

Odin est, pour résumer la conception de Régis Boyer, le dieu-chamane-psychopompe de la religion des anciens Scandinaves. Son sacrifice rituel de pendaison l'a démontré. Mais n'est-il pas surprenant d'imaginer des pratiques chamaniques chez les Vikings ?

Michel Perrin rappelle, dans *Le chamanisme*¹⁵¹, que le mot chamane viendrait de *çaman*, terme de la langue des Tongouses (un groupe ethnique de Sibérie orientale) dérivé de *ça-*, « connaître » ; le chamane est donc « celui qui sait ». Les sens « guérisseur », « sorcier » ou « médecin » sont communément admis.

¹⁴⁵ Tisseuse hors pair dont Athéna était jalouse. La jeune fille fut ironiquement changée en araignée par la déesse, dans un ultime acte de compassion, alors qu'elle tentait de mettre fin à ses jours... par pendaison !

¹⁴⁶ Ne dit-on pas parfois que « la vie ne tient qu'à un fil » ?

¹⁴⁷ Le mot fée est issu du latin *fata*, traduction directe du nom Parque. En anglais, le mot pour destin est « *fate* ».

¹⁴⁸ Régis Boyer, *l'Edda poétique, op. cit.*, p. 15 : « Le tout-puissant Destin ».

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 24.

¹⁵⁰ Régis Boyer, *Saga de Gísli Súrsson*, éditions Gallimard, 1987.

¹⁵¹ Michel Perrin, *Le chamanisme*, PUF, Paris, 1995.

Il est important de se souvenir que « le chamanisme s'applique à un culte archaïque répandu dans tout le continent nord-asiatique, qu'il postule un spiritualisme vivant et l'existence d'un autre monde avec lequel le prêtre sorcier ou shaman est susceptible d'entrer en communication.¹⁵² » Régis Boyer ne manque pas de nous rappeler que les Indo-Européens sont venus se greffer sur un fond autochtone : celui des Sames (Finnois), que la matière du nord associera toujours à des facultés extatiques propre au chamanisme.

Plusieurs détails viennent en fait attester de l'aspect chamanique d'Odin. Tout d'abord, il est « quelqu'un qui est mort et est ressuscité¹⁵³ ». C'est ce que représente son calvaire, une fois suspendu au frêne. Le fait qu'il soit borgne le rend extralucide¹⁵⁴, capable de voir au-delà des mondes, notamment par le truchement des ses corbeaux Hugin (« pensée ») et Munin (« mémoire ») dont Régis Boyer estime que le premier n'est autre que l'incarnation animale de l'*hugr* du dieu, autrement dit de son esprit (au sens de *spiritus*, lié à la notion de souffle). Ce *hugr*, une fois libéré du corps, prend la forme du *hamr*, le double physique qui peut être à l'occasion zoomorphe comme le rappelle Claude Lecouteux¹⁵⁵. Le thème du vol du chamane sous forme d'oiseau étant bien attesté et ne fait que renforcer cette qualité d'Odin. De plus Mircea Eliade précise que « le coursier est l'animal chamanique par excellence¹⁵⁶ », sa course est l'expression du vol du chaman. Le nom du cheval merveilleux d'Odin, Sleipnir, signifie d'ailleurs « qui avance en glissant », image poétique du vent s'il en est. De nombreux peuples, notamment les Bouriates de Sibérie ou encore les Mongoles, se représentent des chevaux (parfois ceux des dieux) attachés au pilier de l'univers. On se trouve alors en présence d'un complexe cheval-lien-poteau essentielle pour le chamanisme dont la religion des anciens Scandinaves gardera indéniablement des traces. Ce poteau est bien sûr Yggdrasil auquel Odin peut s'attacher.

Yggdrasil est également le pilier reliant les trois niveaux cosmiques (Ciel, Terre et Enfers) où se repartissent les mondes de l'imaginaire scandinave. Au Ciel correspond Asgard, le domaine des dieux ; à la Terre correspond Midgard, littéralement « la terre du milieu », le monde des Hommes ; et, enfin, aux Enfers correspondent le monde des ténèbres et des morts, Niflheim. Ce schéma reflète exactement la conception archaïque et archétypique de l'organisation de l'univers que l'on retrouve chez tous les peuples pratiquant le chamanisme

¹⁵² *La religion des anciens scandinaves, op. cit.*, p. 148.

¹⁵³ *Ibidem*, p. 138.

¹⁵⁴ *Ibidem*, p. 149.

¹⁵⁵ Lecouteux, *op. cit.*, p. 63.

¹⁵⁶ *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, (pp. 134-135), Payot, Paris, 1974.

ou montrant des survivances de ce type de pratique à un moment donné. Au sein de ce schéma, la notion de triplicité est importante : il y a trois niveaux cosmiques auxquels mènent les trois racines d'Yggdrasil.

La place centrale du frêne cosmique est une notion primordiale : pour Eliade, le centre est « le siège possible d'une rupture des niveaux¹⁵⁷ » où peut s'établir une communication. Il nous rappelle aussi que « l'arbre cosmique est essentiel au chamane. » Il faut voir en Yggdrasil une représentation du poteau de la tente du chamane, dont Eliade atteste clairement la fonction d'échelle par la gravure de traits (en général sept ou neuf, correspondant au nombre de mondes cosmiques) ou encore à l'aide de clous plantés. Ce poteau peut aussi se trouver à l'extérieur. Le chamane peut l'escalader et, de là, « il voit le chemin de l'Enfer.¹⁵⁸ » Le pilier des Germains, l'Irminsul, pouvait également se trouver hors des habitations. Il se doit d'être gardé à l'esprit que seul le chamane peut effectuer l'ascension de l'axe, tel un itinéraire mystique, le commun des mortels ne pouvant que se contenter de faire des offrandes à sa base.

L'étude des désignations du frêne dans les principales langues indo-européennes et les implications des différentes significations de son nom ont révélé le lien intrinsèque unissant l'arbre aux éléments pragmatiques (navigation, guerre, valeurs morales, destin) des cultures qui pour lui ont élaboré des mythes. La croyance populaire en des vertus apotropaiques¹⁵⁹ et médicinales, fondées ou non d'ailleurs, se font moins support d'une résurgence que d'une réminiscence des pouvoirs régénérateurs accordés au frêne. Ce principe vital inhérent se retrouve également sollicité par les rites que le folklore lui a associés, et, par extension, dans la magie liée au destin de l'homme, car ce dernier cherchera toujours à transcender sa condition en cherchant l'immortalité et l'omniscience qui lui permettraient d'atteindre le sacré, ou du moins de s'en rapprocher, pour finalement fusionner avec lui. C'est ce que peut accomplir Odin, le dieu chamane, en réalisant l'ascension du frêne cosmique Yggdrasil.

¹⁵⁷ Eliade, *op. cit.*, p. 211.

¹⁵⁸ *Ibidem.*

¹⁵⁹ Courantes dans la pensée ancienne. Par exemple, l'icône de saint Christophe le passeur (à l'origine un géant cynocéphale) avait pour effet de sauvegarder quiconque la voyait de la malemort, pire crainte du chrétien.

III/ Paradoxes et réalités de l'imaginaire du frêne

L'identification d'une mythologie du frêne serait possible sous la forme de ce que Mircea Eliade appelle une « valorisation religieuse du monde¹⁶⁰ » dans laquelle les conceptions religieuses et les images cosmologiques sont articulées. La sacralisation des lieux et le passage entre les différentes strates de ce monde en sont les principaux éléments. Qu'en est-il alors spécifiquement dans le cas du frêne ?

Il s'agira ici de dégager de nouveaux axes d'approche de l'étude des représentations du frêne, en faisant la lumière sur des aspects qui n'auraient pas tous été explorés ou approfondis.

A. L'arbre du monde et de la vie

a) Marie de France et le centre du monde

Dans le lai du Frêne de Marie de France, il est dit que l'enfant fut déposé dans l'arbre (« *Desus le mist, puis le lessa* », v. 173). Elle est donc, symboliquement et par métonymie, placée au centre de l'univers. Mais au-delà d'une image littéraire, il n'est pas rare de pouvoir observer dans la nature des frênes dont le tronc, divisé en quatre parties, possèdent un creux pouvant accueillir une personne¹⁶¹. Cet acte prend tout son sens si l'on admet une organisation

¹⁶⁰ Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, éditions Gallimard, Paris, 1965.

¹⁶¹ Voir la photo du creux d'un frêne assez grand pour y placer une personne en annexe C., p. 97.

quadripartite du monde autour d'une cinquième élément en constituant le centre comme c'est le cas dans la pensée mythique celte. Claude Sterckx rappelle ce concept¹⁶² :

Les provinces d'Irlande sont des *cuighid*, « cinquièmes », car il y en a quatre – Ulster au nord, Leinster à l'est, Munster au sud et Connaught à l'ouest – autour de Meath, « la (province) centrale » où se trouve le pilier d'Usnagh, valant axe cosmique, et Tara, siège de la haute-royauté. Et cette division est reproduite dans chacune des cinq provinces. [...] La même quadripartition est attestée au pays de Galles [...]. Elle se retrouve peut-être en Armorique [...] mais n'en offre au mieux qu'une survivance inconsciente.

Il nous précise également que les provinces possédaient chacune leur arbre sacré en leur centre. Mara Freeman apporte une précision au sujet de ces cinq arbres : « Trois d'entre eux étaient des frênes » appelés l'Arbre de Tortu, l'Arbre de Daithi, et l'Arbre Branchu d'Uisnech.¹⁶³ Cette province centrale, Meath, est littéralement le milieu (cf. l'anglais *mid*) du monde et matérialise sa stabilité en y incluant l'idée de force¹⁶⁴.

Mais y placer une femme fait également de ce centre le réceptacle du principe matriciel vital, l'héroïne de Marie de France devenant par conséquent un avatar de la Déesse-Mère¹⁶⁵. Bernard Rio rapporte que dans la forêt de Juigné (Ille-et-Vilaine), une statue de la vierge a été placée dans un frêne ayant « la particularité d'avoir la branche verte qui se couvre de feuille en mars alors que le reste de l'arbre et les autres arbres sont encore dénudés.¹⁶⁶»

D'ailleurs, la relation qu'elle entretient avec sa sœur nommée Le Coudrier est exemple probant du thème de la gémellité, motif récurrent de la troisième fonction dumézilienne dont l'attribut principale est la fécondité¹⁶⁷. François Suard rapporte aussi que le coudrier a abrité la Vierge Marie¹⁶⁸. Le frêne entretient donc un lien intime avec la Déesse-Mère dont il est le

¹⁶² Claude Sterckx, *Mythologie du monde celte*, p. 170, éditions Hachette Marabout ; 2009.

¹⁶³ Mara Freeman, *Vivre la tradition celtique au fil des saisons*, *op cit.*, Guy Trédaniel éditeurs, Paris, 2002.

¹⁶⁴ Le traditionnel irlandais intitulé « *The Foggy Dew* » dit : « *And from the plains of Royal Meath strong men came hurrying through* ». La force est donc l'attribut des individus originaire de cette province.

¹⁶⁵ Sur ce sujet, voir Régis Boyer, *La grande déesse du nord*, éditions Berg International, Paris, 1995

¹⁶⁶ Bernard Rio, *op. cit.*, p216.

¹⁶⁷ Voir par exemple le couple que forment Freyja, l'Aphrodite scandinave, et son frère jumeau Freyr, dont les effigies sont souvent ithyphalliques, c'est-à-dire avec le sexe est en érection.

¹⁶⁸ François Suard, *op. cit.*, p. 49.

sanctuaire et, sous la forme incarné de la jeune fille, fusionne avec elle pour devenir le centre du l'univers.

Le lai du « Frêne » de Marie de France, dont on sait l'influence qu'a eu sur elle le folklore breton¹⁶⁹, est donc une illustration probante de la centralité de cet arbre au sein de la conception indo-européenne du cosmos.

b) La quintessence de la vie

Les cosmogonies grecques et scandinaves montrent l'humanité engendrée par le frêne, liant ainsi le bois et la chair. Les Méliades sont des émanations directes du frêne tandis qu'Ask, le pendant masculin du couple original nordique, est un frêne lui-même. Si le frêne peut être qualifié de « père » de l'humanité, c'est parce qu'il est le principe mâle de l'union.

Régis Boyer, se référant à Folke Ström, nous dit à propos de cette union qu'elle serait une image ignée primitive symbolisant l'acte sexuel¹⁷⁰, le feu, produit « par la friction de la matière ligneuse d'une plante grimpante desséchée contre un arbre au bois dur » faisant surgir la vie. Cette hypothèse nécessite d'accepter la traduction du nom d'Embla, l'entité féminine du couple, par « sarment de vigne », ce qui est tout à fait recevable (voir le grec *ampelos*). La vigne vient donc en symbiose s'enrouler autour de l'arbre, un peu comme le fait le lierre¹⁷¹.

Mais considérer le frêne comme un principe strictement masculin reviendrait à restreindre l'essence même de la vie. Il faut envisager la notion de parthénogénèse : bien que désignant littéralement l'engendrement sans le recours au précepte mâle (*παρθένος* signifiant « vierge »), des cas de parthénogénèse inversée existent aussi. Dans la mythologie nordique, Buri (né par l'action de la vache cosmique Audhumla, autre figure de la Déesse-Mère) engendre lui-même son propre fil, Bor¹⁷², mais n'est pas le père de l'humanité. Sans le principe féminin, la vie au sens profane du terme n'est tout simplement pas possible.

D'un point de vue linguistique, il faut pouvoir se détacher de la notion de genre inhérente à la langue française et aux langues romanes en général, faisant de « frêne » un nom

¹⁶⁹ Marie de France, *op. cit.*, p.15.

¹⁷⁰ Régis Boyer, *La religion des anciens Scandinaves*, *op. cit.* p. 192.

¹⁷¹ Cette association du lierre et du frêne peut être constaté dans la nature (voir annexe C., p. 98).

¹⁷² Les noms Buri et Bor signifient tous deux « procréateur ».

masculin : dans les idiomes du nord, il n'y a pas de distinction fondamentale entre le masculin et le féminin. Cela étant, examiner le frêne sous un aspect féminin par le biais des Méliades, dont la plus emblématique, Adrasteia¹⁷³, était la nourrice de Zeus, devient concevable et permet de le considérer comme une entité androgyne, quintessence suprême de l'union des principes mâle et femelle.

c) *Le paradoxe du serpent*

Les sources scandinaves ont montré le frêne dans une interaction bien particulière avec le serpent appelé Nidhogg : il ronge ses racines¹⁷⁴ et par conséquent le détruit lentement.

La figure ophidienne se retrouve également incarnée par Iormungand (*Jörmungandr*), le serpent géant engendré par Loki est enroulé autour du monde¹⁷⁵ après que les dieux l'aient jeté dans la mer. Appelé aussi parfois Miðgarðsormr, « serpent de Midgard¹⁷⁶ », il y a beaucoup à dire sur lui : son nom signifie « colossale baguette magique¹⁷⁷ » et il incarne l'axe horizontal du monde perpendiculaire à Yggdrasil, en assurant aussi la stabilité. La traduction de son nom en fait par ailleurs l'exact équivalent de l'Irmisul (« gigantesque colonne » ou « colonne d'Irmin » - une déesse germanique), l'arbre monde des saxons abattu par Charlemagne selon la légende¹⁷⁸. Il est généralement admis que le culte des arbres et par extension des colonnes serait issu d'une vénération des dieux-poutres, l'une des plus anciennes formes de culte ayant existé, attesté « dès l'âge de pierre européen, mais aussi chez les Germains de l'âge du Bronze » qui « vénéraient des poutres dressées sur des tas de pierres » dont l'archéologie a même découvert des formes anthropomorphes datant de l'âge

¹⁷³ Bernard Rio, *op. cit.*, p. 178.

¹⁷⁴ Edda, *op. cit.*, p. 46.

¹⁷⁵ Il est donc l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue, symbolisant le cycle de l'éternel retour. Voir l'entrée Ouroboros dans le *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gheerbrandt, éditions Robert Laffont, Paris, 1982.

¹⁷⁶ Littéralement « enclos du milieu » : c'est là que furent installés les hommes par les dieux. Il n'est pas étonnant de voir l'action du *Seigneur des Anneaux* se dérouler en Terre du Milieu (ancien anglais *middangeard*).

¹⁷⁷ Régis Boyer, *op. cit.* p. 130.

¹⁷⁸ Patrick Guelpa, *op. cit.*, p 135.

du fer¹⁷⁹. Bien qu'il ne faille pas voir qu'un aspect strictement phallique dans ce culte, c'est l'un de ses aspects. Cela permet un lien avec la symbolique phallique que possède le serpent, faisant de lui un principe masculin.

Cependant, le rapprochement possible entre le serpent et le lierre¹⁸⁰, et donc du sarment de vigne féminin, vient appuyer le concept d'androgynie développé auparavant. On peut en effet attribuer au serpent l'allégorie du cycle de l'éternel retour sous sa forme d'Ouroboros, ainsi qu'au travers de sa mue, dont, pour rappel, il existe un terme d'ancien anglais ayant le mot frêne (*æsc*) pour racine (ce terme est *æsmogu*, signifiant « *slough (of snake)* », soit en français « mue de serpent »). La mue du serpent symbolise la renaissance comme l'écorce de l'arbre dans les rites où elle doit se refermer pour guérir les maladies.

Tout comme les colonnes célestes, le serpent possède la faculté de canaliser les forces telluriques. Les menhirs avaient également cette fonction :

Ils étaient des pierres dressées pour capter, et concentrer, à la fois les courants telluriques par leur socle et les courants célestes par leur sommet. Ils condensaient ces deux sortes de forces en eux-mêmes. Ils avaient donc un pouvoir bénéfique pour l'homme, un pouvoir fortifiant, fécondant [...] On a vu en eux des phallus stylisés.¹⁸¹

De là découle la croyance en les vertus des « pierres de serpent », supposées être tant de puissants talismans de vie que des anti-venins à l'efficacité renommée¹⁸².

Malgré tout ces éléments favorables, le serpent n'en reste pas moins un reptile maléfique dont le potentiel destructeur s'avère redoutable. Iormungand sera en effet l'un des principaux acteurs de l'eschatologie scandinave en provoquant la mort de Thor, le plus puissant de tous les dieux. Ce caractère létal se retrouve chez le lierre, plante parasite dont on dit qu'elle « étouffe les arbres¹⁸³ ».

¹⁷⁹ Rudolf Simek, Dictionnaire de la mythologie germano-scandinave, Tome I, p. 122, éditions le Porte-Glaive, Paris, 1996

¹⁸⁰ « Les plus anciennes lianes de lierre ressemblent au serpent qui s'enroule autour de l'arbre du monde Yggdrasil », Nigel Pennick, *op. cit.*, p. 158. Voir photo en annexe C., p. 97.

¹⁸¹ Pierre Ribbon, *op. cit.*, p. 19.

¹⁸² *Ibidem*, pp. 24-25.

¹⁸³ Nigel Pennick, *Ibidem*.

Le lierre est pourtant une plante à laquelle son feuillage persistant octroie une symbolique d'immortalité¹⁸⁴. Se retrouve donc ici ce même rapport ambigu qu'entretient le serpent porteur de vie avec le frêne dont il est pourtant l'équivalent horizontal assurant la stabilité du monde, mais qu'il détruit dans une paradoxale métaphore de la vie.

Frazer émet en fait l'hypothèse que les serpents, vivant parfois dans le creux de certains arbres (et notamment des chênes), aient pu être considérés comme des génies des arbres par les Germains¹⁸⁵, pour lesquels il ne faut pas négliger l'importance du frêne.

B. L'arbre funeste

a) L'arbre des pendus

Au mépris de cette prépondérante symbolique de vie, le frêne se révèle également un arbre de nature sinistre. Le nom Yggdrasil est très couramment interprété comme signifiant « cheval d'Yggr », Yggr (« le redoutable ») étant l'un des nombreux noms d'Odin, mais la traduction « cheval d'effroi » se référant à la potence est également admise.

Odin était en effet le dieu des pendus (*Hangagud*) et avait le pouvoir de les ramener à la vie comme il est dit à propos d'une rune à la strophe 157 des *Hávamål*¹⁸⁶ :

Si je vois sur la potence
Osciller un cadavre de pendu,
Je sais graver de telle sorte
Et teindre les runes
Que cet homme revient à soi
Et m'adresse la parole.

¹⁸⁴ Voir la couronne de lierre portée par César.

¹⁸⁵ Frazer, *op. cit.*, note 2 p. 446.

¹⁸⁶ *L'Edda poétique, op. cit.*, p. 200.

Il peut donc faire renaître les pendus tout comme il fût lui-même ressuscité après sa pendaison rituelle, voyage extatique ayant pour but la quête de la connaissance dans l'au-delà. C'est une pratique chamanique qui s'apparente au *hamfar*, cette évasion de l'âme pendant la transe. Il est de notoriété que les finnois étaient d'excellents chamanes¹⁸⁷ : on les sollicitait pour aller chercher des réponses et par conséquent rapporter du savoir à leurs commanditaires, tout comme le cadavre ranimé par Odin venant par le verbe lui transmettre ce qu'il a vu dans le monde des morts¹⁸⁸. De nombreux éléments viennent enrichir ces liens entre Yggdrasil, Odin et la potence : par exemple Adam de Brême, archevêque d'Hambourg, raconte dans une description désormais célèbre du grand temple païen d'Uppsala que :

Scholie 138 : Près de ce temple, se dresse un arbre immense, qui étend largement ses branches alentour et qui est toujours vert, été comme hiver. Nul ne peut dire de quelle espèce il est.¹⁸⁹

Et lors de leurs célébrations, les autochtones offrent des sacrifices à leurs divinités et :

Les dépouilles sont pendues dans un bois situé près du temple. Le lieu est, pour ces païens, si sacré que les chacun des arbres leur semble tirer un pouvoir divin de la mort et de la décomposition des victimes offertes.¹⁹⁰

De ce récit il faut tirer la symbolique de l'acte de pendaison : l'assimilation de la victime au dieu des pendus dans un acte de magie sympathique visant à relier le sacrificateur et la divinité sollicitée. Dans la mythologie celte, des sacrifices de la sorte étaient offerts à Esus, le dieu-père gaulois :

¹⁸⁷ Voir dans Claude Lecouteux, *op. cit.*, Chap. II, 3) « Les professionnels de l'extase ».

¹⁸⁸ *L'Edda poétique, Ibid.*, note 4 p. 200.

¹⁸⁹ Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg*, Scholie 138, p. 215, éditions Gallimard, Paris, 1998.

¹⁹⁰ *Ibidem*, p 217.

Esus est apaisé ainsi : un homme est pendu dans un arbre jusqu'à ce que, par l'effusion de sang, des parties de son corps se détachent. ¹⁹¹

Claude Streckx rapporte aussi que Gwydion, le Jupiter gallois, retrouve son fils Lleu pendu et le ramène à la vie¹⁹², exactement comme Odin peut le faire.

Le nom d'Yggdrasil est parfois traduit par le terme potence (en anglais, *gallow*) dans certaines versions des *Hávamál*¹⁹³, donnant donc « potence battue des vents » au lieu de « arbre battu des vents » comme dans la version de Régis Boyer¹⁹⁴. Cette hypothèse a notamment été développée par Eiríkr Magnússon dans son essai *Odin's Horse Yggdrasil*¹⁹⁵, peu cité par les spécialistes. Il souligne l'importance de la distinction à faire entre le nom du frêne « *Yggdrasill* » et l'expression « *askr Yggdrasils* » souvent traduites indifféremment par « Yggdrasil » ou « arbre ». Il a déjà été dit que le terme *Yggdrasill* désignait le frêne comme « cheval d'Yggr », la monture d'Odin, alors que pour Magnússon l'expression « *askr Yggdrasils* » s'interprète par « le frêne du coursier d'Odin » ; par conséquent il n'y a pas de synonymie¹⁹⁶. Il va ensuite démontrer que ce coursier incarne le vent, notamment en rappelant que Sleipnir, le cheval merveilleux d'Odin, peut galoper dans les airs¹⁹⁷. Cela amène à considérer l'image suivante : Odin, pendu au frêne, se balançant au gré du vent qu'il chevauche comme il chevauche son coursier. Par syllogisme, si Yggdrasil est une potence, tous les frênes en sont aussi, tels des monuments macabres parsemant le paysage.

b) Cendrillon et la dame du frêne

¹⁹¹ Claude Sterckx, *op. cit.*, p. 283.

¹⁹² *Ibidem*, p. 282.

¹⁹³ Par exemple celle d'Auden et Taylor, p. 20, Kessinger Publishing, Whitefish, USA, 2004.

¹⁹⁴ Régis Boyer, *op. cit.*, p. 196.

¹⁹⁵ Eiríkr Magnússon, *Odin's Horse Yggdrasil*, Society for promoting Christian knowledge, Londres, 1895.

¹⁹⁶ *Ibidem*, p. 6.

¹⁹⁷ *Ibidem*, p. 52. Les huit pattes du cheval correspondant chacune à l'une des directions du vent : les quatre principales, les points cardinaux, et quatre directions intermédiaires, attestées dans la conception scandinave.

Angelo De Gubernatis, dans sa *Mythologie des plantes*, révèle l'existence d'une entité féminine du folklore allemand appelée Askafroa¹⁹⁸, nom composé des substantifs *ask*, (désignation germanique du frêne) et *froa* (dérivé de *frau* « femme ») donnant ainsi la traduction « femme du frêne », « dame du frêne » ou encore « épouse du frêne ». Il faut noter qu'il nous donne sa dénomination scandinave, son nom allemand étant *Eschenfrau*. Il existe également une variante danoise : *Askefrue* ; et une norvégienne *Askefruen*.

Alexander Porteous estime que la tradition de l'Askafroa fait partie d'une croyance plus étendue en des esprits malintentionnés habitant les arbres¹⁹⁹. Il est en effet dit de l'Askafroa qu'elle était malveillante²⁰⁰ et qu'il fallait l'apaiser à l'aide de sacrifices lors d'un jour bien particulier : le « mercredi des cendres²⁰¹ » (*Aschermittwoch*), jour « sinistre et funéraire ». Dans cet ouvrage, publié pour la première fois à partir de 1878, De Gubernatis tire visiblement ses sources du recueil du folkloriste suédois Gunnar Olof Hyltén-Cavallius intitulé *Wärend och Wirdarne*²⁰², publié entre 1863 et 1878. Voici ce que ce dernier nous dit sur l'Askafroa (p. 232) :

*Inom Ljunits härad vet således folket ännu säga om ett qvinnligt väsen, som bor i ask-trädet och därför fårnamn af Aska-froan. De gamle hade för sed att offra till Askafroan, på Ask-Onsdags-morgon förr än sol gick upp, genom att slå vatten öfver trädets rötter. De nyttjade dervid de orden, att « nu offerar jag, så gör du oss ingen skada ». Bröt någon löf eller grenar af ask-trädet, så troddes han få värk eller sjukdom.*²⁰³

Dans ce rituel visant à apaiser l'esprit, il est intéressant de constater la résurgence de la façon dont les Nornes prennent soin d'Yggdrasil, que l'on peut déduire de l'expression

¹⁹⁸ Angelo De Gubernatis, *Mythologie des plantes*, p. 149, éditions Arché, Milan, 1976. Les recueils de Carol Rose, *Spirits, Fairies, Gnomes and Goblin: an encyclopedia of the little people* (ABC-CLIO, New York, 1996) et d'Alexander Porteous, *Forest folklore: Mythology and Romance* (George Allen & Unwin, Londres, 2006) attestent aussi du nom *Askafroa*. Voir représentations en annexe E., p. 100.

¹⁹⁹ « Numerous Demons are believed to dwell in the German forests where they often have abode in trees. », A. Porteous, *op. cit.*, p. 93.

²⁰⁰ «... elle pouvait faire beaucoup de mal », *ibidem*. A. Porteous la qualifie même de démon.

²⁰¹ Il a été dit l'importance de ce jour pour les germaniques : c'est le pilier de la semaine et le jour d'Odin.

²⁰² Gunnar Olof Hyltén-Cavallius, *Wärend och wirdarne*, P.A. Norstedt, Stockholm, 1921.

²⁰³ Traduction : « Dans la province de Ljunits, on sait que les gens disent toujours qu'une créature féminine habite dans le frêne, par conséquent on lui donne le nom d'*Askafroa*. Les anciens font des sacrifices à l'*Askafroa*, le matin du Mercredi des Cendres, avant le lever du soleil, en versant de l'eau sur les racines de l'arbre. Faisant cela, ils disaient : « Je t'offre aujourd'hui ce sacrifice pour que tu ne nous fasses pas de mal. » Si quelqu'un brisait une branche du frêne, on pensait qu'il contracterait quelque douleur ou maladie. »

« *ausinn hvîta auri*²⁰⁴ », au vers 44 de la strophe 11 de la Voluspa : elles arrosent d'eau²⁰⁵ les racines du frêne afin de le nourrir et de le préserver.

De Gubernatis note une équivoque linguistique entre le mot « *Aska* » (lié au nom allemand du frêne, *Esche*) et le mot *Asche* (cendre), en précisant que la médecine populaire attribuait aux cendres du frêne le pouvoir de guérir de la lèpre. Il y a beaucoup à dire sur les cendres. Hyltén-Cavallius rapporte ceci à propos d'une pratique scandinave (p. 218) :

*Om han på jul-afton sållar aska öfver glöderna af julabrasan, kan han på morgonen taga spådom af de tecken, som visa sig i jul-askan.*²⁰⁶

Les cendres sont magiques : elles permettent au prédicateur de « lire les secrets du passé et prédire des événements futurs.²⁰⁷ » ; pour ainsi dire d'accéder au savoir des autres mondes – comme le fait Odin par le biais d'Yggdrasil – habituellement interdits aux humains. De plus, les noms spécifiques donnés au brasier (*julabrasan*) et aux cendres (*jul-askan*) attestent leur caractère d'objets de culte et de vénération durant la période sacrée que représente la fête de Jul (Noël), espace de rupture temporelle marqué par la fin d'un cycle et le début d'un nouveau.

Cette équivoque des mots *Asche* et *Esche* existe aussi en anglais, sous la forme d'une homonymie, avec les termes *ash* (« cendre ») et *ash (-tree* « frêne ») provenant tout deux de l'ancien anglais *æsc*. Cette ambigüité linguistique propre aux idiomes germaniques prise en compte, il devient possible d'envisager sous un jour nouveau l'un des plus célèbres personnages des contes de Grimm : Cendrillon.

Son nom allemand, *Aschenputtel*, provient du mot *Asche* et fait référence à la relation que la jeune fille entretient avec la cendre, élément dans laquelle on la retrouve souvent, par exemple lorsqu'il est dit « *Aschenputtel da in der Asche, wie sonst auch...*²⁰⁸ » S'ajoute à cela

²⁰⁴ Traduction : « humecté par un nuage brillant ».

²⁰⁵ La traduction du terme *auri* est littéralement « argile ».

²⁰⁶ Traduction « Si la veille de *jul* (Noël) on tamise des cendres sur les braises du brasier-de-jul (*julabrasan*), on pourra faire acte de divination le lendemain et voir des signes apparus dans les cendres-de-jul (*jul-askan*). »

²⁰⁷ « *läste det förflutnas hemligheter och spådde kommande tilldragelser.* (p.296) »

²⁰⁸ Traduction : « Cendrillon était couchée dans les cendres, comme à l'accoutumée... ». Tirée de : Grimm, *Contes*, édition bilingue, Gallimard, Saint-Amand, 1990.

le suffixe *-puttel* qui pourrait bien provenir de *putte* (« statue représentant un ange ou un enfant nu »), ou encore de *pudel* (« caniche », ou « barbet », chien d'eau ascendant du caniche). La transcription la plus élégante nous donne « statue de cendre », l'autre serait « caniche de cendres ». Suivre la piste de l'équivoque linguistique permet d'obtenir la transcription « statue de frêne », contribuant à faire de Cendrillon une hypostase de la Déesse-Mère en l'instituant au centre du monde, à l'instar d'Yggdrasil, et faisant d'elle la source de toute vie. De plus, les propriétés curatives accordées aux cendres ainsi que leur rôle dans le mythe du phœnix permettent d'inscrire la légende de Cendrillon dans une symbolique de renaissance, pouvoir dont le lien avec le frêne a été démontré au travers des images du serpent et de la potence. Pourtant, il n'y a pas de frêne à proprement parler dans le conte, seulement un noisetier qui poussa sur la tombe de la mère de la jeune fille grâce à ses larmes²⁰⁹ (encore une preuve du potentiel de vie présent en elle). Or, François Suard précise que dans le folklore le frêne et le noisetier sont souvent proches sur un plan symbolique²¹⁰ : on fait par exemple du bois du noisetier des baguettes magiques. Enfin, le noisetier poussant sur la tombe rappelle la légende selon laquelle la croix du Christ, pilier du monde de la conception chrétien, aurait été faite à partir d'un arbre ayant poussé sur la tombe d'Adam à partir d'une graine de l'Arbre de vie, permettant une assimilation à Yggdrasil.

Mais ce noisetier est avant tout issu des larmes du deuil de la mort : agité par des bourrasques lui aussi²¹¹, il évoque Yggdrasil sous sa forme de potence. A cela vient s'ajouter l'émanation funèbre du frêne, qui sous la forme venteuse²¹² de l'esprit macabre Askafroa vient hanter la tragique histoire de Cendrillon. Enfin, il est possible de considérer cette dernière comme un avatar féminin d'Odin lorsque, à la fin du conte, deux colombes viennent se poser sur ses épaules avant d'aller crever les yeux de ses demi-sœurs. Les deux oiseaux sont ici totalement dénués de leur symbolique chrétienne de « paix, d'harmonie, d'espoir et de bonheur retrouvé ²¹³» pour devenir les auxiliaires morbides du dieu du destin, Hugin (« pensée ») et Munin (« mémoire »), corbeaux de malheur et émanation d'Odin lui-même.

²⁰⁹ *Ibidem*, p. 89.

²¹⁰ François Suard, *op. cit.*, p. 49. Gheerbrandt et Chevalier rapprochent le noisetier du sorbier et du coudrier.

²¹¹ « Bäuchem, rüttel dich und schüttel dich » (« Petit arbre, agite-toi et secoue-toi »), Grimm, *op. cit.*, p. 92.

²¹² Au moyen âge, la nature venteuse des esprits et des démons ne faisait aucun doute.

²¹³ Chevalier et Gheerbrandt, *op. cit.*, p. 269.

c) *L'arbre des morts*

La matière scandinave établit l'une des trois racines d'Yggdrasil dans le monde des morts²¹⁴, les deux autres étant situées chez les Ases (les dieux) et les géants du givre. Ce monde sombre et froid appelé Niflheim se confond avec le lieu appelé Hel²¹⁵, autre séjour des trépassés, et correspond exactement aux Enfers grecs²¹⁶.

Jean-Louis Olive²¹⁷ rappelle que la colonne céleste qui permet au chaman²¹⁸ d'accéder au monde des âmes est également un réceptacle pour l'essence des défunts et que cette croyance se retrouve dans la pratique funéraire germanique appelée « *Todtenbaum* » (arbre-tombe). L'arbre est d'ordinaire planté à la naissance de l'individu ; à sa mort, son corps y est placé et constituant sa dernière demeure du défunt. Chez les finnois, l'arbre est planté à la mort de la personne. Il a déjà été fait mention de l'excellente réputation de chamanes finnois pour qui le concept de l'âme est fondamentalement associé aux arbres : ils appellent les morts sans repos, dont l'âme est perdue, « *hiiden väki* » (« gens de la forêt »). Le frêne est donc un chemin d'accès vers le monde des morts et possède le pouvoir de canaliser leurs âmes.

Cet aspect funèbre du frêne se retrouve également sous la forme de l'araignée dont on peut considérer qu'elle est une incarnation des Nornes, figures maîtresses de la destinée chez les Scandinaves. L'araignée tisse en effet des fils qui représentent la vie des hommes et plus précisément leur destin tragique, symbolisé par la corde du pendu. Cette vision de l'araignée porteuse de mort se retrouve dans une nouvelle écrite en 1975 par Montagues Rhodes James, intitulée *Le Frêne*²¹⁹, et imprégnée de folklore (il est par exemple dit : « nos paysans irlandais croient fermement que cela porte malheur de dormir près d'un frêne²²⁰ »).

²¹⁴ *Edda*, *op. cit.*, p. 46.

²¹⁵ Hel est l'un des enfants monstrueux de Loki avec le loup Fenrir et le serpent Iormungand. Son nom subsiste encore aujourd'hui dans la désinence anglaise de l'Enfer chrétien : « *Hell* ».

²¹⁶ Cf. le terme *κατακοσμος*, « monde souterrain ».

²¹⁷ Jean-Louis Olive, *op. cit.*, p. 20.

²¹⁸ Odin est le dieu-chamane chez les Scandinaves, Yggdrasil étant son échelle cosmique.

²¹⁹ M. R. James, *Le Frêne*, extrait du recueil d'Alfred Hitchcock : *Histoires à ne pas lire la nuit*, Edouard Arnold, Londres, Ltd., 1931.

²²⁰ *Ibid*, p. 306

La trame de cette histoire est construite autour d'une demeure se trouvant près d'un grand frêne. Il est aussi dit qu'à cet endroit se serait tenu un procès d'une sorcière²²¹ qui fut exécutée par pendaison. Une série de morts inexplicables se produisirent au sein de cette habitation, toutes présentant des traces de piqûres laissant penser à des empoisonnements. Après que l'arbre fut détruit par le feu, on découvrit près de trois araignées calcinées le squelette d'une femme qui s'avérait être celui de la sorcière. Les implications de ce récit sont nombreuses : elles seront étudiées au chapitre suivant.

La poésie a également conservé des souvenirs de l'aspect mortuaire du frêne. Pour n'en citer que quelques uns des plus parlant, Catulle Mendès écrivit, dans *Le poète ne se plaint pas de la mort prochaine* :

Plus noir que diacre ou rabbin,
Qu'importe qu'en le pâle frêne
Près de ma couche souterraine
Croasse bientôt le corbin...

(Extrait du recueil *La grive des vignes*²²²)

Et Victor Hugo, dans la Tristesse d'Olympio :

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdus,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié !

(Extrait du recueil *Les Rayons et les Ombres*²²³)

²²¹ Elle maudit l'endroit. Son nom était Mme Mothersole (« l'unique mère ») !

²²² Catulle Mendès, *La grive des vignes*, Charpentier, Paris, 1895.

²²³ Victor Hugo, *Les Chants du crépuscule, Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres*, Gallimard, Paris, 2002.

Sont également véhiculés ici certains des aspects négatifs du frêne : l'arbre-tombe chez Mendès et l'arbre affaissé chez Hugo, symbolisant la déchéance d'un monde. Que ce soit sous sa forme sépulcrale ou son aspect porteur du destin fatidique de la déchéance de l'homme, il ne fait aucun doute que le frêne est l'arbre des morts par excellence.

C. Le frêne et le bâton

a) L'arbre belliqueux

L'étude lexicographique du nom du frêne a révélé un lien intime avec le domaine de la guerre. Dès l'antiquité grecque Hésiode fait naître de lui une race d'hommes « terrible et puissante, séduite par Arès aux travaux violents²²⁴ ». Et il a déjà été dit que le frêne était aussi l'arbre de Mars, dieu de la guerre.

Chez les latins toujours, les lances sont directement désignées par le nom de l'arbre (*fraxinus*), ce qui fait de l'arme un frêne et du frêne une arme en lui-même. Il en va de même dans le monde germanique où frêne et lance proviennent de la même racine *æsc*. L'archéologie apporte même quelques preuves matérielles : Nigel Pennick nous rapporte que des fouilles près d'Odense, au Danemark, ont permis de retrouver plus de mille lances dont les hampes étaient en frêne²²⁵. Il semblait courant de présenter aux dieux des armes comme offrandes votives en les jetant au fond d'un lac par exemple.

Certains des mots comportant comme racine le mot frêne en ancien anglais (*æsc*) sont significatifs. Il pourrait être utile d'en rappeler quelques-uns : *æscplega* « play of spears » (« jeu de lances », au sens de « combat »), « battle » (« bataille ») ; *æscrōf* † « brave in battle » (« hardi au combat ») ; *æscstede* « place of battle » (« champ de bataille ») ; *æscōdracu*

²²⁴ Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, op. cit.,

²²⁵ Nigel Pennick op. cit., p. 52.

« battle » (« bataille ») ; *æscwiga* † « (spear-)warrior » (« lancier », et par extension « guerrier ») ; *æscwlanc* † « brave » (« courageux »). Plusieurs termes sont extrêmement révélateurs, comme *æscwiga* † qui désigne le guerrier en sous-entendant qu'il est armé d'une lance, ou encore *æscplega* et *æscðracu* désignant le combat. C'est en fait l'aspect générique de ces termes qu'il faut considérer : le guerrier, par défaut, porte une lance, et la bataille est un affrontement de lances.

Cela fait de la bataille l'image poétique d'une forêt d'arbres se battant et il existe d'ailleurs dans les légendes celtes un poème appelé *Le combat des arbres*²²⁶, attribué au barde mythique Taliesin où il est dit qu'« au sein de l'armée des arbres et de leur branches... Les frênes, à la vue de roi, se conduisirent vaillamment. » Le frêne est par essence un arbre de guerre, incarné par le guerrier, l'homme, lui-même incarné par son arme.

b) Une arme magique

Cette lance, dont on sait qu'elle était chez les Scandinaves souvent gravée d'inscriptions runiques²²⁷, s'avère être une arme au fort potentiel magique.

Projeter sa lance sur un ennemi, c'est lui envoyer le potentiel léthal du frêne, son pouvoir de mort dont le folklore a conservé les aspects funestes. La lance est l'attribut de plusieurs dieux des mythologies indo-européennes. Odin le dieu-souverain scandinave en est le représentant le plus significatif et il possède plusieurs homologues dont le dieu gaulois Lugh et son équivalent gallois Lleu, qui a été blessé par la lance empoisonnée du guerrier Gronw²²⁸, dont le fer restera fiché à l'intérieur du corps²²⁹. Dans la *Théogonie*, il est d'ailleurs dit que la parole du dieu des Enfers, Hadès, est de bronze comme la troisième race d'hommes belliqueux, liant intrinsèquement la mort au potentiel destructeur de l'homme.

La mythologie a donc conservé les traces de la magie de ce bois sous l'aspect négatif d'un pouvoir mortel qui deviendra l'attribut des magiciens sous forme d'un bâton dont

²²⁶ Streckx, *op. cit.*, pp. 71-72.

²²⁷ Nigel Pennick *op. cit.*, p. 52.

²²⁸ Streckx, *op. cit.*, p. 250.

²²⁹ Ce thème est plus que classique.

certaines exemples comme la massue du Dagda, le dieu-souverain irlandais, qui possède une extrémité mortelle et extrémité régénératrice qu'il utilisa pour ressusciter son fils décédé²³⁰.

c) Le bâton du sage

Dans le frêne sous forme de bâton ou baguette magique, termes tous deux désignés par le même vocable scandinave (*gandr*, comme dans *Gandalf* ou *Jörmungandr*), se trouve aussi des pouvoirs bénéfiques et chamaniques.

Le frêne est à la fois la lance et la baguette d'Odin, le dieu-magicien. Régis Boyer résume cette entité par l'équation « dieu-lance-magie²³¹ » qui confirme ses rapports au frêne Yggdrasil. Il a été dit plus avant que le frêne lui octroyait un pouvoir sur la vie et la mort autant qu'un accès à l'omniscience, et aussi que les personnages de Merlin, Gandalf ou encore saint Patrick pouvaient lui être apparentés. Tous sont des magiciens, des voyageurs et par conséquent des sages car possédant des connaissances (de la magie et de l'univers).

Le bâton de frêne est connu pour être un excellent canalisateur et catalyseur de *önd*, la puissance magique, par analogie avec le foudre, don de Zeus, qu'il possède le pouvoir d'attirer²³². Plusieurs choses sont à signaler sur les magiciens : Bernard Rio²³³ rappelle que dans la *Vie de Merlin* de Geoffrey de Monmouth, Merlin se réfugie sous un frêne lors de son exil, et que dans le conte irlandais *Les deux frères et la sorcière*, le frêne est la source de puissance d'un magicien ; il cite également le poète irlandais William Butler Yeats évoquant une baguette de sorcier en frêne²³⁴. Il faut se souvenir que ce bâton, ce poteau de frêne, est le moyen d'accès à l'autre monde du chaman, qu'il utilise pour aller quérir le savoir des trépassés.

²³⁰ Streckx, *op. cit.*, p. 87.

²³¹ *La religion des anciens Scandinaves*, *op. cit.*, p. 59

²³² *Théogonie*, *op. cit.*, p. v. 563 p. 47

²³³ Bernard Rio, *op. cit.*, pp. 137, 139, 206.

²³⁴ Très nombreuses sont les cas d'utilisation de bâtons et autres baguettes dans le folklore irlandais. On en retrouve par exemple la survivance dans un célèbre morceau des Dubliners, *The Rocky Road to Dublin*, récit initiatique dans lequel le héros dit : « *I cut a stout blackthorne to banish ghost and goblin* » (traduction : « Je coupais une solide branche de prunellier pour bannir fantômes et kobolds ». Notez au passage le lien entre la branche épineuse (*blackthorne*, « épine noire », est l'autre nom du prunellier) et les esprits, bien attesté dans toute la littérature médiévale.

On trouve une réminiscence de ces pouvoirs dans le bourdon du pèlerin, encore fait de frêne aujourd'hui, avec lequel ce dernier se faisait enterrer²³⁵. Jean-Louis Olive dit que les marcheurs pouvaient s'appuyer sur ces bâtons et trouver des forces quasiment infinies²³⁶, tribut de la vitalité que l'arbre a le pouvoir de conférer.

Sous sa forme de bâton ou de baguette, le frêne est, de par ses propriétés magiques et son lien avec l'autre monde des puissances, l'attribut du sage par excellence.

Cette analyse, d'un point de vue herméneutique, a permis de dégager des éléments fondamentaux inhérent à la nature même de l'imaginaire du frêne, au-delà des aspects matériels déjà bien connus. Il s'est avéré que le folklore de l'ancienne Europe semble avoir conservé certaines conceptions dont l'origine pourrait bien remonter aux indo-européens ou à des temps plus reculés encore. Et si par exemple la lance était simplement une réminiscence de l'un des tous premiers objets dont avait pu se saisir l'homme, provoquant l'inscription de cet objet au plus profond de l'inconscient et par conséquent des structures anthropologiques de l'imaginaire ? Il serait pourtant survenu un stade où, au moment du développement du langage et de la différenciation des éléments entourant l'homme, le frêne aurait pu prendre l'avantage, en vertu de ses qualités propres, physiques et concrètes, sur d'autres essences de bois. Il n'est pas à exclure la possibilité qu'un homme puisse un jour avoir contemplé les feuilles du frêne et imaginé produire un objet dont les formes s'inspireraient de celle observées, c'est d'ailleurs l'une des principales explications du lien entre la lance et le frêne²³⁷.

Vient alors la faculté d'en faire une arme et de s'octroyer le pouvoir funeste de donner la mort, comme il apparait que le frêne puisse soutenir le monde²³⁸ et permettre d'accéder au ciel, d'abriter une personne vivante en son creux, puis d'accueillir sa dépouille et d'être le réceptacle de son âme²³⁹ permettant une renaissance. Ces conceptions primitives ont survécu et se sont retrouvées inscrites au sein des épopées anciennes, jusqu'à perdurer encore aujourd'hui au sein du folklore sous la forme de croyances présentes dans les contes et la sagesse populaire au travers de figures aussi diverses que variées.

²³⁵ Voir par exemple sur le site <http://graphikdesigns.free.fr/bourdon-chemin-compostelle.html>.

²³⁶ Jean-Louis Olive, *op. cit.*, p. 1.

²³⁷ Voir photo en annexe C., p. 98.

²³⁸ Voir photo en annexe C., p. 98.

²³⁹ Le concept d'humanité est d'ailleurs né avec l'apparition des sépultures et des premiers rites funéraires, preuves de la croyance en un autre monde. Avant cela, les corps des défunts étaient sans distinction mélangés aux déchets produits par les communautés humaines.

IV/ Pour une typologie du mythe du frêne

La présente étude se veut avant tout être un essai de mythologie ; et point de mythologie sans mythe ! On appelle mythologie l'ensemble des mythes – ses éléments constitutifs donc – se rapportant à une civilisation donnée. Il est possible de parler de mythologie grecque, romaine, scandinave ou encore indienne, mais ici il est question de remonter encore plus loin, dans un passé commun à tous ces peuples afin de retracer les contours d'un imaginaire, d'un univers mental dans lequel le frêne a pu prendre place il y a des milliers d'années.

On appellera mythe un récit comportant des éléments récurrents dont la fréquence, la répétition et les variations au sein d'une constellation de récits permettront l'identification de motifs attachés au symbole, au mythème ou à l'archétype.

Ce chapitre sera principalement consacré à la présentation de trois récits emblématiques de la mythologie du frêne, autre que celui d'Yggdrasil (bien connu maintenant et déjà abordé au début de l'étude) : *The Fairy Palace of the Quicken Trees*²⁴⁰, un conte celtique ancien, *Méraigis de Portlesguez*, roman de la table ronde déjà évoqué, et *Le frêne*²⁴¹, un récit plus moderne. Un essai de typologie du mythe du frêne abordant sa topologie, ses personnages, ses champs d'extension ainsi que divers éléments, sera ensuite proposé.

²⁴⁰Extrait du recueil de P. W. Joyce, *Old Celtic Romances, Tales from Irish Mythology*, Dover publications, Inc., Mineola, New York, 2001.

²⁴¹ M. R. James, *Le Frêne*, extrait du recueil d'Alfred Hitchcock : *Histoires à ne pas lire la nuit*, Edouard Arnold, Ltd., Londres, 1931. Déjà évoqué en page 54 du présent essai.

A. Trois mythes du frêne

a) Un mythe celtique ancien

Il est impossible de dater les mythes celtes. Bien qu'ils fussent un jour consignés à l'écrit²⁴², il faut se contenter de témoignages attestant leur origine orale, comme celui de Marie de France dans ses *Lais* : « *Dunt li Bretun unt fait les lais* ».

Ce mythe, dont le titre pourrait être traduit par « Le palais des fées près des frênes » met en scène un géant gardant un frêne merveilleux, mais il est à noter que le terme anglais *quicken tree* désigne en fait le sorbier, arbre partageant maintes caractéristiques avec le frêne de par leur ressemblance et de par les croyances y étant associées²⁴³. Voici donc le résumé de la première partie de ce mythe :

Le roi Colga « aux armes solides » régnait sur les quatre tribus du pays de Lochlann²⁴⁴ ainsi que sur les îles de la grande mer. Cependant, l'île d'Erin, ayant autrefois appartenu à ses parents, est aux mains des Gaels (les Irlandais). Colga monte une expédition pour la récupérer. Le roi des Irlandais, Cormac Mac Airt, apprenant la nouvelle, s'empresse de faire quérir le héros Finn Mac Cumhal et ses guerriers légendaires les Féliens afin d'endiguer l'invasion. Pendant la bataille, Oscar, fils d'Oisín fils de Finn, occis le roi Colga.

Plus tard Finn rencontre un *ferdanna* (poète) qui lui fait le récit d'un palais merveilleux (dont la description n'est pas sans rappeler celle du Valhalla²⁴⁵) qui se trouve sur une île, L'île du Torrent. Finn sera ensuite invité à festoyer au Palais des Frênes, bordé, comme son nom l'indique, d'une frênaie. Il y sera détenu prisonnier avec sa troupe par des enchantements : c'était un piège de Midac, fils du roi Colga cherchant revanche sur les Féliens. On apprend, une fois les illusions dissipées, que l'édifice est fait des planches de frênes et que trois rois-sorciers (souvent comparés à des serpents ou des dragons) entretiennent les sortilèges. Après plusieurs batailles, le héros nommé Dermot O'Dyna tue les trois sorciers et libère Finn. Les Irlandais finissent par vaincre les envahisseurs.

²⁴² Il est impossible encore d'en déterminer la date.

²⁴³ L'autre nom du *quicken tree* est *moutain ash* (« frêne des montagnes »).

²⁴⁴ C'est un pays mythique, que les littératures anciennes gaéliques et irlandaises situent mal. Aujourd'hui le terme désigne la Scandinavie et plus particulièrement la Norvège. La rencontre des civilisations celtiques et scandinaves étant bien attestée, cela reste plausible.

²⁴⁵ *Old Celtic Romances*, op. cit., p. 129.

La seconde partie du mythe s'intitule « *The Pursuit of Dermat and Grania*²⁴⁶ » :

Finn, le puissant chef des guerriers Féniens, cherche à prendre la princesse Grania, la fille du roi des Irlandais, Cormac Mac Air, pour épouse. Il envoie son fils Oisín et Dermat effectuer la demande. Ayant accepté dans un premier temps, la princesse épousera finalement Dermat « le préféré de ces dames » et cette union restera un temps cachée et les amants prennent la fuite. Finn se lance à leur poursuite avec certains des Féniens ainsi que de fins limiers. A noter que Dermat s'est réfugié dans le Bois des deux Tentes (cela présente une similarité avec le Palais des frênes, situé sur une île – vision possible de l'autre monde, comme l'est aussi la forêt – où se trouvait un second palais) où il construit une place forte. Son père, Angus, fils du Dagda, vient à leur rencontre et fait sortir du bois la princesse dissimulée sous son manteau (on reconnaît ici la fonction de passeur-psychopompe). Dermat se retrouve encerclé par les hommes de Finn, posté au devant des sept portes de son fortin. Il choisit de sortir par l'accès où l'attend Finn en personne et réussit à s'échapper sans subir de dommages. Il retrouve plus tard son père et Grania dans un autre bois, faisant rôti un sanglier sur une branche de noisetier (ils cuisineront ainsi tout leur repas). Les deux amants continuent seuls leur périple. Dermat recrute en chemin un homme de grande taille, Modan, qui, à l'aide d'une branche de sorbier, d'un cheveu et d'une baie de cet arbre, se fabrique une canne à pêche et prend trois saumons (c'est un poisson primordial chez les celtes). Il combat également trois chefs ennemis qui possédaient trois chiens merveilleux.

Après cela est contée l'histoire de Sharvan, le Hargneux de Lochlann²⁴⁷ qui commence par un match de *hurley* (sport irlandais traditionnel, toujours pratiqué de nos jours) où s'affrontent les Dedannans (les dieux) et les puissants Féniens. Les Dedannans se nourrissaient de baies de sorbier magiques car provenant de l'autre monde qui ne devaient en aucun cas toucher le sol d'Irlande. Or lorsque ces derniers traversèrent le bois de Dooros, l'une des baies tomba par terre sans qu'ils s'en aperçoivent. De cette baie germa un grand sorbier, frêne des montagnes s'il en est²⁴⁸. Ses fruits étaient merveilleux : au goût de miel, enivrant comme de l'hydromel, la boisson sacrée, ils conféraient à quiconque en mangeait trois une jeune renouvelée. Les dieux apprirent l'existence de cet arbre et y envoyèrent un Fomor (un géant) pour le garder, afin que ses fruits ne soient mangés que par eux. Ce géant a pour nom Sharvan, c'est un descendant de Cain, premier meurtrier de l'humanité²⁴⁹. Il est extrêmement puissant certes, mais d'une grande laideur (gros nez, dents tordues). Détail important : il n'est pourvu que d'un seul œil (c'est donc un cyclope, un être des origines doté d'un savoir primordial). Il manie une massue (arme typique des géants) et porte autour de la taille une ceinture de fer²⁵⁰. Il maîtrise également la magie de sorte qu'il est invincible et garde jour et nuit l'arbre, tour à tour assis au pied de celui-ci ou dormant dans une cabane construite dans ses branchages les plus hauts.

²⁴⁶ *Ibidem*, p. 186.

²⁴⁷ Il serait donc un géant scandinave. Cf. *supra*, p. 63.

²⁴⁸ Le terme *quicken tree*, équivalent exact de *rowan*, désigne bien le sorbier, mais il existe aussi l'expression *mountain ash* que l'on peut traduire par « frêne des montagnes ». Cela n'est pas anodin.

²⁴⁹ Le phénomène d'*intrepretatio christiania*, vernis chrétien, est ici flagrant avec cette référence à l'histoire d'Abel et Cain, les enfants d'Adam et Eve. Elle confère à Sharvan un aspect maléfique que le christianisme s'évertuera à donner à tous les géants, y compris les trolls, ainsi qu'à toutes les créatures merveilleuses des imaginaires païens.

²⁵⁰ Il semble posséder des caractéristiques du dieu Thor qui détient le marteau Mjølfnir arme contondante telle la massue, et une ceinture de force merveilleuse.

Accompagné de Grania, Dermat arrive sur les terres du bois de Dooros et, cherchant refuge, demande l'hospitalité du géant dans la forêt. Ce dernier lui répond que cela est possible à une seule condition : ne jamais manger les fruits de l'arbre²⁵¹.

Finn, recherchant toujours Dermat, recrute deux guerriers ; Aedh et Angus. Il leur confesse qu'il désire l'une des deux choses suivantes : la tête d'un traître (sans dire son nom) ou les fruits d'un sorbier. Oisín leur dit qu'il s'agit du redoutable Dermat et des fruits de l'arbre merveilleux de Dooros, ce qui rend l'entreprise très périlleuse. Les guerriers acceptent la mission et affrontent Dermat qui les capture et les attache solidement. En parallèle, la princesse désire ardemment goûter les baies de l'arbre et cela suffit à convaincre son époux de combattre le géant afin de les récupérer. Bien entendu le géant refuse et la bataille s'engage. Dermat sera blessé, preuve de la formidable puissance du géant, mais parviendra à le mettre à terre et à l'achever avec sa massue. Le héros récolte les fruits et en donne à Grania ainsi qu'aux deux guerriers, qu'il avait libérés, afin qu'ils les portent à Finn. A la suite de cela, Dermat et la princesse accèdent à la demeure du géant dans les hautes branches de l'arbre et se nourrissent des meilleures baies.

Finn n'est cependant pas satisfait par le butin des deux guerriers car ils n'ont pas occis le géant eux-mêmes. Il décide d'aller trouver son ennemi dans la forêt où résidait le géant. Il s'installe au pied de l'arbre, persuadé que Dermat se trouve dans ses branches – ce dont ses hommes doutent fortement – et joue aux échecs (jeu royal par excellence). En jetant une baie sur le pion décisif d'Oisín, Dermat l'aidera à remporter la victoire contre Finn trois fois de suite. Dermat se retrouve bientôt découvert et en mauvaise posture ; c'est sans compter l'intervention de son père Angus. Les Féniens grimpent à l'arbre les uns après les autres et Dermat résiste tant bien que mal à leurs assauts, neuf fois en tout et pour tout, en les faisant tomber au sol où Finn les fait mettre à mort, abusé par Angus qui leur donne pendant la chute l'apparence de son fils. Une nouvelle fois la princesse Grania est évacuée par le dieu au manteau et Dermat parvient à s'échapper à l'aide de sa lance.

Un pacte de paix est conclu avec Finn. Les amants ont le loisir de bâtir une demeure et d'avoir cinq enfants : quatre garçons et une fille. Mais Dermat finira par mourir de blessures infligées par un sanglier merveilleux, au grand regret de tous ses anciens compagnons Féniens. La dépouille du héros sera conduite dans l'autre monde par son père Angus qui, bien qu'il ne puisse le ressusciter, pourra lui insuffler un esprit magique de sorte que chaque jour il lui soit possible de converser avec lui.

b) Un mythe médiéval

Le roman arthurien du XIII^{ème} siècle Méraugis de Portlesguez comporte un épisode assimilable à un mythe du frêne. Ce passage est porteur de tant d'éléments évocateurs qu'il révèle un substrat commun que l'auteur, Raoul de Houdenc, ne crée pas mais se contente d'évoquer dans son œuvre. Michelle Szkilnik signale également un écho au *Lancelot* en prose qui était sans nul doute connu de Raoul.

²⁵¹ Les références au Paradis chrétien (couple, arbre aux fruits merveilleux) sont ici évidentes.

Voici, après résumé de l'incipit, le passage concernant le frêne :

Méragis et Gorvain Cadrus, son ami de toujours, se disputent l'amour de Lidoine, parangon de la courtoisie féminine. Chacun l'aime pour des raisons bien particulières : Méragis pour ses qualités spirituelles et Gorvain pour sa beauté physique. Il est décidé que les prétendants seront départagés à la cour du roi Arthur à Noël, par une assemblée des dames. L'unanimité revient à Méragis et Gorvain quitte les lieux de fureur. Cependant, avant d'obtenir les faveurs de la demoiselle, Méragis devra, pendant un an, s'en montrer digne et prouver sa valeur. Il s'en va donc parcourir le monde, accompagné de Lidoine.

En chemin, ils rencontrent un nain en mauvaise posture : il vient de se faire voler son cheval par une vieille qui refuse de le lui rendre. Méragis en quête de gloire proposera de l'aider. La vieille rendra le cheval du nain à une seule condition : que le chevalier décroche un bouclier suspendu à un frêne se trouvant près d'une tente. Une tâche aisée semble-t-il. Méragis s'élance donc et décroche le bouclier. Mais à cet instant, de bruyantes lamentations se font ouïr de la tente d'où sort une demoiselle montée sur une mule et portant une lance. Méragis, tout en voyant la vieille rendre son cheval au nain, aperçoit également deux autres demoiselles dans la tente. Lidoine, compatissante, se joint aux pleurs des filles, comme si elle pressentait un grand malheur à venir. Prenant conscience de son erreur, Méragis raccroche le bouclier mais la demoiselle l'invective cyniquement car le mal est déjà fait et irréparable. Il décroche donc le bouclier une seconde fois et le jette au loin, ivre de colère et d'incompréhension. Après cela, il décide de rester sur place pour la nuit afin de s'entretenir avec le propriétaire des lieux, qu'il pense être un géant (« *gaainz* »). Mais le lendemain, personne à l'horizon et les demoiselles restent silencieuses. Méragis s'en va et rencontre en chemin Laquis de Lampadé, qu'il vainc en combat singulier. Ce dernier n'est autre que le serviteur du propriétaire du bouclier dont il révèle le nom à Méragis, l'Outredouté, après lui avoir dit que décrocher le bouclier revenait à libérer le diable. Les demoiselles avaient en effet le devoir de surveiller le bouclier de l'Outredouté, terrible et invincible chevalier au service du mal²⁵². Méragis va le provoquer en duel par le biais de son serviteur, que l'Outredouté punira en lui ôtant l'œil gauche²⁵³. Le chevalier au serpent (il s'agit de ses armoiries : son bouclier, rouge, est orné d'un serpent noir²⁵⁴) n'aura dès lors de cesse de poursuivre Méragis.

Ils s'affronteront dans un combat terrible où Méragis obtiendra la victoire sur le fil, laissant l'Outredouté mort et lui autant la main gauche afin de venger Laquis.

²⁵² Il ne craint personne et il est craint de tous, comme l'indique son nom.

²⁵³ On peut qualifier cette blessure d'odinique.

²⁵⁴ Cf. *supra*, note 62 p. 25.

c) *Un mythe moderne*

La postérité aura surtout retenu du professeur d'histoire médiévale britannique Montagues Rhodes James (1862-1836) ses histoires de fantômes. On lui doit notamment une nouvelle intitulée *The Ashtree*²⁵⁵ (*Le frêne*) dans laquelle transparaissent des éléments issus du folklore irlandais, dont on sait qu'il est encore aujourd'hui très vivace. L'examen de ces éléments confirme qu'il s'agit là d'un substrat mythologique ayant survécu jusqu'à nos jours au sein de l'imaginaire collectif des peuples d'origine anglo-saxonne et qui relève sans doute même d'une conception plus archaïque encore.

La présente étude ne pouvait donc pas l'ignorer. En voici le résumé :

L'histoire est centrée autour d'une demeure de campagne appelée Castringham Hall, située dans le comté de Suffolk dans l'Est de l'Angleterre. Le narrateur décrit cette maison, construite sur le site d'une ancienne place forte, comme ayant été bordée à l'époque par un grand et vieux frêne de plus de vingt mètres d'envergure.

En 1690 la région avait été le théâtre de nombreux procès de sorcières. L'une d'entre elles, Mme Mothersole²⁵⁶ fut dénoncée par le propriétaire de Castringham Hall, Sir Matthew Fell²⁵⁷, qui témoigna solennellement l'avoir vue, à la faveur de la pleine lune, cueillir des rameaux du frêne avec une lame recourbée tout en psalmodiant comme si elle se parlait à elle-même. Il avait bien essayé de surprendre la femme, mais jamais il n'y arriva ; tout au mieux il avait réussi à voir un lapin s'enfuir vers le village, et quand il alla tambouriner à sa porte, elle lui ouvrit péniblement, tirée semble-t-il d'un profond sommeil. Une semaine après son procès, la malheureuse fut pendue en compagnie d'autres accusés de sorcellerie. Le jour de son exécution, elle prononça ces paroles sibyllines: « Il y aura des hôtes à Castringham Hall ».

Un jour, Sir Matthew crut apercevoir un écureuil monter et descendre de l'arbre, mais il aurait juré que cela avait plus de quatre pattes. Il fut retrouvé mort par ses serviteurs le lendemain, le corps boursoufflé et le visage noir²⁵⁸. La fenêtre de sa chambre était ouverte – il avait l'habitude de dormir ainsi – et le corps ne portait pas de traces de violences. On pensa à un empoisonnement mais il fut impossible de le certifier. Les thanatopractrices ressentirent de vives douleurs lorsqu'elles manipulèrent le cadavre et leurs membres enflèrent aussitôt. Un examen minutieux permit plus tard de découvrir de petites marques de piqûres.

²⁵⁵ Cette nouvelle paraît pour la première fois en 1904 dans le recueil *Ghost Stories of an Antiquary*. Dans le présent essai est utilisée l'édition d'Alfred Hitchcock pour son recueil, *Stories for late at night (Histoires à ne pas lire la nuit)*, paru en 1931. Une adaptation télévisuelle de la nouvelle fut réalisée en 1975.

²⁵⁶ Nom qui pourrait être traduit par « L'Unique-Mère ».

²⁵⁷ Ce nom, proleptique, pourrait être traduit par « Celui-qui-tombe », voire, si l'on enjolive, par « Déchu ».

²⁵⁸ C'est le résultat d'une anoxie, causée par une diminution importante du taux d'oxygène dans le sang.

Le vicaire de la paroisse se livra à un étrange acte de divination : il mit au hasard le doigt sur trois pages de la bible de chevet du défunt. Il concéda ne pas comprendre mais partagea néanmoins ses résultats : il tomba sur « Abattez-le », « Il ne sera jamais habité. » et « Ses petits aussi se nourriront de sang. »

C'est Sir Matthew, deuxième du nom, qui prit la succession. Il n'occupa jamais la chambre de son père. Il mourut en 1735, sans histoire autre que de nombreuses pertes de bétail²⁵⁹. Son fils Richard lui succéda. Il fit construire un monument funéraire familial à l'emplacement de la sépulture de Mme Mothersole. Cette inhumation provoqua une effervescence auprès des paroissiens et une grande surprise quand on découvrit le cercueil intact et vide. L'affaire, qui datait de quarante ans, déchaîna de nouveau les passions.

Sir Richard, ayant des difficultés à trouver le sommeil, changea de chambre et opta pour celle de son grand-père, malgré les supplices de ses serviteurs. Survint alors William Crome, le petit-fils du vicaire en fonction à l'époque de Sir Matthew, premier du nom, venu remettre à Richard des notes héritées de son aïeul. Elles contenaient entre autres l'anecdote de la divination biblique et de ses trois résultats. Richard laissa entendre qu'il comptait de toute façon faire abattre le frêne. William proposa de renouveler l'expérience de son grand-père mais n'obtint qu'un auspice avant d'être congédié par le maître des lieux : « Tu me chercheras demain matin et je ne serai pas là. ». Ce jour-là arrivèrent plusieurs invités dont l'évêque de Kilmore (une ville d'Irlande dans la province d'Armagh).

Au lendemain, Richard ne se sentit pas d'aller chasser et préféra demeurer avec le prélat. Lors d'une discussion concernant les améliorations possible de la maison, l'évêque désigna la chambre de Richard et dit qu'aucune de ses ouailles ne serait capable d'y séjourner : en effet, les paysans irlandais croyaient que « cela porte malheur de dormir près d'un frêne. » Ils échangèrent aussi à propos de ce qui était venu gratter à sa fenêtre la nuit dernière et pensèrent qu'il s'agissait de rats.

Les événements de la nuit sont narrés de sorte que le lecteur y assiste : plusieurs formes sombres pénètrent dans la chambre de Sir Richard, remuant comme piétiné par un cauchemar, et atteignirent sa poitrine. Légères comme des chats, ce sont quatre choses qui sortirent par la fenêtre. Richard fut retrouvé mort le lendemain, dans le même état que son grand-père. Les invités formulaient des hypothèses sous la fenêtre du défunt lorsqu'ils aperçurent un chat tomber dans un trou du frêne ; il y fut manifestement malmené.

Ce dernier événement amena l'évêque à désigner le frêne comme la source des malheurs et la clé de l'énigme. On y fit monter un jardinier doté d'une lampe pour y voir plus clair. Découvrant l'intérieur de l'arbre, il fut terrifié, et, lâchant sa lanterne dans le creux du fût, il tomba à la renverse. Cela provoqua un incendie qui s'étendit à l'ensemble de l'arbre en quelques minutes à peine. Ceux qui assistèrent à ce spectacle virent des boules de feu de la taille d'une tête d'homme jaillir du frêne et retomber sur le sol, peut-être jusqu'à sept. L'évêque constata qu'il s'agissait d'araignées carbonisées ! D'autres sortirent à mesure que le feu diminuait : à demi brûlées ou vivantes, les villageois les achevaient.

Lorsque l'incendie fut dissipé, les gens s'approchèrent des racines de l'arbre : ils y trouvèrent un trou où il restait trois cadavres d'araignées géantes. Et, au fond de ce trou, ils découvrirent un squelette : celui d'une femme morte il y a un demi-siècle...²⁶⁰

²⁵⁹ Il est dit que le bétail enfermé dans des bâtiments restait sauf. Bien qu'aucun indice ne le précise dans la nouvelle, le propriétaire de lieux pratiquait peut-être une coutume que nous rapporte Bernard Bertrand dans *Le Frêne, arbre des centenaires* : « Dans les bergeries, on met des branches de frêne bénites pour en éloigner les sorciers » (p.121, Terran, 2008).

²⁶⁰ Le frêne est donc ici le *todenbaum* de la sorcière : arbre tutélaire de son vivant et son tombeau mortuaire.

B. Typologie du mythe

Ici, il sera tenté d'établir une typologie du mythe du frêne, c'est-à-dire d'en étudier les éléments constituant (motifs, symboles, archétypes), dans le but de peut-être remonter jusqu'aux origines d'un « mythe-type », une organisation stable de motifs identifiables comme il en existe déjà pour les contes²⁶¹. Cette typologie tiendra compte des mythes du frêne évoqués précédemment mais tiendra aussi compte du mythe d'Yggdrasil, du lai de Marie du France, *Le Fresne*, ainsi que d'autres récits où le frêne apparaît en tant qu'arbre.

d) Topologie du mythe

i. Localisation

Dans les mythes impliquant le frêne en sa qualité d'arbre, ce dernier a toujours la valeur archétypale d'axe cosmique, pilier du monde profane comme de l'univers sacré²⁶². Ainsi, s'il se situe dans l'autre monde, celui des dieux, il est toujours en son centre. C'est le cas d'Yggdrasil, pilier des neuf mondes de l'imaginaire scandinave et du frêne de Dooros qui se situe au cœur d'une forêt symbolisant l'autre monde de la conception celte. En revanche, quand on le trouve dans le monde des hommes, il se situe près d'une demeure royale ou assimilée comme telle (*Méraigis, Le Fresne, Le Frêne*). Il a toujours valeur d'axe du monde, mais devient aussi tutélaire, protecteur²⁶³. Il peut donc être affirmé que le frêne correspond toujours à l'archétype de l'*axis mundi*, garant de l'équilibre vertical du monde²⁶⁴.

²⁶¹ Le conte-type est l'unité de base de la nomenclature Aarne-Thompson qui permet le classement des contes folkloriques du monde entier.

²⁶² Il faut se souvenir du terme *Universalis Columna Sustenans Omni* : la colonne universelle qui soutient tout (au sens de « tout l'univers »).

²⁶³ Cette conception demeurera en France dans la coutume consistant à planter un arbre près de la maison du maire du village au mois de mai.

²⁶⁴ L'équilibre horizontal est symbolisé par le serpent (l'ouroboros *Miðgarðsormr/Iormundgandr*) dont le lien intime avec le frêne a été démontré.

On peut diviser sa géographie en trois niveaux relatifs à la conception de l'univers des peuples anciens : ses branches représentent le ciel, le domaine ouranien ; son tronc est au niveau de la terre ; et ses racines sont profondément enfouies aux enfers, le domaine chthonien. Il faut noter que cet aspect triple se retrouve aussi au niveau des racines d'Yggdrasil, chacune étant un chemin menant à l'un des trois niveaux cosmiques.

ii. Demeures

Absolument tous les mythes du frêne incluent une forme d'habitation, transposition mentale de l'habitat de l'Homme. Plusieurs types de demeures peuvent en effet se trouver près du frêne. Elles se répartissent dans les mondes : profane et sacré.

Dans le monde des dieux, on trouvera toujours une demeure de type « palais céleste », située ses branchages. C'est le cas par exemple d'Asgard, résidence des dieux scandinaves et de la cabane du géant Sharvan. Snorri situe également la résidence des elfes (Alfheim ou Ljösalfheim²⁶⁵), entités élémentaires célestes, dans la partie haute d'Yggdrasil. Ce sont naturellement des entités supérieures qui y demeurent.

Lorsque l'on trouve un frêne au sein du monde profane, domaine des hommes, il jouxte systématiquement une résidence royale ou religieuse sacralisée (c'est-à-dire qu'elle n'abrite pas directement la ou les divinités) ou assimilable en tout point. Chez Marie de France, c'est une église ; dans *Le Frêne*, la maison d'un noble ; dans *Méraigis*, une tente.

e) Entités peuplant le mythe

Les mythes du frêne sont le théâtre d'actions de différents types d'entités. Toutes sont des créatures surnaturelles, divines ou merveilleuses, Elles peuvent être les personnages principaux du récit ou être rencontrées par le ou les protagonistes. Il semble possible de les répartir en plusieurs catégories bien distinctes.

²⁶⁵ Demeure des elfes de lumières.

iii. Le gardien

Le gardien est l'un des personnage-types les plus importants des mythes du frêne. On le retrouve dans la plupart des récits étudiés dans le présent essai. On le trouve au pied de l'arbre ou près de son tronc.

Odin est le gardien emblématique : c'est près d'Yggdrasil qu'il effectue son initiation chamanique par un rite de suspension lui permettant d'acquérir la sagesse des runes ; c'est là qu'il consulte le tête du géant Mimir, incarnation de la mémoire ; il est le dieu psychopompe qui voyage entre les mondes sous l'apparence d'un vieil homme coiffé d'un chapeau pointu, vêtu d'un manteau et muni d'un bâton²⁶⁶. Mais il est aussi l'avatar de la *furor*, dieux belliqueux et redoutable, père de tous les guerriers qu'il accueille au Valhalla.

Le géant Sharvan est également un avatar du gardien. Il est borgne tout comme Odin : cette caractéristique les dote d'une faculté de vision surnaturelle ; ce sont deux magiciens. Il en va de même pour l'Outredouté, dont la surnature²⁶⁷ de géant ne fait aucun doute²⁶⁸, il est aussi porteur de la fureur guerrière et son emblème, le serpent, de par sa valeur d'axe horizontal du monde, contribuent à le rapprocher du frêne.

iv. La Déesse-Mère ou la divinité du destin

Le frêne abrite aussi, dans son tronc, au creux de ses branches ou à sa base, la Déesse-Mère, que ce soit en sa qualité de centre du monde comme dans *Le Fresne*, dont l'héroïne n'est que l'hypostase, ou de mère nourricière comme c'est le cas d'Adrasteia, la reine des Méliades qui allaita Zeus.

Mais un autre domaine de la Grande-Déesse est la présidence au destin. C'est ce qu'incarnent Erda, mère des Nornes chez Wagner, et Mme Mothersole dans le récit fantastique de M. R. James.

²⁶⁶ Il incarne le magicien par excellence au même titre que le devin Merlin, l'Istar Gandalf, le saint thaumaturge Patrick et même le Père Noël, qui sont ses « cousins mythiques ».

²⁶⁷ Régis Boyer emploie ce terme en désignant les trolls scandinaves.

²⁶⁸ De taille humaine, il semble avoir subi une dévalorisation typique des récits chrétiens. Son nom et sa force incommensurable trahissent pourtant son ancienne nature titanesque.

v. Les ouvrières de la destinée

Près des racines du frêne se trouvent généralement trois entités féminines²⁶⁹ gardiennes de la destinée des hommes. Elles sont occupées à tisser des fils, chacun représentant une vie, ou bien encore à « graver sur des planchettes²⁷⁰ ». C'est ce qu'incarnent Urd (« Passé »), Vervandi (« Présent ») et Skuld (« Futur – possible »), les Nornes de la mythologie scandinave, mais aussi les demoiselles de la tente dans *Méraigis*, annonciatrices du malheur qui va s'abattre sur le monde après la faute commise par le héros²⁷¹ et les trois araignées géantes retrouvées au creux du frêne par l'évêque de Kilmore. Le symbole de l'araignée et la notion de destin sont étroitement liés²⁷² comme le rappelle le mythe d'Arachné raconté par Ovide dans ses *Métamorphoses*.

f) *Éléments divers*

A côté des éléments récurrents se trouvent aussi des motifs isolés qui, dans le doute, ne devraient pas être pas négligés. Ils ne se trouvent pas dans tous les mythes du frêne.

Yggdrasil est sans-cesse menacé par une faune destructrice : des cerfs et une chèvre broutent ses jeunes pousses et des serpents rongent ses racines. Sa destruction finale viendra du feu : par le géant Surtur dans l'Edda et par les villageois dans *Le Frêne*. A noter qu'on dit de l'Outredouté qu'il s'apprête « à mettre le monde à feu et à sang²⁷³. »

²⁶⁹ Les représentations des Hespérides, les nymphes du Couchant, montrent souvent trois jeunes filles au pied d'un arbre, souvent accompagnées d'un serpent. Cette représentation semble inhérente à de nombreuses cultures.

²⁷⁰ « scáro á scíði », Voluspa, *op. cit.*

²⁷¹ Il existe sur un timbre des îles Féroé une représentation des Nornes qui fait écho d'une manière étonnante au portrait des demoiselles que rencontre Méraigis. Il ne fait aucun doute qu'elles en sont des réminiscences. Voir annexe F., p. 97.

²⁷² Il est possible d'admirer, dans la forêt de Brocéliande en Bretagne, le « chêne de Guillotin ». L'histoire de cet abbé du XVIII^{ème} siècle mérite d'être contée : pourchassé par l'armée révolutionnaire, il trouva refuge au creux de son tronc. Avant que les soldats n'arrivent près de sa cachette, une araignée (on dit que ce serait Notre Dame de Paimpont métamorphosée, ou encore Dana, la Déesse-Mère des celtes) vint tisser une toile afin de le dissimuler aux yeux de ses poursuivants, le sauvant ainsi d'une mort certaine.

²⁷³ *Méraigis*, *op. cit.*, p. 203.

Seuls quelques animaux ne lui sont pas malveillants : un aigle et un faucon, mais aussi un écureuil nommé Ratatosk. Ce dernier est chargé de transmettre les paroles haineuses que s'échangent l'aigle et le dragon Nidhög : les trajets qu'il effectue le long du tronc de frêne contribuent à faire de lui un animal psychopompe. Pour rappel, voyager le long du pilier cosmique est aussi l'apanage du chamane qui se sert du tronc de l'arbre comme échelle. Mais l'ascension peut aussi être réalisée à l'aide d'une corde ou d'un lien comme le fait Odin.

Sous les racines du frêne se trouvent également plusieurs sources : *Mimirsbrunn*, la « fontaine de Mimir », géant gardien du savoir auquel Odin a payé tribut de son œil afin d'accéder à la connaissance suprême ; et *Urðarbrunnr*, la « fontaine d'Urd²⁷⁴ » gardée par les Nornes qui y puisent de l'eau pour arroser les racines d'Yggdrasil.

g) Champs d'extension du mythe

Cette étude de la mythologie du frêne a également permis de constater qu'il possédait des homologues, d'autres essences pourvues de propriétés similaires. Les répertorier toutes serait une tâche d'ampleur herculéenne, mais cependant quelques-unes ont clairement été identifiées.

La plus importante d'entre elles semble être le sorbier, tout à fait interchangeable avec le frêne tant ils se ressemblent²⁷⁵. Dans la mythologie nordique où ce dernier prévaut, Thor se trouve en difficulté alors qu'il traverse le fleuve Vimur (« Bouillonnant ») dont la crue est provoquée par la géante Gjalp. Ce n'est qu'en saisissant une branche de sorbier qu'il s'en tirera. De là provient l'expression « le sorbier est le salut de Thor²⁷⁶ ».

Dans *La Razzia des vaches de Cooley*²⁷⁷, Cuchulainn, héros odinnique, est affaibli par des sorciers utilisant des baguettes de coudrier. Le coudrier est l'essence jumelle du frêne excellent catalyseur magique. La sœur de Le Frêne dans le lai de Marie de France s'appelle

²⁷⁴ C'est donc la source de la mémoire du passé.

²⁷⁵ Voir annexes G., p. 94.

²⁷⁶ *Edda*, op. cit., p 116.

²⁷⁷ Guyonvarc'h, C.-J., *La Razzia des vaches de Cooley*, traduit de l'irlandais ancien, présenté et annoté par, Gallimard, 1994.

Le Coudrier. François Suard rappelle que le coudrier a abrité la Vierge Marie, qu'il tue les serpents et guérit les blessures²⁷⁸.

Dans le conte de Cendrillon, c'est un noisetier que pousse sur la tombe de la mère grâce aux larmes de l'héroïne, tel l'arbre de vie ayant poussé sur la tombe d'Adam. Le noisetier est également connu pour ses vertus apotropaïques : à l'aise en milieu humide tout comme est supposé l'être le serpent, il aurait la capacité de les repousser²⁷⁹.

Le pin, symbole d'immortalité, sera l'emblème des rois chrétiens tout au long du Moyen-âge et remplacera le frêne païen. Pas un roman de la Table ronde sans son pin. C'est notamment le cas de la geste d'Yvain : la fontaine merveilleuse de Barenton, passage vers l'autre monde, se trouve sous un pin. Dans *Tristan et Iseult*, le roi Marc se cache dans un pin pour espionner les amants ; cette ascension lui permet d'accéder à des capacités de vision mystique. Charlemagne, destructeur de l'Irminsul des barbares Germains siège également sous un pin.

Le chêne, arbre dont une vie ne suffirait sans doute pas à étudier la mythologie, est également un homologue pertinent du frêne. Partageant avec lui ses traits de robustesse, il est l'*axis mundi* des peuples celtes et germains, sous les traits respectifs de l'If de Moon et de l'Irminsul. L'aventure de l'Abbé Guillotin ayant été évoquée, on sait qu'il peut abriter la Déesse-Mère maîtresse du destin.

Il y aurait également beaucoup à dire sur l'if qui partage avec le frêne de nombreux aspects funestes et belliqueux. Les dires d'Adam de Brême, archevêque d'Hambourg, ont d'ailleurs semé le trouble quand à la vraie nature d'Yggdrasil : était-ce un frêne ou bien un if comme l'arbre se trouvant près du grand temple païen d'Uppsala en Suède ? Ce sont tous deux des arbres mortuaires que l'on trouve dans les cimetières et qui servent parfois de *todenbaum*. Avec leur bois sont fabriquées les armes les plus meurtrières symboliquement : la lance, attribut du souverain des dieux, et l'arc, dont la capacité à donner la mort de loin lui confère une forte connotation magique.

Le bois d'if était en effet réputé pour donner les meilleurs arcs, mais celui de Cupidon est en frêne, preuve que l'imaginaire d'un objet ou d'un être vivant n'est jamais figé. Il faut apprendre à en saisir les nuances perceptibles au sein des champs d'extensions du mythe

²⁷⁸ F. Suard, *L'utilisation des éléments folkloriques dans le lai du « Frêne »*, op. cit., p. 49.

²⁷⁹ Niall Mac Coitir, *Irish trees, myths, legends & folklore*, op. cit., p. 122.

CONCLUSION

L'observation des textes de l'ancienne Europe a permis de déceler l'existence de ce qui semble bien être une mythologie du frêne. Au travers de ses différents aspects, de ses paradoxes sont apparus certains éléments-clé de la compréhension de cette mythologie : l'ambivalence de ses rapports à la vie et à la mort, ses liens intimes avec les aspects pragmatiques de la vie matérielle des anciens peuples du continent indo-européen (guerre, navigation, fabrication d'objets, rites et médecine), et la puissance magique qui lui est inhérente.

Les sources ont en effet montré l'importance du frêne pour les peuples par sa prédominance sur les autres espèces d'arbres dans certains domaines (la guerre, la navigation etc.). De plus, la linguistique et l'herméneutique ont permis de dégager des ambiguïtés propres à sa nature (une nouvelle fois sous la forme du paradoxe de vie et de mort), liées à des figures comme celle du serpent ou du personnage de Cendrillon, mais ont aussi confirmé la fonction de centre inhérente à sa valeur de pilier cosmique chez les Scandinaves. Ses propriétés thérapeutiques comme ses vertus apotropaïques attestées par le folklore, qu'elles soient scientifiquement avérées ou non, sont le gage de croyances fortement ancrées dans un imaginaire propre à la sagesse populaire que l'on redécouvre seulement aujourd'hui, comme une prise de conscience envers la nature elle-même. Mais encore une fois, il faut admettre qu'atteindre l'exhaustivité reste un objectif d'une incroyable difficulté.

Le point le plus important de cette étude a sans doute été l'élaboration d'une typologie du mythe du frêne²⁸⁰ basée sur les grands récits évoqués tout au long de son développement : Sharvan et le frêne féérique de Dooros, issus de sources celtiques orales, Yggdrasil dans les textes du Moyen Age scandinaves, *Le Fresne* de Marie de France, *Méraigis de Portlesguez*

²⁸⁰ Voir annexe H., p. 104

de Raoul de Houdenc et *Le Frêne* de Montagues Rhodes James, récit le plus récent témoignant de la persistance de la mythologie de cet arbre.

Cela aura permis d'en identifier les éléments clés et les motifs se prêtant à la répétition sans toutefois négliger certains aspects isolés des mythes. Il apparaît désormais clairement que le mythe nordique d'Yggdrasil est le parangon qui a émergé de notre étude, le mythe-type du frêne : il est représentatif de nombreux éléments archétypiques fondamentaux dont l'assemblage permet de se rapprocher de la conception archaïque de l'univers élaborée par les peuples de l'ancienne Europe et dont les textes ont gardé une trace.

Mais à cet imaginaire cosmologique viennent s'ajouter tous les éléments mis en lumière par l'étude du folklore du frêne : vertus apotropaïques, panacées curatives, porte-bonheur, etc. Il semble toujours possible de rapporter chacun de ces éléments à leur lien, d'intensité variable, avec le symbole du pilier cosmique. Ce symbole est immuable, figé. Pourtant, il a été démontré que le frêne est androgyne : il n'est ni exclusivement masculin, ni exclusivement féminin, et ce probablement parce que les principes mâle et femelle ne font qu'un en s'unissant.

Le folklore reste également très imprégné du paradoxe de vie et de mort propre à la mythologie du frêne décelé par de cette étude. Il est cependant possible d'affirmer que le caractère mortel associé au frêne, non pas qu'il prévale, a pénétré l'imaginaire de l'Homme avant ses aspects bénéfiques. Dans ce potentiel léthal confirmé par les analyses étymologiques, aurait persisté le souvenir primitif – profondément enfoui au sein du cerveau reptilien, siège de notre instinct de conservation – du premier objet tenu par l'homme, la première arme de l'histoire : le bâton qui permettait de se défendre et de chasser. Ce n'est que plus tard, semble-t-il, que furent découvertes les vertus du frêne : les bienfaits de ses extraits et les propriétés de son bois en tant que matériau brut.

Le dualisme dont ce paradoxe est représentatif est ultimement fondamental. Il exprime l'indéniable vérité qui réside dans l'équilibre des forces régissant l'univers, tant sous ses aspects macrocosmiques que microcosmiques. C'est cet équilibre qui arbitre la complémentarité des concepts de vie et de mort, de bonheur et de malheur, de fortune et de malchance, ainsi que de tant d'autres dualismes propres à la partition de l'esprit humain en deux pôles : l'un, rationnel et logique, l'autre, irrationnel et alogique. Ces deux versants de la réalité sont, pour traduire une expression du folkloriste irlandais Niall Mac Coitir, comme les deux côtés d'une même pièce dont nous ignorerions le résultat de chaque lancée. Si le frêne peut tuer, il peut aussi ramener à la vie ; s'il peut empoisonner, il peut aussi guérir. Sa fonction de *pharmakon* est fondamentale.

L'auteur du présent essai reste intimement persuadé que la correspondance du verbe anglais *to ask* (qui proviendrait de l'ancien anglais *ascian*²⁸¹ mais pour lequel Bosworth donne aussi une forme accentuée de *æsc*²⁸², trop proche d'*æsc* pour n'être peut-être qu'une simple ressemblance. Sans compter la forme proto-indo-européenne **ais-* signifiant « souhaiter », « désirer », également proche de la racine **ös*) avec les vocables germaniques désignant le frêne (comme *askr*) est trop flagrante pour être anodine, bien qu'il existe en linguistique des cas arbitraires de similarité. De plus on sait des assemblées chez les anciens Scandinaves²⁸³ qu'elles avaient « pour première fonction de dire le droit²⁸⁴ », droit par ailleurs sacré, et être « diseur des lois » était un grand honneur – cette fonction se retrouvant parfois comme attribut des personnages des sagas islandaises. Dans les récits mythologiques, il est dit que les dieux viennent tenir conseil et délibérer²⁸⁵ : il est avéré que l'univers des dieux est une transposition de celui des hommes dans un rapport de macrocosme à microcosme. On peut donc imaginer que ces assemblées se tenaient sous de grands arbres tutélaires, et il ne ferait aucun doute qu'il s'agissait de frênes, afin de reproduire le schéma divin. Cela amènerait à envisager le verbe anglais *to ask* comme signifiant « prendre solennellement la parole sous le frêne sacré - lors d'une assemblée ». En Ecosse, on prêtait serment sous un frêne²⁸⁶. Les druides rendaient leur jugement sous un chêne et Saint Louis fit de même plus tard. Si l'on tient compte des similarités dont font parfois montre les civilisations celtes et germaniques, ces derniers éléments ne font que renforcer l'hypothèse.

Cette notion de jugement associée au frêne, outre les récits mythiques, s'est également retrouvée dans les textes du Moyen Âge comme il a été vu dans *Tristan et Iseult*. On retrouvera également le thème du roi sous l'arbre, dans la *Chanson de Roland* par exemple²⁸⁷. La colonne qui se trouve derrière Louis XIV dans son célèbre portrait par Hyacinthe Rigaud peint en 1701 en est assurément la réminiscence. Les concepts issus des textes médiévaux : justice, bravoure, honneur, etc., semblent plus abstraits en comparaison des concepts archaïques, peut-être à cause d'une conscience s'étant de plus en plus éveillée à mesure du temps.

²⁸¹ Voir l'entrée « *ask* » sur <http://www.etymonline.com/index.php>.

²⁸² Joseph Bosworth, *op. cit.*, p. 9

²⁸³ *Ping* et *alÞingi* donc

²⁸⁴ Régis Boyer, *Les vikings*, p. 316, éditions Perrin, 2004.

²⁸⁵ *Edda*, *op. cit.*, pp. 45-47.

²⁸⁶ Mara Freeman, *op. cit.*, p. 94.

²⁸⁷ Voir Alain Labbé, *L'architecture des palais et des jardins dans la chanson de geste*, éditions Champion Slatkine, Paris – Genève, 1987.

L'idée de droiture du Bien opposée au caractère tordu du Mal ira même jusqu'à pénétrer l'héraldique. En effet, si le serpent représente le mal parce qu'il rampe et qu'il est sinueux, alors le frêne permet de s'en prémunir. C'est pourquoi le frêne apparaît sur de nombreuses armoiries²⁸⁸. Cela est attesté par de nombreux folkloristes, Eugène Rolland en tête, et vérifiable par la recherche.

Le frêne est donc apparu comme l'un des arbres les plus sacrés des paysages de l'imaginaire des peuples issus des indo-européens, avec le chêne sacré des Celtes, l'if, ou encore le pin qui dominera le Moyen-âge. Il semble même prévaloir sur ces derniers tant il concentre des éléments d'universalité. Centre du monde et pilier du cosmos, le frêne symbolise la quintessence de la vie tout autant que la mort inhérente à la condition humaine, autant que les principes sexuels mâle et femelle, le tout dans un rapport d'opposition²⁸⁹ propre à la logique de l'imaginaire²⁹⁰.

La présente étude a voulu démontrer la pérennité de cette mythologie du frêne désormais avérée²⁹¹, relevant d'une représentation et d'une conception archaïque de l'univers des peuples anciens que le souvenir d'Yggdrasil préservera à tout jamais.

²⁸⁸ Voir annexes G., pp. 97-100.

²⁸⁹ Voir Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958.

²⁹⁰ Logique paradoxalement alogique.

²⁹¹ Bernard Bertand emploie également l'expression « mythologie de frêne » dans *l'Arbre des centenaires* (p.132).

BIBLIOGRAPHIE

a) Editions et traductions de textes sources

- Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg, avec une description des îles du Nord*, traduit du latin, présenté et annoté par Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Gallimard, Paris, 1998.
- Auden, W. H, et P. B.Taylor, *Hávamál (Words of the High-one)*, Kessinger Publishing, Whitefish, USA, 2004.
- Béroul, *Tristan et Iseut*, Les poèmes français, La saga norroise, textes originaux et intégraux présentés, traduits et commentés par Daniel Lacroix et Philippe Walter, Librairie Générale Française, 1989.
- Boyer, Régis,
Edda poétique, textes présentés et traduits par, Fayard, Paris, 1992.
Saga de Gísli Súrsson, Gallimard, Paris, 1987.
- Bergmann, Frédéric Guillaume, *Poèmes Islandais (Voluspa, Vafthrudnismal, Lokasenna)* tirés de l'Edda de Sæmund, Imprimerie Royale, Paris, 1838.
- Chrétien de Troyes, *Yvain ou le Chevalier au Lion*, de Philippe Walter, Gallimard 1994.
- Dufournet, Jean, *La Chanson de Roland*, texte présenté, traduit et commenté par, Flammarion, Paris, 1993.
- Grimm, *Contes*, édition bilingue, Gallimard, Saint-Amand, 1990.
- Guyonvarc'h, C.-J., *La Razzia des vaches de Cooley*, traduit de l'irlandais ancien, présenté et annoté par, Gallimard, Paris, 1994.
- Hésiode, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le bouclier*, texte établi et traduit par Paul Mazon, dix-septième tirage, Les Belle Lettres, Paris, 2002.
- James, Montagues Rhodes, *Le Frêne*, extrait du recueil d'Alfred Hitchcock : *Histoires à ne pas lire la nuit*, Edouard Arnold, Ltd., Londres, 1931.
- Joyce, Patrick, Weston, *Old Celtic Romances, Tales from Irish Mythology*, Dover publications, Inc., Mineola, New York, 2001.

Marie de France, *Lais*, édition bilingue de Philippe Walter, Gallimard, Paris, 2000.

Ovide,

Les Métamorphoses, Tome I (I-V), texte établi et traduit par Georges Lafaye, sixième tirage, Les Belles Lettres, Paris, 1980.

Les Métamorphoses, Tome II, traduction de Joseph-Gaspard Dubois-Fontanelle, Nyon, Paris, 1767.

Les Métamorphoses, Tome III (XI-XV), texte établi et traduit par Georges Lafaye, cinquième tirage revu et corrigé, Les Belles Lettres, Paris, 1972.

Les Métamorphoses, nouvelle traduction, (Traducteur inconnu), Avignon, 1762.

Pline l'ancien, *Histoire Naturelle*, Livre XVI, texte établi, traduit et commenté par J. André, Les Belles Lettres, Paris, 1962.

Raoul de Houdenc, *Meraugis de Portlesgues*, édition bilingue, publication, traduction, présentation et notes par Michelle Szkilnik, Champion Classiques, Paris, 2004

Renaut, Jean, *Galeran de Bretagne*, roman du XIIIe siècle, édité par Lucien Foulet, , Edouard Champion, Paris, 1925.

Sturluson, Snorri,

L'Edda, trad. de F.-X. Dillman, NRF, Paris, Gallimard, 1991.

Edda, traduit par Anthony Faulkes, Everyman, 1987.

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome 2, livres III et IV, texte établi et traduit par Suzanne Amigues, Belles Lettres, Paris, 1989.

Virgile,

Bucoliques, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, cinquième tirage, Les Belles Lettres, Paris, 1987.

Enéide, Livres V-VIII, Texte établi et traduit par Jacques Perret, Les Belles Lettres, Paris, 1978.

Géorgiques, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, septième tirage, Les Belles Lettres, Paris, 1982.

Vitruve, *De l'Architecture*, Livre VII, texte établi et traduit par Bernard Liou et Michel Zuinghedau, commenté par Marie-Thérèse Cam, Les Belles Lettres, Paris, 1995.

b) Etudes

Boyer, Régis,

Yggdrasill, la religion des anciens Scandinaves, Payot, Paris, 1981.

La grande déesse du nord, Berg International, Paris, 1995.

Les vikings, Perrin, Paris, 2004.

Dumézil, Georges, *Mythes et Dieux des Indo-européens*, Flammarion, Paris, 1996.

Durand, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, Paris, 1992.

Eliade, Mircea,

Le sacré et le profane, Gallimard, Paris, 1965.

Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase, Payot, Paris, 1974.

Labbé, Alain, *L'architecture des palais et des jardins dans la chanson de geste*, Champion Slatkine, Paris – Genève, 1987.

Lecouteux, Claude, *Fées, Sorcières et Loups-garous au Moyen Âge*, Imago, Paris, 2005.

Lévi-Strauss, Claude, *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958.

Magnusson, *Eiríkr, Odin's Horse Yggdrasill*, Society for promoting Christian knowledge, Londres, 1895.

Perrin, Michel, *Le chamanisme*, PUF, Paris, 1995.

Ueltschi, Karin, *Histoire véridique du Père Noël du traîneau à la hotte*, Imago, Paris, 2012.

Walter, Philippe, et al. *Le devin maudit, Merlin, Lailoken, Suibhne*, Textes et études, sous la direction de, ELLUG, Grenoble, 1999.

Wunenburger, Jean-Jacques, *L'imaginaire*, PUF, Paris, 2003.

c) Extrait d'études

Guelpa, Patrick, *Irmisul, l'arbre du monde des Saxons*, in « *L'Arbre : Symboles et réalité* », Collectif, éditions l'Harmattan, 2003. pp. 135-152

Olive, Jean-Louis, *Le passage à travers l'arbre* in « *Bulletin de la Société de Mythologie Française* » n° 188 : « *Mythologie des Arbres* ». XXème congrès de la S.M.F, organisé par Edith et Christian Montelle, août 1997, Val de Consolation (Doubs).

Suard, François, *L'utilisation des éléments folkloriques dans le lai du « Frêne »*. In « *Cahiers de civilisation médiévale* » (n°81), Janvier-mars 1978. pp. 43-52.

d) Folklore

- Bertrand, Bernard, *Le Frêne, arbre des centenaires*, Terran, Aspet, 2008.
- Chaumeton, F.-P., et A.-C., Chaumeret, J.L.M, Poiret, *Flore médicale*, Tome III, Panckoucke, Paris, 1816.
- De Gubernatis, Angelo, *Mythologie des plantes, ou Les légendes du règne végétal*, tome second, Arché, Milan, 1976.
- Figuier, Louis, *Histoire des plantes*, Librairie Hachette, Paris, 1865
- Frazer, James George, *Le Rameau d'Or*, tome IV, *Balder le Magnifique*, Robert Laffont, Paris, 1984.
- Freeman, Mara, *Vivre la tradition celtique au fil des saisons*, Guy Trédaniel éditeurs, Paris, 2002.
- Heinz, Sabine, *Les Symboles des Celtes*, Guy Trédaniel éditeur, Paris, 1998.
- Hyltén-Cavallius, Gunnar Olof, *Wärend och Wirdarne*, P.A. Norstedt, Stockholm, 1921.
- Jigourel, Thierry, *Encyclopédie de l'imaginaire celtique*, Fetjaine, Paris, 2012.
- Mac Coitir, Niall, *Irish trees, myths, legends & folklore*, The Collins Press, Cork, 2003.
- Motel, Guy, *Le frêne*, Actes Sud, Mayenne, 1996.
- Musset Lucien, *Introduction à la runologie*, Aubier-Montaigne, Paris, 1965.
- Pennick, Nigel, *Runes et magie, Histoire et pratique des anciennes traditions runiques*, l'Originel, Clamecy, 1995.
- Porteous, Alexander, *Forest folklore: Mythology and Romance*, George Allen & Unwin, Londres, 2006.
- Ribon, Pierre, *Guérisseurs et remèdes populaires dans la France ancienne*, La Bouquinerie, Valence, 2005.
- Rio, Bernard, *L'arbre philosophal*, éditions l'Age d'Homme, Lausanne, 2001.
- Rolland, Eugène, *Flore populaire, ou, Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, Tome VIII, Maisonneuve et Larose, Paris, 1967.
- Rose, Carol, *Spirits, Fairies, Gnomes and Goblin: an encyclopedia of the little people*, ABC-CLIO, New York, 1996.

e) Outils

Chevalier Jean, et Alain Gheerbrandt, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, Paris, 1982.

Delamarre, Xavier,

Dictionnaire de la langue gauloise, Une approche linguistique du vieux-celtique continental, Errance, Paris, 2003.

Le vocabulaire indo-européen, Lexique étymologique thématique. Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1984.

Grimal, Pierre, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Presses Universitaires de France, Paris, 1951.

Simek Rudolf, *Dictionnaire de la mythologie germano-scandinave*, Tome I et II, le Porte-Glaive, Paris, 1996.

Dictionnaires papier :

Ancien Anglais :

J. Bosworth & T. Northcote Toller, *An Anglo-Saxon Dictionary*, Oxford, 1898.

Grec :

Bailly, A, *Dictionnaire grec – français*, Hachette.

Latin :

Le Grand Gaffiot, *Dictionnaire Latin – Français*, Hachette.

Allemand-grec-gotique : *Gotisch-Griechisch-Deutsches Wörterbuch*, Wilhelm Streitberg (1910).

Indo-européen :

Pokorny, Julius. *Indogermanisches etymologisches wörterbuch*, A. Francke Ag Verkag Bern, 1959.

Köbler, Gerhard, *Indogermanisches Wörterbuch*, 2000.

f) Divers

Auger, Barbara, *La représentation des bateaux en Europe du nord-ouest entre le VIII^{ème} et le XIII^{ème} siècle*, Thèse soutenue publiquement le 7 octobre 2011, Université Stendhal, Grenoble.

Boyer, Régis,

« *Yggdrasil* », PRIS-MA, Bulletin de liaison de l'équipe de recherche sur la littérature d'imagination du Moyen Âge, E.R.L.I.M.A, Centre d'études supérieures de civilisation médiévales et faculté des lettres et langues, Université de Poitiers, T.V, n°2, juillet-décembre 1989.

« *Les Sagas Islandaises* », intervention radiophonique, émission 2000 ans d'Histoire, France Inter, 17 mars 2011.

Boia, Lucian, intervention sur *l'Histoire de l'imaginaire*, séminaire Littérature & Sciences Sociales de l'Université Stendhal, 2010/2011.

Hugo, Victor, *Les Chants du crépuscule*, Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres, Gallimard, Paris, 2002.

Mendès, Catulle, *La grive des vignes*, Charpentier, Paris, 1895.

Sauzeau, Pierre, & Thierry Van Compernelle, *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*. Etudes rassemblées par. Actes du colloque international du SEMA, Montpellier, 20 et 22 mars 2003. CERCAM – Université Paul-Valéry, Montpellier III. Presse universitaire de la Méditerranée.

g) Webographie

Dictionnaires en ligne :

<http://www.lexilogos.com/>

http://www.reverso.net/text_translation.aspx?lang=FR

Dictionnaires d'Islandais ancien :

<http://norse.ulver.com/dct/zoega/index.html>

<http://www.dictionaric.com/dicoislandais/dicoislandais.php?rech=fr%C3%A0ne>

Etymologie :

<http://www.etymonline.com/>

Recherche anthroponymique :

<http://www.geopatronyme.com/cdip/originenom/surnoms.html#etat>

<http://www.nom-famille.com/>

<http://www.britishsurnames.co.uk/>

<http://www.surnamedb.com/Surname/>

<http://nachname.gofeminin.de/w/nachnamen/deutschland.html>

Article sur la métathèse :

http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9tath%C3%A8se_%28linguistique%29

Sur le bourdon du pèlerin :

<http://graphikdesigns.free.fr/bourdon-chemin-compostelle.html>

h) Chansons traditionnelles irlandaises

« *Saint Patrick was a Gentleman* »

« *The Foggy Dew* »

« *The Rocky Road to Dublin* »

ANNEXES

A. Index non exhaustif des communes et/ou lieux-dits dont le nom est dérivé ou provient directement de celui du frêne.

1) France (source : <http://www.gencom.org/France/Search.aspx>)

Communes et lieux-dits pour :

- « frêne » : 66 lieux.
 - « fresne » : 150 lieux.
 - « fresno- » : 44 lieux.
 - « fraisne » : 1 lieu.
 - « frain(e) » : 6 lieux.
 - « frein(e) » : 5 lieux.
 - « freys- » : 27 lieux.
 - « frays- » : 133 lieux.
 - « freyc- » : 32 lieux.
 - « fras- » : 44 lieux.
 - Total : 508.
- *Nb.* Pour « onn » : plus de 200 lieux référencés (gaulois *onno*)

2) Allemagne (source : <http://www.keskeces.com/villes/recherche.php>)

- 83 villes Pour la recherche « *Esch-* »

3) Angleterre (Source : http://www.british-towns.net/en/level_3_selector.asp?GetFC=As&page=1)

- 107 villes pour la recherche « *As-*» (incluant *Ash* et *Ask*)

B. Représentation de saint Patrick et du serpent



- *Source* : http://www.jimfitzpatrick.ie/gallery/st_patrick_serpents97.html

- *Commentaire* : Notez la ressemblance et les attributs communs du personnage avec les représentations de Merlin, Odin, le dieu errant, Gandalf (« le gris ») ou encore saint Christophe : barbe et cheveux gris, marque de sagesse, manteau, bâton (lance), etc.

C. Photos du frêne



- Le « frêne de Saint-Martin-d'Herès » (type *fraxinus ornus*, frêne à fleurs). Il mesure environ 30m.
Photo : Eric Montredon (2012).

- Commentaire : L'homme est bien petit face à lui...



- Intérieur du creux du « frêne de Saint-Martin-d'Hères », dont l'espace est suffisant pour y introduire une personne adulte ou un enfant. Photo : Eric Montredon (2012).



- Détail du lierre grimpant sur le « frêne de Saint-Martin-d'Hères ». Photo : Eric Montredon (2012).

- Commentaire : « Les plus anciennes lianes de lierre ressemblent au serpent... » (Pennick, *op. cit.*).



- Détail du lierre du « frêne de Saint-Martin-d'Hères ». Photo : Eric Montredon (2012).



- Détail du « frêne de Saint-Martin-d'Hères ». Photo : Eric Montredon (2012).

- Commentaire : notez la forme en pointe de lance des feuilles.



- Les branches du « frêne de Saint-Martin-d'Hères ». Photo : Eric Montredon (2012).

- Commentaire : « Ses branches s'étendent au dessus du monde entier. » (*Edda* de Snorri, p. 45).

D. Gravures du frêne et du sorbier



- *Fraxinus excelsior* - Source : Otto Wilhelm Thomé, *Flora von Deutschland, Österreich und der Schweiz*, 1885, Gera, Germany.

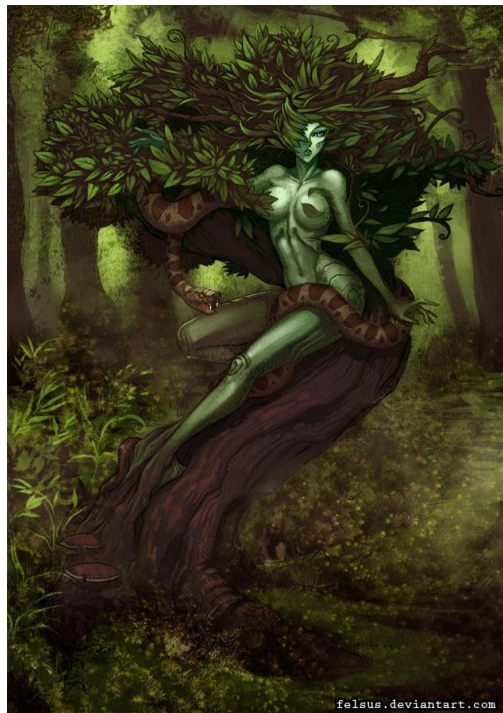


- *Sorbus aucuparia* - Source : Otto Wilhelm Thomé, *Flora von Deutschland, Österreich und der Schweiz*, 1885, Gera, Germany.

E. Représentation de l'Askafroa



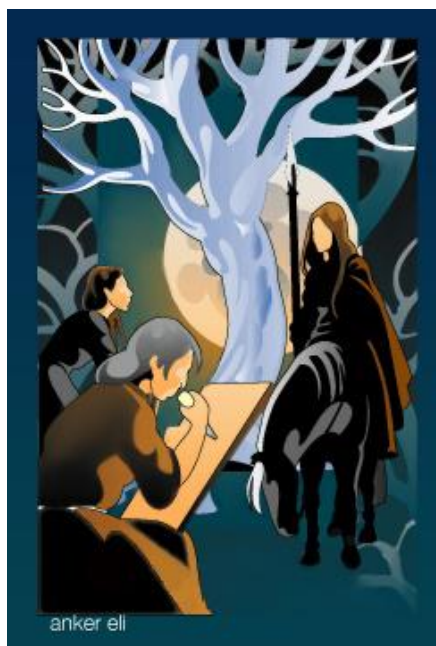
- *Askefruen*, avec l'aimable autorisation de Lise Cecilie Bang (Norvège), 25 août 2009.



- *Askefrue* par l'artiste Felsus (2011-2013).

- Source : <http://felsus.deviantart.com/art/Askefrue-211980131>

F. Timbre des îles Féroé



- Anker Eli Petersen, *Völuspá, The Norns and the Tree*, Timbre des îles Féroé, référence FO 431, 24 février 2003.

G. Héraldique du frêne



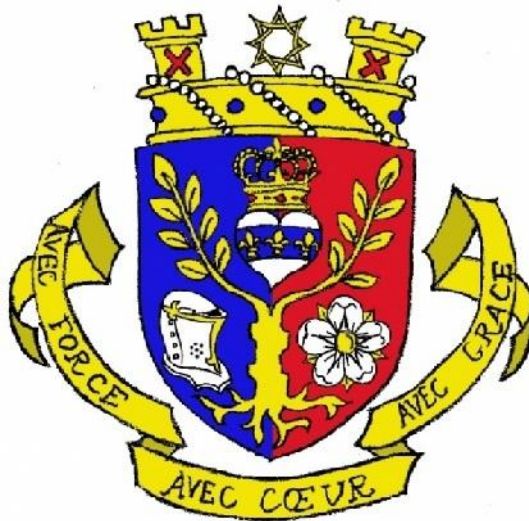
- Armoiries de la ville de Le Chefresne (50) : « Au premier parti d'argent au frêne de sinople, au second d'azur à la croix huguenote d'or ; le tout sommé d'un chef de gueules chargé d'un léopard d'or armé et lampassé d'azur ».

- Source : <http://fr.geneawiki.com/index.php/50128> - Blason - Le Chefresne



- Armoiries de la ville de Le-Fresne-sur-Loire (44) : « *De sable au frêne d'argent terrassé du même ; au chef de gueules à la croix d'argent chargée d'une moucheture d'hermine et soutenue d'une divise ondée d'argent* ».

- Source : <http://www.kreabreizh.toile-libre.org/Dessins/page-Armorial-44.htm>



- Armoiries de la ville de Saint-Rémy de Provence (13) : « *Parti d'azur et de gueules au frêne d'or à deux branches brochant sur la partition, accosté à dextre d'un heaume d'argent et d'or, et à senestre d'une rose d'argent boutonnée et pointée d'or, surmonté et brochant sur la partition d'un cœur d'argent à la fasce d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or. L'écu est timbré d'une couronne à deux tours d'or, aux pierres d'azur, chacune des tours chargées d'une croix de Saint-André de gueules, entourée d'un rang de perles d'argent* ».

- La devise de la ville est "Avec force, avec cœur, avec grâce".

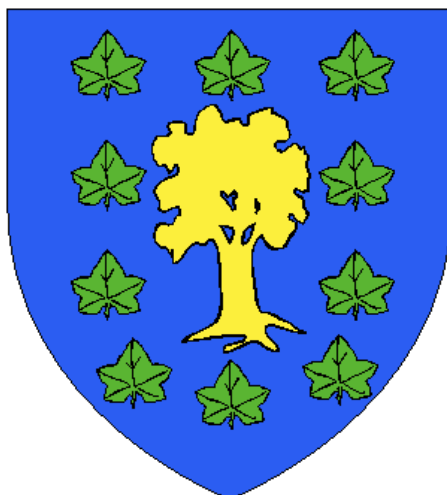
- Source :

http://emblemes.free.fr/site/index.php?option=com_content&task=view&id=892&Itemid=258



- Armoiries de la ville de Fernoël (63) : « D'or à deux feuilles de frêne de sinople posées en V, surmontées d'une tour de gueules et accompagnées de 2 tourteaux à la terrasse de sinople chargée d'une fasce échiquetée d'argent ».

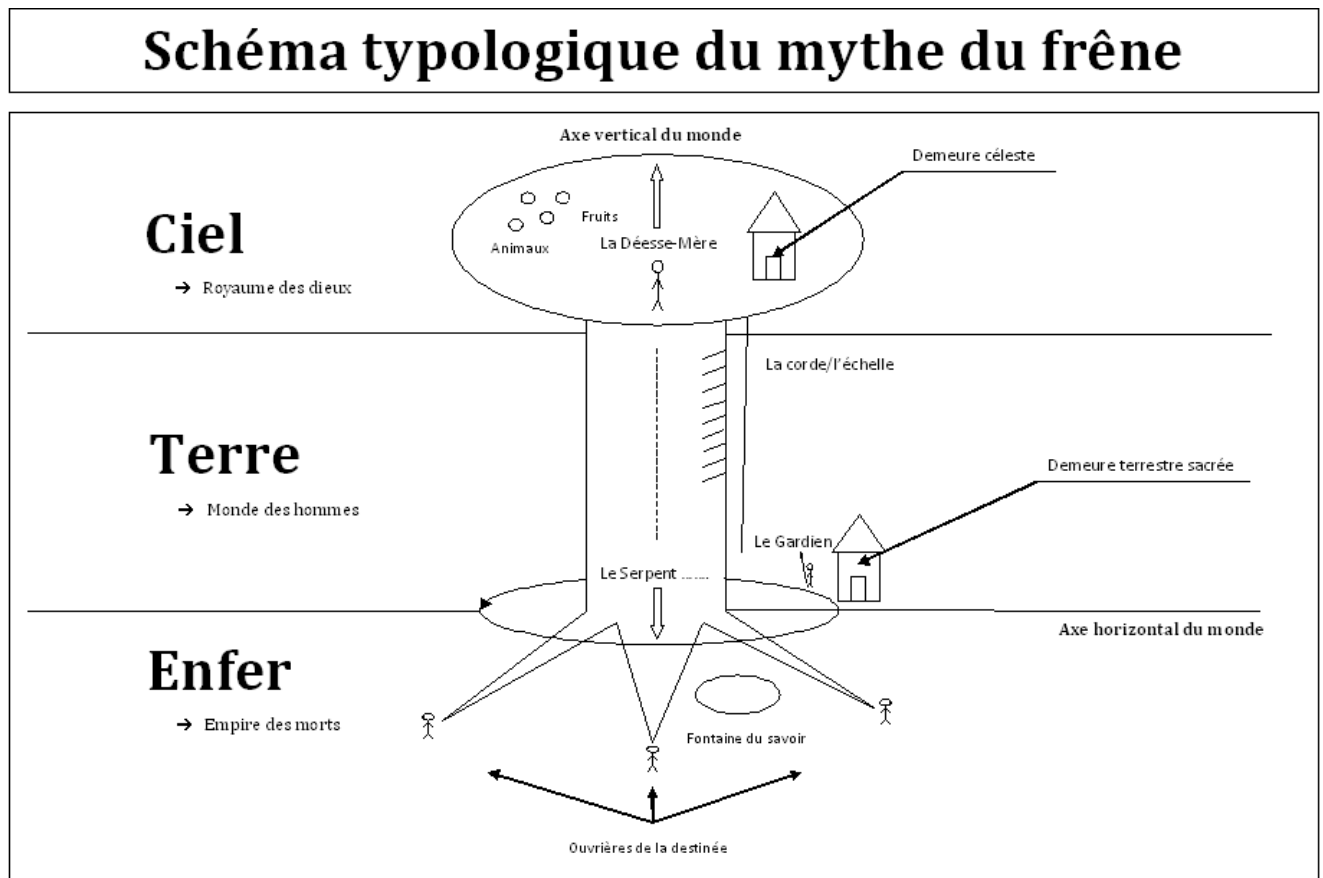
- Source : http://www.fernoel.com/le_blason.htm



- Armoiries de la famille Rabany : « D'azur au frêne d'or planté et entouré de lierre de sinople ».

- Source : <http://www.genheral.com/asp/TableauSVG.asp?param=DebutNom&data=R>

H.Schéma typologique du mythe du frêne



- Conception : Jérôme Cappello / Design : Thomas Lavocat

